

Le gamin de Paris est un être joyeux qui ne mange pas tous les jours et qui va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Le gamin de Paris n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête; il vit comme les oiseaux qui n'ont rien de tout cela. Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge dans la rue, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune, rit, joue, perd le temps, jure comme un damné, hante le cabaret, connaît des voleurs, tutoie des filles, chante des chansons obscènes et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence, et les perles ne °se dissolvent° pas dans la boue. Tant que l'homme est enfant, Dieu veut qu'il soit innocent.

N'exagérons point, le gamin de Paris a quelquefois une chemise, mais alors n'en a qu'une; il a quelquefois des souliers, mais alors ils n'ont point de semelles; il a quelquefois un logis, et il l'aime, car il y trouve sa mère; mais il aime aussi la rue, parce qu'il y trouve la liberté. Il a ses jeux à lui, ses malices à lui dont la haine des bourgeois fait le fond; ses métiers à lui, amener des fiacres, baisser les marchepieds des voitures, établir des péages sur les ruisseaux dans les grosses pluies, ce qu'il

appelle des ponts des arts, gratter l'entre-deux des pavés; enfin, sa monnaie à lui, qui se compose de tous les petits morceaux de cuivre façonné qu'on peut trouver sur la voie publique. Cette °curieuse° monnaie, qui °prend le nom de° loques, a un cours invariable et fort bien réglé dans cette petite bohème d'enfants.

Le soir, grâce à quelques sous qu'il trouve toujours moyen de se procurer, il entre à un théâtre. En franchissant ce seuil magique il se transfigure en devenant le titi. Les théâtres sont des espèces de vaisseaux retournés qui ont la cale en haut. C'est dans cette cale que le titi s'entasse. Le titi est au gamin ce que le papillon est à la chenille, le même être envolé et planant. Il suffit qu'il soit là, avec son rayonnement de bonheur, avec sa puissance d'enthousiasme et de joie, pour que cette cale étroite, poudreuse, fétide, obscure, sordide, hideuse, abominable, s'appelle le Paradis.

Les éléments qui constituent la considération des gamins entre eux sont très variés. Nous en avons connu et pratiqué un qui était fort respecté et fort admiré pour avoir vu tomber un homme du haut des tours de Notre-Dame; un autre, pour avoir réussi à pénétrer dans l'arrière-cour où étaient momentanément déposées les statues du dôme des Invalides et leur avoir «chipé» du plomb; un troisième, pour avoir vu verser une diligence; un autre encore, parce qu'il «connaissait» un soldat qui avait manqué crever un oeil à un bourgeois.

C'est ce qui explique ce mot d'un gamin de Paris, mot profond dont le vulgaire rit sans le comprendre : – Dieu de Dieu! J'ai-t'y du malheur! dire que je n'ai pas encore vu quelqu'un tomber d'un cintième!

Le poing n'est pas un médiocre élément de respect. Une des choses que le gamin dit le plus volontiers, c'est : Je suis joliment fort, va!

Le gamin de Paris est respectueux, poli, ironique et insolent. Il a de vilaines dents parce qu'il est mal nourri et que son estomac souffre, et de beaux yeux parce qu'il a de l'esprit. Il est propre aux révolutions et admirable à la guerre. La pique ou le fusil en fera deux tueurs, le contraire l'un de l'autre. C'est un bandit à moins que ce ne soit un héros ; qu'on le laisse grandir sur le pavé, c'est la ressource de Marat ; qu'on l'enrégimente, c'est le point d'appui de Napoléon.

Somme toute et pour tout résumer d'un mot, le gamin de Paris est un enfant qui s'amuse, parce qu'il est malheureux.

Pour tout résumer encore, c'est le peuple enfant, deux mots qui tous deux veulent dire enfant.

[Il n'est pas exclu -il est même probable- que la toute première rédaction soit passée directement du couvent à Thomas/Marius. Dans ce cas, ces pages sur le gamin seraient de rédaction ultérieure ou auraient été initialement destinées à un autre emplacement dans le livre.]

Six ans environs après les événements qu'on vient de +, la mesure 50-52, habituellement déserte et ornée de l'écriteau «Chambres à louer», se trouvait, chose rare, habitée par plusieurs familles qui, du reste, comme cela est toujours à Paris, n'avaient aucun lien ni aucun rapport entre elles. Toutes ces familles étaient pauvres et appartenaient à cette classe indigente qui commence à partir du dernier petit bourgeois gêné et qui se prolonge de misère en misère dans les bas-fonds de la société jusqu'à ces deux êtres auxquels toutes les choses matérielles de la civilisation viennent aboutir, l'égoutier qui balaye la boue et le chiffonnier qui ramasse les guenilles.

La «principale locataire» du temps de Jean Tréjean était morte et avait été remplacée par une toute pareille. On ne manque jamais de vieilles femmes.

La plus misérable des familles qui habitaient la mesure se composait de quatre personnes, le père, la mère et deux filles déjà assez grandes, tous les quatre logés dans le même galetas, une de ces cellules dont nous avons déjà parlé. Pour tous meubles, deux chaises de paille, une vieille table, quelques vieux tessons et deux grabats dans les deux coins. Cette chambre était la dernière au bout du corridor. La cellule d'à côté était occupée par un jeune homme très pauvre qu'on appelait monsieur Thomas.

Voici ce que c'était que ce jeune homme.

[Les deux premiers paragraphes, plus tardifs - Gillenormand y reçoit d'emblée ce nom au lieu du "Charpentier" initial - se sont peut-être substitués à un texte disparu :]

Rue Boucherat et dans ce labyrinthe des rues voisines du Temple auxquelles on a donné au dix-septième siècle les noms de toutes les provinces de France absolument comme on a donné aujourd'hui aux rues du nouveau quartier Tivoli les noms de toutes les villes d'Europe, il existe encore quelques anciens habitants qui ont gardé le souvenir d'un bonhomme appelé M. Gillenormand et qui en parlent avec complaisance.

M. Gillenormand était en effet un de ces hommes curieux °à voir uniquement parce qu'ils° ont longtemps vécu et qui sont étranges parce qu'ils ont jadis ressemblé à tout le monde et que maintenant ils ne ressemblent plus à personne.

C'était bien véritablement l'homme de l'autre âge, le vrai bourgeois, complet et un peu hautain, du dix-huitième siècle. Il avait dépassé, disait-on, cent-sept ans, marchait droit, parlait haut, voyait clair, buvait sec, mangeait, dormait et ronflait. Il ne mettait de lunettes que pour lire. Il était galant, mais disait que depuis une dizaine d'années il avait décidément et tout à fait renoncé

aux femmes. Il ne pouvait plus plaire, disait-il; il n'ajoutait pas : je suis trop vieux, mais : je suis trop pauvre. Son rêve était de faire un héritage et d'avoir vingt-cinq mille livres de rente pour avoir des maîtresses. Quand on le contredisait, il levait la canne volontiers; il battait les gens, vieux genre. Il avait une fille de cinquante ans qu'il battait très fort quand il se mettait en colère, et qu'il eût volontiers fouettée. Elle lui faisait l'effet d'avoir huit ans. Il souffletait énergiquement ses domestiques et disait : Ah! carogne! Il habitait un vieil appartement du Marais meublé jusqu'aux plafonds de grandes tapisseries des Gobelins et de Beauvais représentant des bergerades; les sujets des plafonds et des panneaux étaient répétés en petit sur les fauteuils. Il enveloppait son lit d'un immense paravent à neuf feuilles en laque de Coromandel. Son costume n'était pas l'habit Louis XV, ni même l'habit Louis XVI; c'était le costume des incroyables du Directoire. Il s'était cru tout jeune jusque-là et avait suivi les modes. Son habit était en drap léger, avec de vastes revers, une longue queue de morue et de larges boutons d'acier. Avec cela la culotte course et les souliers à boucles. Il mettait toujours les mains dans ses goussets. Il disait de Napoléon : Ce Buonaparte est un voleur. Il se scandalisait de tous les noms propres qu'il voyait dans la politique et au pouvoir, les trouvant bas et bourgeois. Il avait eu des prix en son enfance au collège de Moulins où il était né, et il avait été couronné de la main du duc de Nivernais qu'il appelait le duc de Nevers. Rien n'avait pu effacer le souvenir de ce couronnement. Le duc de Nevers était pour lui la grande figure du siècle. Quel charmant seigneur, disait-il, et qu'il avait bon air avec son cordon bleu! Il adorait les Bourbons et avait

horreur de la révolution; il racontait sans cesse de quelle façon il s'était sauvé, et comment il lui avait fallu bien de la gaîté et bien de l'esprit pour ne pas avoir la tête coupée. Si quelque jeune homme s'avisait de faire devant lui l'éloge de la République, il devenait bleu et s'irritait à s'évanouir. Son frère était prêtre et avait été soixante-cinq ans recteur de l'Académie de Chartres. Il était mort à quatrevingt-dix-sept ans. Je l'ai perdu jeune, disait-il. Son fils avait servi dans les armées de l'empereur. [\[Ce portrait, tout à fait primitif, de Gillenormand ne se raccorde pas à la suite du récit. Sa continuité n'est établie que dans l'addition qui suit.\]](#)

Ce frère, dont il est resté peu de souvenir, était un bonhomme avare qui, étant prêtre, se croyait obligé de faire l'aumône aux pauvres qu'il rencontrait, mais il ne leur donnait jamais que des monnerons ou des sous démonétisés, trouvant ainsi moyen d'aller en enfer par le chemin du paradis. Quant à M. Esprit Charpentier, il ne marchandait pas l'aumône au bon Dieu, et donnait volontiers et assez généreusement. Il avait eu deux femmes, de la première une fille et de la seconde un fils qui était mort comme l'oncle prêtre, + + + Un fils qu'il avait eu était mort également et avait laissé une fille, laquelle avait épousé par amour ou hasard ou autrement un jeune homme qui avait servi dans les armées de l'empereur, avait eu la croix à Austerlitz et était devenu colonel dans la garde impériale. *[fin de l'addition]* C'est la honte de ma famille, disait le + +. Il prenait force tabac, et avait une grâce particulière à chiffonner son jabot de dentelle d'un revers de main.

Lorsque M. Gillenormand habitait la rue Servandoni, il était l'hôte de plusieurs salons très bons et très nobles.

Quoique bourgeois, M. Gillenormand était reçu. Comme il avait deux fois de l'esprit, d'abord l'esprit qu'il avait, puis l'esprit qu'on lui prêtait, on le recherchait même et on le fêtait. Il n'allait nulle part qu'à la condition d'y dominer. Il est des gens qui veulent à tout prix l'influence et qu'on s'occupe d'eux; là où ils ne peuvent être oracles, ils se font loustics. M. Gillenormand n'était pas de cette nature; sa domination ne coûtait rien à sa dignité. Il était oracle partout. Il lui arrivait de tenir tête à M. de Bonald, et même à M. Bengy-Puy-Vallée.

Vers 1817, il passait invariablement deux après-midi par semaine rue de Vaugirard, n° 30, chez madame la baronne de Cov. –, digne et respectable personne dont le mari avait été sous Louis XVI ambassadeur de France à Berlin. Le baron de Cov. –, qui de son vivant donnait passionnément dans les extases et les visions magnétiques, était mort ruiné dans l'émigration, laissant, pour toute fortune, en dix volumes manuscrits reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche que l'auteur de ce livre a tenu dans ses mains, des mémoires fort curieux sur Mesmer et son baquet. La veuve n'avait point publié ces mémoires, et se soutenait d'une petite rente qui avait surnagé on ne sait comment. Quelques amis se réunissaient deux fois par semaine autour de son feu de veuve et cela faisait un salon ultra. On y poussait, selon que le vent était à l'élégie ou au dithyrambe, des gémissements ou des cris d'horreur sur le siècle, sur les buonapartistes, sur le jacobinisme de Louis XVIII, et l'on s'y entretenait tout bas des espérances que donnait Monsieur, depuis Charles X. °Le salon de madame la baronne de Cov. – avait deux° coqs. L'un était M. Gillenormand, l'autre était le comte de Lamothe-Valois,

duquel on se disait à l'oreille avec une sorte de considération : Vous savez? C'est l'homme du collier. Les partis ont de ces amnisties singulières.

°Le comte de Lamothe qui, en 1815, était un vieillard de soixante-quinze ans, n'avait de remarquable que° son air silencieux et sentencieux, sa figure anguleuse et froide, ses manières parfaitement polies, son habit boutonné jusqu'à la cravate et ses grandes jambes toujours croisées dans un long pantalon flasque, couleur de terre de Sienne brûlée. Sa figure était de la couleur de son pantalon.

M. Gillenormand venait habituellement accompagné de sa fille, sévère demoiselle qui avait passé quarante ans et en paraissait cinquante, et d'un beau petit garçon de sept ans, blanc, rose, frais, souriant, avec des yeux heureux et confiants, lequel n'apparaissait jamais dans le salon sans entendre toutes les voix bourdonner autour de lui : Qu'il est joli! quel dommage! pauvre enfant! Cet enfant se nommait Thomas. Thomas était arrière petit-fils de M. Gillenormand. On l'appelait – pauvre enfant – parce qu'il avait pour père «un brigand de la Loire».

Ce brigand de la Loire était ce gendre de M. Gillenormand dont nous avons dit un mot, et que M. Gillenormand qualifiait la honte de sa famille.

Quelqu'un qui aurait passé à cette époque dans la petite ville de Vernon et qui se serait promené sur ce beau pont monumental qui joint les deux rives de la Seine et qui sera remplacé quelque jour par un affreux pont en fil de fer, aurait pu remarquer, en laissant tomber ses yeux du haut du parapet, un homme d'une cinquantaine d'années coiffé d'une casquette fripée de cuir, vêtu d'un pantalon et d'une veste de gros drap gris, à laquelle était

cousu quelque chose de jaune qui avait été un ruban rouge, chaussé de sabots, se promenant presque tout le jour, une bêche ou une serpe à la main, dans un de ces compartiments entourés de murs qui avoisinent le pont et qui bordent comme une série de terrasses la rive gauche de la Seine, charmants enclos pleins de fleurs desquels on dirait, s'ils étaient plus grands : ce sont des jardins, et s'ils étaient plus petits : ce sont des bouquets. Tous ces enclos aboutissent par un bout à la rivière et par l'autre à une maison. L'homme en veste et en sabots dont nous venons de parler habitait vers 1817 le plus étroit de ces enclos et la plus humble de ces maisons. Il vivait là seul, et solitaire, avec une femme ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, ni paysanne, ni bourgeoise, qui le servait. Le carré de terre qu'il appelait son jardin était célèbre dans la ville pour la beauté des fleurs qu'il y cultivait. Les fleurs semblaient être son unique passion. Dès le point du jour, en été, il était dans ses allées, piquant, taillant, sarclant, arrosant, marchant au milieu de ses fleurs avec un air de bonté, de tristesse et de douceur, quelquefois rêveur et immobile, écoutant le chant d'un oiseau dans un arbre ou les yeux fixés au bout d'un brin d'herbe sur quelque goutte de rosée dont le soleil faisait une escarboucle. Il avait une table fort maigre, et buvait plus de lait que de vin. Il était timide jusqu'à sembler farouche et ne voyait personne, que les pauvres qui frappaient à sa vitre et son curé bon vieux homme. Pourtant si quelques habitants de la ville ou quelques étrangers, les premiers venus, curieux de voir ses tulipes et ses roses, venaient sonner à sa petite maison, il ouvrait sa porte en souriant. C'était le brigand de la Loire.

Quelqu'un qui, dans le même temps, aurait lu les mémoires militaires, les biographies, le Moniteur et les bulletins de la grande armée, aurait pu être frappé d'un nom qui y revient assez souvent, c'est celui de Georges Pontmercy. Tout jeune, ce Georges Pontmercy était soldat au régiment de Saintonge. La Révolution éclata. Le régiment de Saintonge fit partie de l'armée du Rhin. Pontmercy se battit à Spire, à Worms, à Neustadt, à Turkheim, à Alzey, à Mayence où il était des deux cents qui formaient l'arrière-garde de Houchard. Il était sous Kléber à Marchiennes et au combat du Mont-Palissel où il eut le bras cassé d'un biscayen. Puis il passa à la frontière d'Italie, et il fut un des trente grenadiers qui défendirent le col de Tende avec Joubert. Joubert en fut nommé adjudant-général et Pontmercy sous-lieutenant. Pontmercy était à côté de Berthier au milieu de la mitraille dans cette journée de Lodi qui fit dire à Bonaparte : Berthier a été canonnier, cavalier et grenadier. Il vit son ancien général Joubert tomber à Novi, au moment où, le sabre levé, il criait : En avant ! Dans la campagne de 1805, il était de cette division Malher qui enleva Günzbourg +++ sous l'héroïque maréchal Ney. A Wittingen, il reçut dans ses bras au milieu d'une grêle de balles le colonel Maupetit blessé mortellement à la tête du 9<sup>e</sup> dragons. Il se distingua à Austerlitz dans cette admirable marche en échelons faite sous le feu de l'ennemi. Lorsque la cavalerie de la garde impériale russe écrasa un bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne, Pontmercy fut de ceux qui prirent la revanche et qui culbutèrent cette garde. Il vit successivement faire prisonniers Wurmser dans Mantoue, Mélas dans Alexandrie, Mack dans Ulm. Il était du huitième corps de

la grande armée qui s'empara de Hambourg. Il fut de Friedland. Puis il vit Moscou, puis la Bérésina, puis Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsick, et les défilés de Gellenhausen; puis Montmirail, Château-Thierry, Craon, les bords de la Marne, les bords de l'Aisne et la fameuse position de Laon. A Waterloo, il était chef de bataillon. Au milieu même de la déroute, il se retourna, chargea un régiment écossais, enleva le drapeau et le vint jeter aux pieds de l'empereur. Il était criblé de coups de sabre et de coups de bayonnette. L'empereur lui cria : tu es colonel! tu es baron! tu es officier de la légion d'honneur! Pontmercy répondit : je ne suis plus rien, sire! je suis mort. On le ramassa, et il guérit. Maintenant qu'était-ce que ce Georges Pontmercy? C'était ce même brigand de la Loire.

En effet, après Waterloo, il avait suivi la fortune de l'armée.

La restauration l'avait mis à la demi-solde, puis l'avait envoyé en résidence, c'est-à-dire en surveillance, à Vernon. Le roi Louis XVIII, considérant comme non avvenu tout ce qui s'était fait dans les cent jours, ne lui avait reconnu ni sa qualité d'officier de la légion d'honneur, ni son grade de colonel, ni son titre de baron. Lui de son côté ne négligeait aucune occasion de signer le colonel baron Pontmercy. Il n'avait qu'un vieil habit bleu, et il ne sortait jamais sans y attacher la rosette d'officier. Le procureur du roi le fit prévenir que le parquet le poursuivrait pour port « illégal » de la décoration. Quand cet avis lui fut donné, Pontmercy répondit avec un amer et inexprimable sourire : Je ne sais point si c'est moi qui ne comprends plus le français, ou si c'est vous qui ne le parlez plus, mais le fait est que je ne

comprends pas. – Puis il sortit huit jours de suite avec sa rosette. Deux ou trois fois le ministre de la guerre et le général commandant le département lui écrivirent avec cette suscription : A monsieur le commandant Pontmercy. Il renvoya les lettres non décachetées. En ce même moment, Napoléon à Sainte-Hélène traitait de la même façon les dépêches de sir Hudson Lowe adressées au général Bonaparte.

Il n'avait rien, que sa demi-solde de chef de bataillon. Il avait loué à Vernon la plus petite maison qu'il avait pu trouver. Il y vivait seul, on vient de voir comment. Sous l'Empire, entre deux guerres, il avait trouvé le temps d'épouser mademoiselle Gillenormand. Le vieux bourgeois, indigné au fond, avait consenti en soupirant et en disant : Les plus grandes familles y sont forcées. En 1815, madame Pontmercy était morte, laissant un enfant. Cet enfant eût été la joie du colonel dans sa solitude; mais l'aïeul avait impérieusement réclamé son petit-fils, déclarant que, si on ne le lui donnait pas, il le déshériterait. Il plaçait tout son bien en viager. Le père avait consenti dans l'intérêt du petit, et ne pouvant avoir l'enfant, il s'était mis à aimer les fleurs.

M. Gillenormand n'avait aucune relation avec son « brigand » de gendre. Il n'en parlait jamais, si ce n'est quelquefois pour faire des allusions moqueuses à « sa baronnie ». L'enfant, qui s'appelait Thomas, savait qu'il avait un père, mais rien de plus. Personne ne lui en ouvrait la bouche. Cependant, dans le monde où son grand-père le menait, les chuchotements, les demi-mots, les coups d'œil avaient fini par se faire jour jusque dans l'esprit de l'enfant, il avait fini par comprendre quelque chose, et comme il prenait naturellement, par une sorte

d'infiltration et de pénétration lente, les idées et les opinions qui étaient, pour ainsi dire, son milieu respirable, il en vint peu à peu à ne songer à son père qu'avec honte et le cœur serré.

Deux fois par an, au 1<sup>er</sup> janvier et à la Saint-Georges, il écrivait à son père des lettres que sa tante dictait, ce que tolérait M. Gillenormand, et le père répondait des lettres fort tendres que l'aïeul fourrait dans sa poche sans les lire.

Le salon de madame de T. [*le nom "de Cov.-" a été abandonné en cours de rédaction*] était tout ce que l'enfant connaissait du monde. C'était la seule fenêtre ouverte par laquelle il pût regarder dans la vie. Cette fenêtre était sombre, et il lui venait par cette ouverture plus de froid que de chaleur, plus de nuit que de jour. Cet enfant qui n'était que joie et lumière en entrant dans ce salon sévère y devint en peu de temps triste, et ce qui est plus contraire encore à cet âge, grave. Entouré de toutes ces personnes imposantes et singulières, il regardait autour de lui avec un étonnement sérieux. Tout se réunissait pour accroître en lui cette stupeur. Il y avait dans le salon de madame de T. de vieilles nobles dames très vénérables qui s'appelaient Mathan, Noé, Lévis qu'on prononçait Lévi, Cambis qu'on prononçait Cambyse. Ces antiques visages se mêlaient dans l'esprit de l'enfant à son ancien testament, et quand elles étaient là toutes, assises en cercle autour d'un feu mourant, à peine éclairées par une lampe voilée de vert, avec leurs profils sévères, leurs cheveux gris ou blancs, leurs longues robes d'un autre âge dont on ne distinguait que les couleurs lugubres, laissant tomber à de rares intervalles des paroles à la fois majestueuses et farouches, le petit Thomas les regardait

avec des yeux effarés, croyant voir, non des femmes, mais des patriarches et des mages, non des êtres réels, mais des fantômes.

Ici qu'on nous permette d'expliquer notre pensée. Rien dans l'histoire n'a ressemblé à cette phase de la restauration qui commence à 1814 et qui se termine vers 1820 à l'avènement de M. de Villèle, l'homme pratique de la droite. Ces six années furent un moment extraordinaire, à la fois juvénile et +, + + +, riant et sombre, éclairé comme par le rayonnement de l'aube et tout couvert en même temps des ténèbres des grandes catastrophes qui emplissaient encore l'horizon et s'enfonçaient lentement dans le passé. Il y eut là, dans cette lumière et dans cette ombre, tout un petit monde nouveau et vieux, bouffon et triste, qui regardait la France avec humeur et que la France regardait avec ironie; des + plein les rues, les revenus et les revenants, de braves et nobles gentilshommes souriant d'être en France et en pleurant aussi, ravis de revoir leur patrie, désespérés de ne plus retrouver leur monarchie; la noblesse des croisades raillant la noblesse de l'Empire, c'est-à-dire la noblesse de l'épée; les races historiques ayant perdu le sens de l'histoire; les fils des paladins de Charlemagne dédaignant les compagnons de Napoléon. Les épées se renvoyaient l'insulte; l'épée de Fontenoy était risible et n'était qu'une rouillarde; l'épée de Marengo était odieuse et n'était qu'un sabre. On n'avait plus le sentiment de ce qui était grand, ni le sentiment de ce qui était ridicule. Il y eut quelqu'un qui appela Bonaparte Scapin. Ce monde n'est plus. Rien n'en reste. Aujourd'hui quand nous en tirons quelque figure et que nous essayons de le reconstruire par la pensée, il nous semble étrange comme

un monde antédiluvien. C'est qu'en effet il a été lui aussi englouti par un déluge. Il a disparu sous une révolution. Quels flots que les idées! Comme elles couvrent vite tout ce qu'elles ont mission de détruire et d'ensevelir, et comme elles font promptement d'effrayantes profondeurs!

Dans le cours de ce récit, nous avons trouvé sur notre chemin ce moment curieux de l'histoire contemporaine et nous avons dû y jeter en passant un coup d'œil et retracer quelques-uns des linéaments singuliers de cette société aujourd'hui inconnue. Mais nous le faisons sans qu'aucune idée dérisoire + + + + +. Des souvenirs, les uns affectueux, d'autres respectueux, l'attachent à ce passé. Soyons juste, ce même petit monde avait sa grandeur. On en peut sourire, mais on ne peut ni le mépriser ni le haïr. C'était la France d'autrefois. Il représentait la tradition, le culte, le respect ; il voulut unir, quoique à regret, aux grandeurs de la nation les grandeurs de la monarchie. Il eut le tort de ne pas comprendre l'empire, la gloire, la liberté, les jeunes idées, les jeunes générations, ce siècle. Mais ce tort qu'il a envers nous, ne l'avons-nous pas aujourd'hui envers lui? Par un retour bizarre, c'est maintenant la révolution qui se montre inintelligente. La France révolutionnaire manque de respect à la France historique, c'est-à-dire à sa mère, c'est-à-dire à elle-même. Après 1830, on traite la noblesse de la monarchie comme après 1814 on traitait la noblesse de l'empire. Ils ont été injustes pour l'aigle, nous sommes injustes pour la fleur-de-lys. On veut donc toujours avoir quelque chose à proscrire! Casser la couronne de Louis XIV, gratter l'écusson d'Henri IV, à quoi bon? Et puis nous raillons Louis XVIII qui effaçait les N du pont d'Iéna! Que

faisait-il donc? Ce que nous faisons. Les fleurs-de-lys sont à nous comme les N. C'est notre patrimoine. A quoi bon l'amoindrir? Pourquoi ne pas vouloir toute l'histoire? Pourquoi ne pas aimer toute la France?

Thomas Pontmercy fit comme tous les enfants des études quelconques. Quand il sortit des mains de la tante Gillenormand, son grand-père le confia à un digne professeur de la plus pure école classique. Cette jeune âme qui s'ouvrait passa d'une prude à un cuistre. Thomas eut ses années de collège, puis il entra à l'école de droit. Il était royaliste, fanatique et triste. Il aimait peu son grand-père dont la gaîté et le cynisme le froissaient, et il était sombre à l'endroit de son père.

En 1827, il venait d'atteindre ses dix-sept ans. Comme il rentrait un soir, il vit son grand-père qui tenait une lettre à la main.

– Thomas, dit M. Gillenormand, tu partiras demain pour Vernon.

– Pourquoi? dit Thomas.

– Pour voir ton père.

Thomas eut un tremblement. Il avait songé à tout, excepté à ceci, qu'il pourrait un jour se faire qu'il eût à voir son père. Aucune idée ne pouvait être pour lui plus inattendue, plus surprenante, et, disons-le, plus désagréable. C'était l'éloignement contraint au rapprochement. Ce n'était pas un chagrin, non, c'était une corvée.

Il fut si stupéfait qu'il ne questionna pas M. Gillenormand. Le bonhomme reprit :

– Il paraît qu'il est malade. Il te demande.

Et après un silence il ajouta :

– Pars demain matin. Je crois qu’il y a cour des Fontaines une voiture qui part à six heures et qui arrive le soir. Prends-la. Il dit que c’est pressé.

Puis il froissa la lettre et la mit dans sa poche.

Le lendemain, à la brune, Thomas arrivait à Vernon. Les chandelles commençaient à s’allumer. Il demanda au premier passant venu *la maison de monsieur Pontmercy*. Car dans sa pensée il était de l’avis de la restauration, et, lui non plus, ne reconnaissait son père ni baron ni colonel.

On lui indiqua le logis. Il sonna, une femme vint lui ouvrir, une petite lampe à la main.

– Monsieur Pontmercy, dit Thomas?

La femme resta immobile.

– Est-ce ici, demanda Thomas?

La femme fit de la tête un signe affirmatif.

– Pourrais-je lui parler?

La femme fit un signe négatif.

– Mais je suis son fils, reprit Thomas. Il m’attend.

– Il ne vous attend plus, dit la femme.

Alors il s’aperçut qu’elle pleurait.

Elle lui désigna du doigt la porte d’une salle basse. Il entra.

Dans cette salle qu’éclairait une chandelle de suif posée sur la cheminée, il y avait trois hommes, un qui était debout, un qui était à genoux, et un qui était à terre couché tout de son long sur le carreau. Celui qui était à terre était le colonel.

Les deux autres étaient un médecin et un prêtre, qui priait.

Le colonel était depuis trois jours atteint d’une fièvre cérébrale. Au début de la maladie, ayant un mauvais

pressentiment, il avait écrit à M. Gillenormand pour demander son fils. La maladie avait empiré. Le soir même de l’arrivée de Thomas à Vernon, le colonel avait eu un accès de délire, s’était levé de son lit malgré la servante, était sorti de sa chambre et était tombé sur le carreau de l’antichambre. Il venait d’expirer.

On avait appelé le médecin et le curé. Le médecin était arrivé trop tard, le curé était arrivé trop tard. Le fils aussi était arrivé trop tard.

Thomas regarda cet homme qu’il voyait pour la première fois, et pour la dernière, ce visage vénérable et mâle, ces cheveux blancs, ces membres robustes où l’on distinguait çà et là des lignes brunes qui étaient des coups de sabre et des espèces d’étoiles rouges qui étaient des trous de balles. Il songea que cet homme était son père et que cet homme était mort, et il resta froid. La tristesse qu’il éprouvait fut la tristesse qu’il aurait ressentie devant tout autre homme étendu mort sous ses yeux. La servante se lamentait dans un coin, le curé priait, et on l’entendait sangloter, une larme tombait même de l’œil impassible du médecin. En présence de ces trois étrangers si profondément et si sincèrement affligés, il se sentait, lui le fils, honteux et embarrassé de son attitude; il avait son chapeau à la main, il le laissa tomber à terre afin de faire croire que la douleur lui ôtait la force de le tenir.

En même temps il éprouvait comme un remords et il se méprisait d’agir ainsi. Mais était-ce sa faute? Il n’aimait pas son père, quoi!

Le colonel ne laissait rien. La vente du mobilier paya à peine l’enterrement. La servante trouva un chiffon de papier qu’elle remit à Thomas. Il y avait ceci, écrit de la main du colonel :

«– Pour mon fils. – L’empereur m’a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la restauration me conteste ce titre que j’ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu’il en sera digne.»

Il fallut ce respect vague de la mort qui est toujours si impérieux au cœur de l’homme pour que Thomas prît ce papier et le serrât. Derrière, le colonel avait ajouté: «Un sergent des fédérés m’a emporté sur ses épaules et sauvé la vie à Waterloo, un sergent m’a sauvé la vie. Cet homme s’appelle Thénardier. Dans ces derniers temps je crois qu’il tenait une petite auberge dans un village des environs de Paris, à Chelles ou à Montfermeil. Mon fils tâchera de le retrouver et lui fera tout le bien qu’il pourra.

Rien ne resta du colonel. M. Gillenormand fit vendre au fripier son épée et son uniforme. Les voisins dévalisèrent le jardin et pillèrent les fleurs rares. Les autres plantes devinrent ronces et broussailles, ou moururent.

Thomas n’était resté que deux jours à Vernon. Son père enterré, il était revenu à Paris et s’était remis à son droit, sans plus songer à son père que s’il n’eût jamais vécu. En deux jours le colonel avait été enterré, et en trois jours oublié.

Thomas avait gardé les habitudes religieuses de son enfance. Un dimanche qu’il entendait la messe à Saint-Sulpice à cette même chapelle de la Vierge où sa tante le menait quand il était petit, étant ce jour-là distrait et rêveur plus qu’à l’ordinaire, il s’était placé derrière une colonne et agenouillé, sans y faire attention, sur une chaise en velours d’Utrecht au dossier de laquelle était écrit ce nom : Monsieur Bazire, marguillier. La messe

commençait à peine qu’un vieillard se présenta et dit à Thomas :

– Pardon, Monsieur, c’est ma place.

Thomas se recula avec empressement, et le vieillard reprit sa chaise.

La messe finie, Thomas était resté pensif à quelques pas; le vieillard s’approcha de nouveau et lui dit :

– Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir dérangé tout à l’heure et de vous déranger encore en ce moment, mais vous avez dû me trouver peu hospitalier, il faut que je vous explique. Voyez-vous, ce n’est pas à cette chaise que je + mais à la place. Je tiens à cette place. Il me semble que la messe y est meilleure. Pourquoi? je vais vous le dire. C’est à cette place-là que j’ai vu venir souvent, pendant des années, tous les deux ou trois mois régulièrement, un pauvre brave père qui n’avait pas d’autre occasion et pas d’autre manière de voir son enfant, parce que, pour des arrangements de famille, on l’en empêchait. Il venait à l’heure où il savait qu’on menait son fils à la messe. Le petit ne se doutait pas que son père était là. Il ne savait même pas qu’il avait un père, l’innocent. Le père, lui, se tenait là, derrière ce pilier, pour qu’on ne le vît pas ; il regardait son enfant, et il pleurait. Il adorait ce petit, ce pauvre homme. J’ai vu cela. Cet endroit est devenu comme sanctifié pour moi, et j’ai pris l’habitude de venir y entendre la messe. J’ai même un peu connu ce malheureux monsieur. C’était un colonel de Bonaparte. Il demeurait à Vernon où j’ai mon frère curé, et il s’appelait quelque chose comme Pontmarie ou Montpercy...

– Pontmercy, dit Thomas en pâlisant.

– Précisément. Pontmercy. Est-ce que vous l’avez connu?

– Monsieur, dit Thomas, c’était mon père.

Le vieux marguillier joignit les mains, et s’écria :

– Ah! vous êtes l’enfant! Oui, c’est cela, ce doit être un homme à présent. Eh bien! pauvre enfant, vous pouvez dire que vous avez eu un père qui vous a bien aimé!

Thomas offrit son bras au vieillard et le ramena jusqu’à son logis. Le lendemain, il dit à M. Gillenormand :

– Voulez-vous me permettre de m’absenter trois jours? Nous avons arrangé une partie de chasse avec quelques amis.

– Va, amuse-toi, dit le grand-père. Et, clignant de l’œil, il dit bas à sa fille :

– Quelque amourette!

Thomas alla à Vernon, vit le curé et passa plusieurs heures à genoux sur la fosse de son père.

Puis il revint à Paris, alla droit à la Bibliothèque de l’école de Droit, et demanda la collection du Moniteur.

Il lut le Moniteur, il lut toutes les histoires de la république et de l’empire ; le Mémorial de S<sup>te</sup> Hélène, tous les mémoires, les journaux, les bulletins, il dévora tout. La première fois qu’il rencontra le nom de son père dans les bulletins de la grande-armée, il en eut la fièvre trois nuits de suite. Il alla voir les généraux sous lesquels son père avait servi, entre autres le comte Pajol. Le curé lui avait conté la vie de Vernon, la retraite du colonel, ses fleurs, sa solitude. Thomas arriva à connaître pleinement cet homme rare, terrible et doux, cette espèce de lion-agneau qui avait été son père.

Cependant, occupé de cette étude qui lui prenait tous ses instants comme toutes ses pensées, il ne voyait presque plus les Gillenormand. Aux heures des repas il paraissait, puis on le cherchait, il n’était plus là. La tante bougonnait. Le père Gillenormand souriait. – Bah! Bah! c’est le temps des fillettes! – °Quelquefois° il ajoutait : – Diable! je croyais que c’était une amourette, il paraît que c’est une passion.

C’était une passion en effet. Thomas adorait son père.

En même temps toute cette histoire où il venait de mettre les yeux l’éblouissait. La république, l’empire, n’avaient été pour lui jusqu’alors que des mots monstrueux. La république, une guillotine dans un crépuscule; l’empire, un sabre dans la nuit. Il y avait regardé, et là où il s’attendait à ne trouver qu’un chaos de ténèbres, il avait vu, avec une sorte de surprise inouïe mêlée d’épouvante et de joie, resplendir des étoiles, Mirabeau, Danton, Vergniaud et se lever un soleil, Napoléon. Il ne savait où il en était. Il reculait aveuglé de clartés. Peu à peu, la première émotion passée, il s’y accoutuma. Il considéra les actes sans vertige, il examina les colosses sans terreur; il vit chacun de ces deux grands groupes d’événements et d’hommes se résumer dans deux idées + , la république dans la démolition des fictions féodales, despotiques et cléricales, l’empire dans la reconstruction de l’unité nationale; il vit sortir de la révolution la grande figure du peuple et de l’empire la grande figure de la France. Il comprit que tout cela avait été bon.

Il s’aperçut alors que jusqu’à ce moment il n’avait pas plus compris son pays qu’il n’avait compris son père.

Il n'avait connu ni l'un ni l'autre et il avait eu une sorte de nuit volontaire sur les yeux. Il voyait maintenant, et d'un côté il admirait, de l'autre il adorait. Il était plein de regret inexprimé, et de remords, et il songeait avec désespoir que tout ce qu'il avait dans l'âme, il ne pouvait plus le dire maintenant qu'à un tombeau. Il avait un continuel sanglot dans le cœur qui disait à chaque instant : hélas ! En même temps il devenait plus vraiment sérieux, plus vraiment grave, plus sûr de sa conviction et de sa pensée. A chaque instant des lueurs du vrai venaient compléter sa raison. Il s'était fait en lui comme une ouverture. Il sentait une sorte d'agrandissement naturel que lui apportaient ces deux choses qu'il n'avait pas encore aimées, son père et sa patrie.

Comme lorsqu'on a une clef, tout s'ouvrait; il s'expliquait ce qu'il avait haï, il étudiait ce qu'il avait maudit; il comprenait tout. Il voyait désormais clairement le sens providentiel, divin et humain, des grandes choses qu'on lui avait appris à détester et des grands hommes qu'on lui avait enseigné à maudire. De la réhabilitation de son père il avait naturellement passé à la réhabilitation de Napoléon. Quand il songeait maintenant à ses précédentes opinions qui n'étaient que d'hier et qui pourtant lui semblaient déjà si anciennes, il s'indignait ou il souriait.

*[une ligne barrée]* disons-le, ne s'était point faite sans labeur.

Dès l'enfance on l'avait imbu des idées du parti de 1814 sur Bonaparte. Or, tous les préjugés de la restauration, tous ses intérêts, tous ses instincts tendaient à défigurer Napoléon. Elle avait exploité assez habilement la fatigue de la nation et la haine des mères.

Bonaparte était devenu une sorte de monstre presque fabuleux, et pour le peindre à l'imagination du peuple qui ressemble à l'imagination des enfants, le parti de 1814 faisait apparaître successivement tous les masques effrayants, depuis ce qui est terrible en restant grandiose jusqu'à ce qui est terrible en devenant grotesque, depuis Tibère jusqu'à Croquemitaine. Ainsi, en parlant de Bonaparte, on était libre de sangloter ou de pouffer de rire, pourvu que la haine fit la basse. Thomas n'avait jamais eu – sur cet homme, comme on l'appelait, – d'autres idées dans l'esprit. Elles s'étaient combinées avec la ténacité qui était dans sa nature. Il y avait en lui tout un petit homme têtu qui haïssait Napoléon. Toutes ces choses nous paraissent aujourd'hui bien chétives ; mais ne nous en étonnons pas ; c'est notre stupidité qui éclipse momentanément les grands hommes comme c'est notre ombre qui éclipse la lune.

En lisant l'histoire, en l'étudiant surtout dans les documents et dans les matériaux, le voile qui couvrait Napoléon aux yeux de Thomas se déchira peu à peu. Il entrevit quelque chose d'immense, et soupçonna qu'il s'était trompé jusqu'à ce moment sur Bonaparte comme sur tout le reste; chaque jour il voyait mieux; et il se mit à gravir lentement, pas à pas, d'abord presque à regret, ensuite avec enivrement et comme attiré par une fascination irrésistible, d'abord les degrés sombres, puis les degrés vaguement éclairés, enfin les degrés lumineux et splendides de l'enthousiasme.

Une nuit, il était seul dans sa petite chambre située sous le toit. Sa bougie était allumée; il lisait accoudé sur sa table derrière sa fenêtre ouverte. Toutes sortes de rêveries lui arrivaient et se mêlaient à sa pensée. Quel

spectacle que la nuit! on entend des bruits sourds sans savoir d'où ils viennent, on voit rutiler comme une braise Jupiter qui est douze cents fois plus gros que la terre, l'azur est noir, les étoiles brillent, c'est formidable.

Il lisait les bulletins de l'empire, ces strophes homériques écrites sur le champ de bataille; il y voyait par intervalles le nom de son père, toujours le nom de l'empereur; il sentait comme une marée qui se gonflait en lui et qui montait; il croyait entendre les tambours, le canon, les trompettes; le pas mesuré des bataillons, le galop sourd et lointain des cavaleries; de temps en temps ses regards se levaient vers le ciel et regardaient luire dans les profondeurs sans fond les constellations colossales, puis ils retombaient sur le livre et ils y voyaient d'autres choses colossales remuer confusément. Tout à coup, sans savoir lui-même ce qui était en lui et à quoi il obéissait, il se dressa, étendit ses deux bras hors de la fenêtre, regarda fixement l'ombre, le silence, l'infini ténébreux, l'immensité éternelle, et cria : Vive l'empereur!

A partir de ce moment, tout fut dit. L'ogre de Corse, – l'usurpateur, – le tyran, – l'histriion, – Buonaparté, – tout cela s'évanouit, et fit place dans son esprit à un vague et éclatant rayonnement où resplendissait à une hauteur inaccessible le pâle fantôme de marbre de César. L'empereur n'avait été pour son père que le prodigieux capitaine qu'on admire et pour qui l'on se dévoue; il fut pour Thomas quelque chose de plus. Il fut l'homme prédestiné qui avait forcé toutes les nations à dire : – la grande nation. Il fut l'incarnation même de la France, conquérant l'Europe par l'épée qu'il tenait et le monde par la clarté qu'il jetait. Thomas vit en Bonaparte le

spectre éblouissant qui se dressera toujours sur la frontière et qui gardera l'avenir. Despote, mais dictateur; despote résultant d'une république et résumant une révolution. Napoléon devint pour lui l'homme-peuple comme Jésus est l'homme-Dieu.

Toutes ces révolutions s'accomplissaient en lui sans que sa famille s'en doutât.

Quand dans ce mystérieux travail, il eut tout à fait perdu son ancienne peau de bourbonien et d'ultra, quand il eut dépouillé l'aristocrate, le jacobite et le royaliste, lorsqu'il fut pleinement révolutionnaire, profondément démocrate et presque républicain, il alla chez un graveur du quai des Orfèvres et y commanda cent cartes portant ce nom : le baron Thomas Pontmercy.

Ce qui n'était qu'une conséquence très logique du changement opéré en lui; changement dans lequel tout gravitait autour de son père.

Seulement comme il ne connaissait personne et qu'il ne pouvait semer ces cartes chez aucun portier, il les mit dans sa poche.

Par une autre conséquence naturelle, à mesure qu'il se rapprochait de son père, de sa mémoire, et des choses pour lesquelles le colonel avait combattu vingt-cinq ans, il s'éloignait de son grand-père. Nous l'avons dit, l'humeur de M. Gillenormand ne lui agréait point. Il y avait déjà entre eux toutes les antipathies de jeune homme grave à vieillard frivole. La gaîté de Géronte choque et exaspère la mélancolie de Werther. Tant que les opinions et les idées leur avaient été communes, Thomas s'était rencontré là avec M. Gillenormand comme sur un pont. Quand ce pont tomba, l'abîme se fit. Et puis, par-dessus tout, Thomas éprouvait des mouvements de révolte

inexprimables en songeant que c'était M. Gillenormand qui, pour des motifs stupides, l'avait arraché sans pitié au colonel, privant ainsi le père de l'enfant et l'enfant du père.

A force de piété pour son père, Thomas en était presque venu à la haine contre son aïeul.

Rien de cela du reste ne se trahissait au dehors. Seulement il était froid, laconique aux repas et rare dans la maison. Quand sa tante l'en grondait, il était très doux et donnait pour prétexte ses études, les cours, les examens, des conférences, etc. Le grand-père ne sortait pas de son diagnostic infailible : – Amoureux! Je m'y connais.

On avait cru remarquer qu'il portait sur sa poitrine et sous sa chemise quelque chose qui était attaché à son cou par un ruban noir.

Il arriva qu'un matin M. Gillenormand vint tout triomphant auprès de sa fille. (Nous n'avons jamais pu savoir le petit nom de cette discrète personne, ce qui fait que nous ne pouvons l'appeler que la tante Gillenormand.) C'était en été. Thomas était allé à l'école de natation, et en sortant, il avait laissé dans sa chambre sa redingotte et le cordon noir qu'il portait autour du cou. M. Gillenormand s'était saisi des deux objets, et les tenait à la main en criant : – Victoire! nous allons savoir le mystère! nous allons connaître les libertinages de notre soursnois! J'ai le portrait!

En effet, une petite boîte en chagrin noir, assez semblable à un médailler, était suspendue au cordon.

Le vieillard prit cette boîte et la considéra quelque temps avant de l'ouvrir, avec cet air de volupté, de ravissement et de colère d'un pauvre diable affamé

regardant passer sous son nez un excellent dîner qui ne serait pas pour lui.

– Car c'est évidemment là un portrait. Je m'y connais. Cela se porte tendrement sur le cœur. Sont-ils bêtes! Quelque abominable goton, qui fait frémir probablement! Les jeunes gens ont si mauvais goût aujourd'hui!

– Voyons, mon père, dit la vieille fille.

La boîte s'ouvrait en pressant un ressort. Ils n'y trouvèrent rien qu'un papier soigneusement plié.

– De la même au même, dit M. Gillenormand éclatant de rire. Je sais ce que c'est. Un billet doux!

– Ah! lisons donc! dit la tante.

Ils déplièrent le papier et lurent ceci :

– « Pour mon fils. – L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo. Puisque la restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.»

Ce que le père et la fille éprouvèrent ne saurait se dire. Ils se sentirent glacés comme par une apparition. Ils n'échangèrent pas un mot. Seulement M. Gillenormand dit à voix basse et comme se parlant à lui-même :

– C'est l'écriture de ce sabreur.

Au même moment, un petit paquet carré enveloppé de papier bleu tomba d'une poche de la redingotte. Mademoiselle Gillenormand le ramassa et développa le papier bleu. C'était le cent de cartes de Thomas. Elle en passa une à M. Gillenormand qui lut : Le baron Thomas Pontmercy.

Le vieillard sonna. Une servante parut. M. Gillenormand prit le cordon, la boîte et la redingotte, jeta le tout à terre au milieu de la chambre, et dit :

– Rempportez ces nippes.

Une heure se passa dans le plus profond silence. Ils pensaient chacun de leur côté probablement les mêmes choses. Au bout de cette heure, la tante Gillenormand dit :

– Joli!

Quelques instants après, Thomas parut. Il rentrait. Avant même d’avoir franchi le seuil du salon, il aperçut son grand-père, qui tenait à la main une de ses cartes et qui, en le voyant, s’écria avec son air de supériorité bourgeoise et ricanante qui était quelque chose d’écrasant :

– Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens! tu es baron à présent. Je te fais mon compliment. Qu’est-ce que cela veut dire?

Thomas rougit légèrement, et répondit :

– Cela veut dire que je suis le fils de mon père.

M. Gillenormand cessa de rire et dit sèchement :

– Ton père, c’est moi.

– Mon père, reprit Thomas les yeux baissés et l’air sévère, c’était un homme humble et héroïque qui a glorieusement servi la république et l’empereur, qui a été grand dans la plus grande histoire que les hommes aient jamais faite, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le jour sous la mitraille et sous les balles, la nuit dans la neige, dans la boue, sous la pluie, qui a pris deux drapeaux, qui a reçu vingt blessures, qui est mort dans l’oubli et dans l’abandon, et qui n’a jamais eu qu’un tort, c’est de trop aimer deux ingrats, son pays et moi!

C’était plus que M. Gillenormand n’en pouvait entendre. Depuis ces deux mots, la république et l’empereur, chacune des paroles que Thomas venait de

prononcer avait fait sur le visage du vieux royaliste l’effet des bouffées d’un soufflet de forge sur un tison ardent. De sombre il était devenu rouge, de rouge pourpre et de pourpre flamboyant.

– Thomas! s’écria-t-il. Abominable enfant! je ne sais pas ce qu’était ton père! je ne veux pas le savoir! je n’en sais rien et je ne le sais pas! mais ce que je sais, c’est qu’il n’y a jamais eu que des misérables parmi tous ces gens-là! c’est que c’étaient tous des gueux, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs! je dis tous! je dis tous! je ne connais personne! je dis tous! entends-tu, Thomas! c’étaient tous des bandits qui ont servi Robespierre! tous des brigands qui ont servi Buonaparté! tous des traîtres qui ont trahi, trahi, trahi! leur roi légitime! tous des lâches qui se sont sauvés devant les prussiens et les anglais à Waterloo! Voilà ce que je sais. Si monsieur votre père est là-dessous, je l’ignore, j’en suis fâché, tant pis, votre serviteur!

A son tour, c’était Thomas qui était le tison, et M. Gillenormand qui était le soufflet. Thomas tremblait de tous ses membres, il ne savait que devenir, sa tête flambait. Il était le prêtre qui voit fouler au pied toutes ses hosties, le fakir qui voit un passant cracher sur son idole. Il était impossible que de telles choses eussent été dites impunément devant lui. Mais que faire? Son père venait d’être foulé aux pieds et trépigné en sa présence, mais par qui? par son grand-père. Comment venger l’un sans outrager l’autre? Il était impossible qu’il insultât son grand-père, et il était également impossible qu’il ne vengeât point son père. D’un côté une tombe sacrée, de l’autre des cheveux blancs. Il fut quelques instants ivre et chancelant ayant tout ce tourbillon dans la tête; puis il

leva les yeux, regarda fixement son aïeul, et cria d'une voix tonnante :

– A bas les Bourbons, et ce gros cochon de Louis XVIII!

Le vieillard, d'écarlate qu'il était, devint subitement plus blanc que ses cheveux. Il se tourna vers un buste de M. le duc de Berri qui était sur la cheminée et le salua profondément avec une sorte de majesté triste et imposante. Puis il alla deux fois de la cheminée à la fenêtre et de la fenêtre à la cheminée faisant craquer le parquet comme une statue qui marche. A la seconde fois, il se pencha vers sa fille qui assistait à ce choc avec la stupeur d'une vieille brebis, et lui dit avec un sourire presque calme :

– Un baron comme monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent rester sous le même toit.

Et tout à coup se redressant, blême, tremblant, terrible, le front agrandi par l'effrayant rayonnement de la colère, il étendit le bras vers Thomas et lui cria :

– Va-t'en.

Thomas quitta la maison.

Le lendemain M. Gillenormand dit à sa fille :

– Vous enverrez tous les six mois cent pistoles à ce buveur de sang, et vous ne m'en parlerez jamais.

Ayant un immense reste de colère à dépenser et ne sachant qu'en faire, il continua de dire vous à sa fille pendant plus de trois mois.

Thomas était sorti de chez son grand-père avec quinze francs, sa montre et quelques hardes. Il trouva asile dans un hôtel garni de la Sorbonne chez un nommé Courfeyrac qu'il connaissait, le seul étudiant à peu près

auquel il eût parlé. Au bout de quelques jours, l'hôte vint et lui dit :

– Monsieur Courfeyrac a répondu pour vous.

– Oui, répondit Thomas.

– Mais il me faudrait de l'argent.

– Priez Courfeyrac de venir me parler, dit Thomas.

Courfeyrac venu, l'hôte les quitta. Thomas lui °conta ce qu'il n'avait pas songé à lui dire encore°.

– Qu'allez-vous devenir? demanda Courfeyrac.

– Je n'en sais rien, dit Thomas.

– Qu'allez-vous faire?

– Je n'en sais rien.

– Avez-vous de l'argent?

– Quinze francs.

– Avez-vous des habits?

– Voilà.

– Avez-vous des bijoux?

– Une montre.

– D'argent?

– D'or. La voici.

– Je sais un marchand d'habits qui vous prendra votre redingote et un pantalon.

– C'est bien.

– Vous n'aurez plus qu'un pantalon, un gilet, un chapeau et un habit.

– Et mes bottes.

– Je sais un horloger qui vous achètera votre montre.

– C'est bon.

– Non, ce n'est pas bon. Que ferez-vous après.

– Tout ce qu'il faudra. Tout l'honnête du moins.

– Savez-vous l'anglais?

– Non.

– Savez-vous l’allemand?

– Non.

– Tant pis.

– Pourquoi?

– C’est qu’un de mes amis, libraire, fait une façon d’encyclopédie pour laquelle vous auriez pu traduire des articles allemands ou anglais. C’est mal payé, mais on vit.

– J’apprendrai l’anglais et l’allemand.

– Et en attendant?

– En attendant je mangerai mes habits et ma montre.

On fit venir le marchand d’habits. Il acheta la défroque vingt francs. On alla chez l’horloger. Il acheta la montre quarante-cinq francs.

– Ce n’est pas mal, disait Thomas en rentrant à l’hôtel, avec mes quinze francs, cela fait quatre-vingts francs.

– Et la note de l’hôtel, observa Courfeyrac?

– Tiens, j’oubliais, dit Thomas.

L’hôte présenta la note qu’il fallait payer sur le champ. Elle se montait à soixante-dix francs.

– Il me reste dix francs, dit Thomas

– Diable, fit Courfeyrac, vous mangerez cinq francs pendant que vous apprendrez l’anglais, et cinq francs pendant que vous apprendrez l’allemand. Ce sera avaler une langue bien vite ou une pièce de cent sous bien lentement.

Ceci se passait pendant que la tante Gillenormand, bonne personne au fond dans les occasions tristes, avait fini par trouver le logis de Thomas. Un matin, comme Thomas revenait de l’école, il trouva une lettre de sa tante et les soixante pistoles, c’est-à-dire six cents francs en or dans une boîte +.

Thomas renvoya les six cents francs à sa tante avec une lettre respectueuse où il déclarait avoir des moyens d’existence et pouvoir suffire désormais à tous ses besoins. En ce moment-là il lui restait trois francs.

La tante n’informa point le grand-père de ce refus de peur d’achever de l’exaspérer. D’ailleurs n’avait-il pas dit : Qu’on ne me parle jamais de ce buveur de sang!

La vie devint sévère pour Thomas. Manger ses habits et sa montre, ce n’était rien. Il mangea de cette chose inexprimable qu’on appelle de la vache enragée. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les semaines sans travail, l’avenir sans °espérance°, l’habit percé au coude, le vieux chapeau + qui fait rire les jeunes filles, la porte fermée le soir parce qu’on ne paye pas son loyer, l’insolence du portier et du gargonier, les ricanements des voisins, les humiliations, les dégoûts, l’amertume, l’accablement. Thomas apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu’on ait à dévorer. A l’âge où la jeunesse vous emplit le cœur d’une fierté impériale, il abaissa plus d’une fois ses yeux sur ses bottes trouées et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme, toutes les fois qu’elle veut avoir un gredin ou un demi-dieu.

Car la vie, le malheur, l’isolement, l’abandon, la pauvreté sont des champs de bataille qui ont leurs héros; héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres.

Il y eut un moment dans la vie de Thomas où il achetait un sou de fromage de Brie chez la fruitière, où il attendait que la brune tombât pour se glisser chez le

boulangier, et y acheter un pain qu'il emportait furtivement dans son grenier, comme s'il l'eût volé. Quelquefois on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche portant des livres sous son bras, qui avait l'air timide et furieux, qui en entrant ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandait une côtelette de mouton, la payait sept sous, l'enveloppait de papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Thomas. Avec cette côtelette, qu'il faisait cuire lui-même, il vivait deux jours.

Il était encore en deuil de son père quand la révolution que nous avons racontée s'était faite en lui. Depuis lors, il n'avait plus quitté les vêtements noirs. Cependant ses vêtements le quittèrent. Un jour vint où il n'eut plus d'habit. Le pantalon allait encore. Que faire? Courfeyrac, auquel il avait de son côté rendu quelques bons offices, lui donna un vieil habit. Pour trente sous, Thomas le fit retourner par un °porteur quelconque°, et ce fut un habit neuf. Mais cet habit était vert. Alors Thomas ne sortit plus qu'après la chute du jour. Voulant toujours être en deuil, il se vêtissait de la nuit.

A travers tout cela, il °se fit° recevoir avocat. Il était censé habiter la chambre de Courfeyrac, qui était décente et où un certain nombre de livres de droit °soutenus° et complétés par des volumes de romans dépareillés figuraient la bibliothèque voulue par les règlements. Quand il fut avocat, il le fit savoir à son grand-père par une lettre froide, mais pleine de soumission et de respect. M. Gillenormand prit la lettre, la lut et la jeta au feu.

Deux ou trois jours après, mademoiselle Gillenormand entendit son père qui était tout seul dans sa chambre et qui parlait tout haut. Cela lui arrivait quelquefois. Le vieillard disait. – si tu n'étais pas un imbécille, tu saurais qu'on ne peut pas être à la fois baron et avocat.

Il en est de la misère comme de tout. Elle finit par se composer. On végète, c'est-à-dire on se développe d'une certaine façon chétive, mais suffisante à la vie. En 1833, époque à laquelle nous avons transporté le lecteur, voici de quelle manière l'existence de Thomas Pontmercy s'était arrangée :

Il était sorti du plus étroit ; le défilé s'élargissait un peu devant lui. A force de labeur, de courage, de persévérance et de volonté, il était parvenu à tirer de son travail environ six cents francs par an. Il avait appris l'allemand et l'anglais; grâce à Courfeyrac qui l'avait mis en rapport avec son ami le libraire, Thomas prenait dans la littérature-librairie le modeste rôle d'utilité. Il faisait des prospectus, traduisait des journaux, annotait des éditions, compilait des biographies, etc. produit net, bon an mal an, six cents francs. Il en vivait. Comment? Nous l'allons dire.

Thomas occupait dans la mesure 50-52, moyennant le prix annuel de trente francs, un taudis sans cheminée qualifié cabinet. Il donnait trois francs par mois à la vieille principale locataire pour qu'elle vint balayer le taudis et lui apporter chaque matin un peu d'eau chaude, un oeuf frais et un pain d'un sou. De ce pain et de cet oeuf, il déjeunait. Son déjeuner variait de deux à quatre sous. A six heures du soir, il descendait rue Saint-Jacques, dîner chez Rousseau, vis-à-vis le magasin d'estampes du coin de la rue des Mathurins. Il ne

demandait pas de soupe. Il prenait un plat de viande de six sous, un demi-plat de légumes de trois sous, et un dessert de trois sous. Pour trois sous, du pain à discrétion. Quant au vin, il buvait de l'eau. En allant payer au comptoir, où siégeait majestueusement madame Rousseau, à cette époque déjà grasse et encore fraîche, il donnait un sou au garçon et madame Rousseau lui donnait un sourire. Puis il s'en allait. Pour seize sous, il avait eu un dîner et un sourire.

Ainsi, déjeuner quatre sous, dîner seize sous; sa nourriture lui coûtait vingt sous par jour; ce qui faisait trois cent soixante-cinq francs par an. Ajoutez les trente francs de loyer et les trente-six francs à la vieille, plus quelques menus frais; pour quatre cent cinquante francs, Thomas était nourri, logé et servi. Son habillement lui coûtait cinquante [vite corrigé « cent »] francs, son linge cinquante francs, son blanchissage cinquante francs. Le tout ne dépassait pas six cent cinquante francs. Il lui restait cinquante francs. Il était riche. Il prêtait dans l'occasion dix francs à un ami; Courfeyrac lui avait emprunté soixante francs. Quant au chauffage, n'ayant pas de cheminée, Thomas l'avait «simplifié».

Thomas avait toujours deux habillements complets; l'un vieux, «pour tous les jours», l'autre tout neuf, pour les occasions. Les deux étaient noirs. Il n'avait que trois chemises, l'une sur lui, l'autre dans sa commode, la troisième chez la blanchisseuse. Il les renouvelait à mesure qu'elles s'usaient. Elles étaient habituellement déchirées, ce qui lui faisait boutonner son habit jusqu'au menton.

A cette époque, Thomas avait vingt trois ans. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté son grand-père. On était

resté dans les mêmes termes de part et d'autre, sans tenter de rapprochement et sans chercher à se revoir. M. Gillenormand se passait aisément de son petit-fils. Il n'avait jamais eu pour Thomas que cette affection à la fois sévère et légère des Gêrontes de comédie. Depuis qu'il le savait terroriste, jacobin, septembriseur et buonapartiste, il ne le haïssait pas, mais il s'accommodait fort et se trouvait bien de n'y jamais songer. Quant à la tante, elle pensait trop peu pour aimer beaucoup; Thomas n'était plus pour elle qu'une espèce d'ombre.

Quelquefois, il arrivait que des officieux malencontreux parlaient à M. Gillenormand de Thomas, et lui demandaient : – Que fait, ou que devient monsieur votre petit-fils? – Le vieux bourgeois répondait en donnant une chiquenaude à sa manchette : – Monsieur le baron Pontmercy plaidaille dans quelque coin.

De son côté Thomas s'applaudissait. Comme à toutes les bonnes natures, le malheur lui avait ôté l'amertume. Il ne pensait à M. Gillenormand qu'avec douceur, mais il avait tenu à ne plus rien recevoir de l'homme – qui avait été mal pour son père. – C'était maintenant la traduction mitigée de ses premières indignations. En outre, il était heureux d'avoir souffert, et de souffrir encore. C'était pour son père. La dureté de sa vie le satisfaisait et lui plaisait. Il se disait avec une sorte de joie que – c'était bien le moins; – que c'était – une expiation; – que, – sans cela, il eût été puni, autrement et plus tard, de son indifférence impie pour son père et pour un tel père; – qu'il n'aurait pas été juste que son père eût eu toute la souffrance, et lui rien; – qu'était-ce d'ailleurs que ses travaux et son dénuement comparés à la vie héroïque du colonel? – qu'enfin sa seule manière de se rapprocher de

son père et de lui ressembler, c'était d'être vaillant contre l'indigence comme il avait été brave contre l'ennemi; et que c'était là sans doute ce que le colonel avait voulu dire par ce mot : il en sera digne. – Paroles que Thomas continuait de porter sur son cœur.

Et puis, le jour où son grand-père l'avait chassé, il n'était encore qu'un enfant, maintenant il était un homme. Il le sentait. La misère lui avait été bonne. La pauvreté dans la jeunesse, quand elle réussit, a cela de magnifique qu'elle tourne toute la volonté vers l'effort et toute l'âme vers l'aspiration. La pauvreté met tout de suite la vie matérielle à nu et la fait hideuse; de là d'inexprimables élans vers la vie idéale. Le jeune homme pauvre se donne de la peine pour avoir son pain; il mange; quand il a mangé, il n'a plus que la rêverie. Il regarde le ciel, l'espace, les astres, les fleurs, les enfants, l'humanité dans laquelle il souffre, la création dans laquelle il rayonne. Il regarde tant l'humanité qu'il voit l'âme, il regarde tant la création qu'il voit Dieu. Il rêve, et il se sent grand; il rêve encore, et il se sent bon. De l'égoïsme de l'homme qui souffre il passe à la compassion de l'homme qui contemple. Un admirable sentiment éclôt en lui, l'oubli de soi et la pitié pour tous. En songeant aux jouissances sans nombre que la nature donne gratuitement aux intelligences ouvertes et refuse aux intelligences fermées, il en vient à plaindre le riche. Toute haine s'en va de son cœur à mesure que toute clarté entre dans son esprit. Et puis il se remet à gagner son pain, et tandis que ses mains gagnent du pain, son cerveau gagne de la pensée. Sa besogne finie, il revient aux extases ineffables, aux contemplations, aux joies, aux + + +. Il vit le corps dans les afflictions, dans les

obstacles, sur le pavé, dans les ronces, quelquefois dans la boue, l'esprit dans la lumière. Il est ferme, serein, doux, paisible, attentif, sérieux, bienveillant, et il bénit Dieu de lui avoir donné ces deux richesses qui manquent à bien des riches : le travail qui le fait libre et la pensée qui le fait digne.

C'était là ce qui s'était passé en Thomas. Il avait même, disons-le, un peu trop versé du côté de la contemplation. Du jour où il était arrivé à gagner sa vie à peu près sûrement, il s'était arrêté là, trouvant bon d'être pauvre, et retranchant au travail pour donner à la pensée. C'est-à-dire qu'il passait quelquefois des journées entières à se promener seul, englouti et plongé comme un visionnaire dans les voluptés muettes de l'extase et du rayonnement intérieur. Il avait ainsi posé le problème de sa vie : travailler le moins possible du travail matériel pour travailler le plus possible du travail impalpable, en d'autres termes, donner quelques heures à la vie réelle, et jeter le reste dans l'infini. Il ne s'apercevait pas, croyant ne manquer de rien, que la contemplation ainsi comprise est une des formes de la paresse; qu'il s'était contenté de dompter les premières nécessités de la vie et qu'il se reposait trop tôt.

Il était évident que, pour cette nature énergique et généreuse, ce ne pouvait être là qu'un état transitoire, et qu'au premier choc contre les inévitables complications de la destinée, Thomas se réveillerait.

En attendant, bien qu'il fût avocat et quoi qu'en pensât le père Gillenormand, il ne plaidait pas, il ne plaidait même pas. La rêverie l'avait détourné de la plaidoirie. Il ne voyait aucune raison pour changer de gagne-pain. Cette librairie marchande et obscure avait

fini par lui faire un travail sûr, qui, comme nous venons de l'expliquer, lui suffisait.

En rêvant l'esprit se dilate et par conséquent s'agrandit ; mais, excepté chez les génies qui ont toutes les qualités à la fois, en gagnant de l'étendue il perd de la force. Toutes les passions, autres que celles du cœur, se dissipent dans la rêverie. Les fièvres politiques de Thomas s'y étaient évanouies. Il était resté le même, aux colères près. Il avait toujours les mêmes opinions, seulement elles s'étaient attendries. *[deux lignes et demie barrées]* à un fait, un poète à un héros, et il admirait plus encore un livre comme la Bible qu'un événement comme + *[surchargé : « Marengo »]* Et puis quand après une journée de méditation, il s'en revenait le soir par les boulevards et qu'à travers les branches des arbres il apercevait l'espace sans fond, les lueurs sans nom, l'abîme, l'ombre, le mystère, tout ce qui n'est qu'humain lui semblait bien petit.

Vers le milieu de cette année 1833, la vieille qui le servait lui conta qu'on allait mettre à la porte son voisin, le misérable ménage Jondrette. Thomas, qui passait presque toutes ses journées dehors, savait à peine qu'il eut des voisins.

– Pourquoi les renvoie-t-on, dit-il?

– Parce qu'ils ne paient pas leur loyer. Ils doivent deux termes.

– Combien est-ce?

– Vingt-cinq francs, dit la vieille.

Thomas avait trente francs de réserve dans un tiroir.

– Tenez, dit-il à la vieille, voilà les vingt-cinq francs.

Payez pour ces pauvres gens, et ne dites pas que c'est moi.

Thomas à cette époque était un beau jeune homme de moyenne taille avec d'épais cheveux très noirs, un front haut et intelligent, l'air ferme et calme, et sur tout son visage je ne sais quoi qui était hautain, pensif et innocent. Comme sa bouche était charmante, ses lèvres les plus vermeilles et ses dents les plus blanches du monde, son sourire corrigeait ce que toute sa physionomie avait de sévère. A de certains moments, c'était un singulier contraste que ce front chaste et ce sourire voluptueux. Il avait l'œil petit et le regard grand.

Dans sa grande misère, les jeunes filles se retournaient quand il passait, et il s'enfuyait ou se cachait, la mort dans l'âme. Il pensait qu'elles le regardaient pour ses vieux habits et qu'elles en riaient; le fait est qu'elles le regardaient pour sa grâce et qu'elles en rêvaient.

Cette conviction l'avait rendu farouche. Il n'en choisit aucune, par l'excellente raison qu'il s'enfuyait devant toutes. Il vécut ainsi indéfiniment, – bêtement, disait Courfeyrac.

Courfeyrac lui disait encore : – N'aspire pas à être vénérable. Mon cher, un conseil. Ne lis pas tant dans les livres et regarde un peu plus les margotons. Les coquines ont du bon, ô Thomas! A force de t'enfuir et de rougir, tu t'abrutiras.

Quand Courfeyrac lui avait tenu quelque propos de ce genre, Thomas était huit jours à éviter plus que jamais les femmes, et il évitait par-dessus le marché Courfeyrac.

Il y avait pourtant dans toute l'immense création deux femmes que Thomas n'évitait pas et auxquelles il ne prenait point garde. A la vérité, il ne lui semblait pas que c'étaient des femmes. L'une était la vieille barbue qui balayait sa chambre et qui faisait dire à Courfeyrac : Voyant que sa servante porte sa barbe, Thomas ne porte point la sienne. L'autre était une espèce de petite fille qu'il voyait très souvent et qu'il ne regardait jamais.

Depuis près de deux ans, Thomas remarquait dans une allée déserte du Luxembourg, l'allée qui °longe° le parapet de la pépinière, un homme à cheveux blancs et une toute jeune fille presque toujours assis sur le même banc, à l'extrémité la plus solitaire de l'allée. Chaque fois que ce hasard qui se mêle aux promenades des gens dont l'œil est retourné en dedans, amenait Thomas dans cette allée, il les y retrouvait. L'homme pouvait avoir une soixantaine d'années ; il paraissait triste et sérieux ; toute sa personne offrait cet aspect robuste et fatigué des gens de guerre retirés du service. S'il avait porté une décoration, Thomas eût dit : c'est un ancien officier. Il avait l'air bon, mais inabordable, et il n'arrêtait jamais son regard sur le regard de personne. Il portait un pantalon bleu, une redingote bleue et un chapeau à bords larges qui paraissaient toujours neufs, une cravate noire et une chemise très blanche. Une grisette passant un jour près de lui, dit : Voilà un veuf °fort° propre.

La première fois que la jeune fille qui l'accompagnait vint s'asseoir avec lui sur le banc qu'ils semblaient avoir adopté, c'était une façon de fille de quatorze ou quinze

ans, maigre, ±, assez laide, gauche, insignifiante, et qui promettait peut-être d'avoir de beaux yeux. Cependant, comme ils étaient toujours baissés, on ne les voyait pas. Elle avait cette mise à la fois vieille et enfantine des pensionnaires de couvent. Elle fut + toute la première année ; la seconde année, elle commença à se modifier un peu.

Thomas examina pendant deux ou trois jours cet homme vieux qui n'était pas encore un vieillard et cette petite fille qui n'était pas encore une jeune fille, puis il n'y fit plus aucune attention. Eux de leur côté semblaient ne pas même le voir. Ils causaient entr'eux d'un air paisible et indifférent. La fille parlait sans cesse, et gaîment. Le vieux homme parlait peu et par instants, il attachait sur elle des yeux pleins d'une ineffable tendresse. Il les vit ainsi presque tous les jours à la même heure pendant la première année.

La seconde année, il arriva que cette habitude du Luxembourg s'interrompit, sans qu'il sût trop pourquoi lui-même, et qu'il fut près de trois mois sans mettre les pieds au Luxembourg. La première fois qu'il y retourna, c'était par une belle journée d'été, Thomas était joyeux comme on l'est quand il fait beau. Il lui semblait qu'il avait dans le cœur tous les chants d'oiseaux et tous les morceaux du ciel bleu qu'il voyait à travers les feuilles des arbres toutes trempées de lumière.

Il alla droit à «son allée», et quand il fut au bout il aperçut toujours sur le même banc ce couple connu, qu'il nommait dans son esprit le père et la fille. Seulement, c'était bien le même homme, mais il lui parut que ce n'était plus la même fille. La personne qu'il voyait maintenant était une grande et belle créature ayant toutes

les formes les plus charmantes de la femme à ce moment précis où elles se combinent encore avec toutes les grâces les plus naïves de l'enfant; moment fugace et pur que peuvent seuls exprimer ces deux mots : seize ans. C'étaient d'admirables cheveux châtain marbrés de veines dorées, un front qui semblait de marbre, des joues qui semblaient faites d'une feuille de rose, un incarnat pâle, une blancheur émue, une bouche dont le sourire sortait comme une clarté et la parole comme une musique, une tête que Raphaël eût donnée à Marie posée sur un cou que Jean Goujon eût donné à Vénus. Grâce complète, tout ensemble féminine et angélique, qui eût fait retourner Pétrarque et agenouiller Dante. Et afin que rien ne manquât à cette ravissante figure, le nez n'était ni droit, ni aquilin, ni italien ni grec, il n'était pas beau, il était joli.

Quand Thomas passa près d'elle, il ne put voir ses yeux qui étaient baissés.

Cela ne l'empêchait pas de sourire tout en écoutant l'homme qui lui parlait, et rien n'était °adorable° comme ce frais sourire avec des yeux baissés.

Dans le premier moment, Thomas pensa que c'était une autre fille du même homme, une sœur sans doute de la première. Mais quand il revint pour la seconde fois près du banc, et qu'il l'eut examinée avec attention en ayant soin de ralentir son pas à mesure qu'il approchait, il reconnut que c'était la même. En trois mois la petite fille était devenue jeune fille; voilà tout. Rien n'est plus fréquent que ce phénomène. Il y a un instant où les filles s'épanouissent subitement et deviennent des roses tout à coup. Hier on les a laissées enfants, aujourd'hui on les retrouve inquiétantes. Seulement celle-ci n'avait pas

seulement grandi, elle s'était transfigurée. Comme trois jours en avril suffisent à de certains arbres pour se couvrir de fleurs, trois mois lui avaient suffi pour se vêtir de beauté. Son avril à elle était venu.

Et puis ce n'était plus la pensionnaire avec son chapeau de peluche, sa robe mal coupée, ses souliers d'écolier et ses mains rouges sans gants; c'était une personne bien mise avec une sorte d'élégance simple et riche et sans manière. Elle avait une robe de damas noir, un camail pareil et un chapeau blanc. Ses gants blancs montraient la finesse de sa main qui jouait avec le manche d'une ombrelle et ses brodequins de soie dessinaient la petitesse de son pied. Quand on passait près d'elle, toute sa personne exhalait un parfum jeune et frais.

Quant à l'homme, il était toujours le même.

La seconde fois que Thomas passa près d'elle, la jeune fille leva les paupières et le regarda. Ses yeux étaient d'un bleu céleste et profond, mais dans cet azur voilé par l'ombre des cils, il n'y avait encore que le regard d'un enfant. Elle regarda Thomas avec indifférence, comme elle eût regardé le marmot qui courait dans l'allée ou le moineau qui sautait dans l'allée ou la statue qui faisait de l'ombre sur le banc, et Thomas de son côté continua sa promenade en pensant à autre chose.

Il passa encore quatre ou cinq fois près du banc où était la jeune fille, mais sans même tourner les yeux vers elle.

Les jours suivants il revint comme d'habitude au Luxembourg, comme à l'ordinaire il y trouva «le père et la fille», mais il n'y fit plus attention. Il ne songea pas plus à la belle fille quand elle fut belle qu'il n'y songeait

lorsqu'elle était laide. Il passait toujours fort près du banc où elle était parce que c'était son habitude.

Un jour, l'air était tiède, le Luxembourg était inondé d'ombre et de soleil, le ciel était pur comme si les anges l'eussent lavé le matin, les passereaux poussaient de petits cris dans les profondeurs des branches, Thomas avait ouvert toute son âme à la nature, il ne pensait à rien, il vivait et il respirait, il passa près de ce banc, la jeune fille leva les yeux sur lui, leurs deux regards se rencontrèrent.

Qu'y avait-il cette fois dans le regard de la jeune fille? Thomas n'eût pu le dire. Il n'y avait rien et il y avait tout. Ce fut un étrange éclair.

Elle baissa les yeux, et il continua son chemin.

Ce qu'il venait de voir, ce n'était pas l'œil ingénu et simple d'un enfant, c'était un gouffre mystérieux qui s'était entrouvert, puis brusquement refermé.

Il y a un jour où toute jeune fille regarde ainsi. Malheur à qui se trouve là!

Ce premier regard est comme l'aube dans le ciel. C'est l'éveil de quelque chose de rayonnant et d'inconnu. Rien ne saurait rendre le charme dangereux de cette lueur qui éclaire vaguement d'adorables ténèbres et qui se compose de toute l'innocence du présent et de toute la passion de l'avenir. C'est une sorte de tendresse indéfinie qui se révèle au hasard et qui attend. C'est une vierge qui regarde comme une femme.

Il est rare qu'une rêverie profonde ne naisse pas de ce regard là où il tombe. Toutes les puretés et toutes les ardeurs se concentrent dans ce rayon angélique et fatal qui, plus que les oeillades les mieux travaillées des coquettes, a le pouvoir magique de faire subitement

éclore au fond d'une âme cette fleur sombre, pleine de parfums et de poisons, qu'on appelle l'amour.

Le soir, en rentrant dans son galetas, Thomas jeta les yeux sur son vêtement, et s'aperçut pour la première fois qu'il avait la grossièreté, l'inconvenance et la stupidité inouïe d'aller se promener au Luxembourg avec ses habits «de tous les jours». C'est-à-dire avec un chapeau cassé près de la ganse, de grosses bottes de roulier, un pantalon noir blanc aux genoux et un habit noir pâle aux coudes.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, Thomas tira de son armoire son habit neuf, son pantalon neuf, son chapeau neuf et ses bottes neuves; il se revêtit de cette panoplie complète, mit des gants, luxe prodigieux, et s'en alla au Luxembourg.

Chemin faisant, il rencontra Courfeyrac, et feignit de ne pas le voir. Courfeyrac en rentrant chez lui dit à ses amis : Je viens de rencontrer le chapeau neuf et l'habit neuf de Thomas, et Thomas dedans. Il allait sans doute passer un examen. Il avait l'air tout bête.

Arrivé au Luxembourg, Thomas fit le tour du bassin et regarda les cygnes, puis il demeura longtemps en contemplation devant une statue qui avait la tête toute noire de moisissure et à laquelle une hanche manquait. Puis il fit encore une fois le tour du bassin. Enfin il se dirigea vers l'allée, lentement et comme s'il y allait à regret. On eût dit qu'il était à la fois forcé et empêché d'y aller. Il ne se rendait aucun compte de tout cela, et croyait faire comme tous les jours.

En débouchant dans l'allée, il aperçut à l'autre bout sur le banc où ils venaient tous les jours l'homme et la jeune fille. Il boutonna son habit jusqu'en haut, le tendit

sur son torse pour qu'il ne fît pas de plis, examina avec une certaine complaisance les reflets lustrés de son pantalon, et se dirigea vers le banc. Il pensait en ce moment-là que le Manuel du Baccalauréat était un livre stupide et qu'il fallait qu'il eût été rédigé par de rares crétins pour qu'on y analysât comme chefs-d'œuvre de l'esprit humain trois tragédies de Racine et seulement une comédie de Molière. Il avait un sifflement aigu dans l'oreille. A mesure qu'il approchait du banc, il tendait les plis de son habit, et ses yeux se fixaient sur la jeune fille. Il lui semblait qu'elle emplissait toute l'extrémité de l'allée d'une vague lueur bleue.

Cependant, à mesure qu'il approchait, son pas se ralentissait de plus en plus. Parvenu à une certaine distance du banc, bien avant d'être au bout de l'allée, il s'arrêta, et il rebroussa chemin sans même se dire qu'il n'allait pas jusqu'au bout. Ce fut à peine si la jeune fille put l'apercevoir de loin et voir le bel air qu'il avait dans ses habits neufs. Cependant il se tenait très droit, pour avoir bonne mine dans le cas où quelqu'un qui serait derrière lui le regarderait.

Il atteignit le bout opposé, puis revint, et cette fois il s'approcha un peu plus près du banc. Il parvint même jusqu'à une distance de trois intervalles d'arbres, mais là il sentit je ne sais quelle impossibilité d'aller plus loin, et il retourna sur ses pas. Il avait cru voir le visage de la jeune fille se tourner vers lui. Elle avait comme la veille sa robe noire et son chapeau blanc. Tout en lui tournant le dos, il se figurait qu'elle le regardait, et cela le faisait chanceler.

– C'est cependant bien agréable d'avoir la croix d'honneur, se disait-il.

Quand il revint vers le banc, il ne dépassa pas la moitié de l'allée, et là, chose qu'il ne faisait jamais, il s'assit, jetant des regards de côté, et songeant dans les profondeurs les plus indistinctes de son esprit, qu'il était difficile que les personnes dont il admirait le chapeau blanc et la robe de damas fussent absolument insensibles à son pantalon lustré et à son habit neuf.

Au bout d'un quart d'heure il se leva, et recommença à marcher vers ce banc qu'une auréole entourait. Tout en marchant + + + + +. Pour la première fois il se dit que ce monsieur qui s'asseyait là tous les jours avec sa fille l'avait sans doute remarqué de son côté et trouvait peut-être son assiduité étrange.

*[un paragraphe d'une phrase de 6 ou 7 mots. Peut-être : « Il s'arrêta court et revint s'asseoir sur son banc. »]*

Il demeura quelques minutes la tête baissée et faisant des dessins sur le sable avec une baguette qu'il avait à la main.

Puis il se leva et s'en retourna chez lui.

Ce jour-là il oublia d'aller dîner. A huit heures du soir, il s'en aperçut, et comme il était trop tard pour descendre rue S<sup>t</sup> Jacques, tiens! dit-il, et il mangea un morceau de pain.

Le lendemain la portière stupéfaite remarqua que monsieur Thomas sortait encore avec son habit neuf.

Il retourna au Luxembourg, mais il ne dépassa point son banc de la moitié de l'allée. Il s'y assit comme la veille, considérant de loin et voyant distinctement le chapeau blanc, la robe noire et surtout la lueur bleue. Il n'en bougea pas, et ne rentra chez lui que lorsqu'on ferma les portes du jardin. Il ne vit pas le monsieur qui était là avec sa fille se retirer. Il en conclut qu'ils étaient sortis du jardin par la grille de la rue de l'Ouest. Plus tard,

quelques semaines après, quand il y songea, il ne put jamais se rappeler où il avait dîné ce soir-là.

Le lendemain, c'était le troisième jour, la portière fut foudroyée. Thomas sortit avec son habit neuf. – Trois jours de suite! s'écria-t-elle.

Il alla au Luxembourg. La jeune fille y était avec le vieux monsieur. Thomas s'en approcha le plus près qu'il put en faisant semblant de lire dans un livre, mais il resta encore fort loin, puis revint s'asseoir sur son banc où il passa trois heures à regarder sauter dans l'allée les moineaux-francs qui lui faisaient l'effet de se moquer de lui.

Une semaine s'écoula ainsi. Thomas allait au Luxembourg non plus pour se promener, mais pour s'y asseoir toujours à la même place et sans savoir pourquoi. Il mettait chaque matin son habit neuf pour ne pas se montrer, et il recommençait le lendemain.

Le huitième jour, Thomas était comme à son ordinaire assis sur son banc, tenant à la main un livre ouvert dont depuis deux heures il n'avait pas tourné une page. Tout à coup il tressaillit. Un événement se passait à l'extrémité de l'allée. Le vieux monsieur et sa fille venaient de se lever de leur banc, la fille avait pris le bras de son père, et tous deux se dirigeaient lentement vers le milieu de l'allée où était Thomas. Thomas ferma son livre, puis il le rouvrit, puis il essaya de lire. Il tremblait. L'auréole venait droit à lui. – Ah! Mon dieu! pensait-il, je n'aurai jamais le temps de prendre une attitude. – Cependant, la jeune fille s'avavançait. Il lui semblait que cela durait un siècle et que cela n'était qu'un éclair. – Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici? se demandait-il. Il s'imaginait que le vieux monsieur lui jetait des coups

d'œil irrités. – Est-ce que ce monsieur va me parler? pensait-il. Il baissa la tête; quand il la releva, ils étaient tout près de lui. La jeune fille passa, et en passant elle le regarda. Elle le regarda fixement, avec une douceur pensive qui fit frissonner Thomas de la tête aux pieds. Il lui sembla qu'elle lui reprochait d'avoir été huit jours sans venir jusqu'à elle et qu'elle lui disait : c'est moi qui viens. Thomas resta ébloui devant ces prunelles pleines de rayons et d'abîmes.

Il se sentait un brasier dans le cerveau. Elle était venue à lui, quelle joie! Elle lui parut plus belle qu'il ne l'avait encore vue, belle de cette beauté complète qui eût fait chanter Pétrarque et agenouiller Dante. Il lui semblait qu'il nageait dans le ciel. En même temps il était horriblement contrarié, parce qu'il avait de la poussière sur ses bottes.

Il lui paraissait qu'elle avait regardé aussi ses bottes.

Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis il se mit à marcher dans le Luxembourg comme un fou. Il est probable que par moments il riait tout seul et parlait haut. Il regardait toutes les bonnes d'enfants d'une telle manière que chacune le croyait amoureux d'elle.

Il se croisa avec Courfeyrac sous les arcades de l'Odéon et lui dit : Viens dîner avec moi. Ils s'en allèrent chez Rousseau, et dépensèrent six francs. Thomas mangea comme un ogre. Après le dessert il dit à Courfeyrac : As-tu lu le journal? Quel beau discours a fait Benjamin Constant!

Il était éperdument amoureux.

Un regard avait fait tout cela.

Quand la mine est chargée, quand l'incendie est prêt, rien n'est plus simple. Un regard est une étincelle.

Le regard des femmes ressemble à de certains rouages tranquilles en apparence et formidables. On passe à côté tous les jours paisiblement et impunément et sans se douter de rien. Il vient un moment où l'on oublie même que cette chose est là. On va, on vient, on parle, on rit. Tout à coup on se sent saisi. C'est fini. Le rouage vous tient, le regard vous a pris. Il vous a pris n'importe par où ni comment, par un pan quelconque de votre pensée qui traînait, par une distraction que vous avez eue. Vous êtes perdu. Vous y passerez tout entier. Un enchaînement de forces mystérieuses s'empare de vous. Vous vous débattiez en vain. Plus de secours humain possible. Vous allez tomber d'engrenage en engrenage, d'angoisse en angoisse, de torture en torture, vous, votre cœur, votre esprit, votre fortune, votre destinée, votre âme. Et, selon que vous serez au pouvoir d'une vile créature ou d'un noble cœur, vous ne sortirez de cette effrayante épreuve que défigurés par la machine ou transfigurés par la passion.

Tout un grand mois s'écoula, pendant lequel Thomas alla tous les jours faire sa faction au Luxembourg. Il avait fini par s'enhardir et il s'approchait du banc. Cependant il ne passait plus devant, obéissant à la fois à l'instinct de timidité et à l'instinct de prudence des amoureux. Il combinait ses stations derrière les arbres et les piédestaux des statues de façon à se faire voir le plus possible à la jeune fille et à se laisser voir le moins possible du vieux monsieur. Quelquefois, pendant des demi-heures entières, il restait immobile à l'ombre d'un Léonidas ou d'un Spartacus quelconque, tenant à la main un livre au-dessus duquel ses yeux, doucement levés, allaient chercher la belle fille, et elle de son côté, détournait légèrement avec

un vague sourire son charmant profil vers lui. Tout en causant le plus naturellement du monde avec l'homme à cheveux blancs, elle appuyait sur Thomas toutes les rêveries d'un oeil virginal et passionné. Manège antique et ravissant qu'Eve savait dès le premier jour du monde et que toute femme sait dès le premier jour de la vie! Sa bouche donnait la réplique à l'un et son regard donnait la réplique à l'autre.

Il faut croire pourtant que le monsieur aux cheveux blancs commençait à s'apercevoir de quelque chose, car souvent, lorsque Thomas arrivait, il se levait et se mettait à marcher. Il avait quitté leur place accoutumée et avait adopté à l'autre extrémité de l'allée, le banc voisin du Gladiateur, comme pour voir si Thomas les y suivrait. Thomas ne comprit pas, et fit cette faute. «Le père» commença à devenir inexact, et n'amena plus «sa fille» tous les jours. Quelquefois il venait seul. Alors Thomas ne restait pas. Autre faute.

Thomas ne prenait point garde à ces symptômes. De la phase de timidité il avait passé, progrès naturel et fatal, à la phase d'aveuglement. Son amour croissait. Il ne dormait plus les nuits. Et puis il lui était arrivé un bonheur inespéré, huile sur le feu, nuit sur ses yeux. Un soir, à la brune, il avait trouvé sur le banc que «le père et la fille» venaient de quitter, un mouchoir. Un mouchoir tout simple et sans broderie, mais °blanc°, fin, et qui lui parut exhaler des senteurs ineffables. Ce mouchoir était marqué des lettres U. F.; Thomas ne savait rien de cette belle enfant, ni sa famille, ni son nom, ni sa demeure; ces deux lettres étaient la première chose d'elle qu'il saisissait, adorables initiales sur lesquelles il commença tout de suite à construire son échafaudage. U était

évidemment le prénom. Ursule! pensa-t-il, quel délicieux nom! Il baisa le mouchoir, l'aspira, le mit sur son cœur, sur sa chair, pendant le jour, et la nuit sous ses lèvres pour s'endormir.

– J'y sens toute son âme! s'écriait-il.

Ce mouchoir était au vieux monsieur qui l'avait tout bonnement laissé tomber de sa poche.

L'appétit vient en aimant. Savoir qu'elle se nommait Ursule, c'était déjà beaucoup; c'était peu. Thomas en huit jours eut dévoré ce bonheur. Il en voulut un autre. Il voulut savoir où elle demeurait. Il fit un jour une faute. Immense. Il la suivit.

Elle demeurait rue de l'Ouest, dans l'endroit de la rue le moins fréquenté, dans une maison neuve à trois étages d'apparence modeste.

A partir de ce moment, Thomas ajouta à son bonheur de la voir au Luxembourg le bonheur de la suivre jusque chez elle.

Sa faim augmentait. Il savait comment elle s'appelait, son petit nom du moins, le nom charmant, le vrai nom d'une femme; il savait où elle demeurait; il voulut savoir qui elle était.

Un soir, après qu'il les eut suivis jusque chez eux et qu'il les eut vus disparaître sous la porte cochère, il entra à leur suite et dit vaillamment au portier :

– C'est le monsieur du premier qui vient de rentrer?

– Non, répondit le portier. C'est le monsieur du second.

Encore un pas de fait. Ce succès enhardit Thomas.

– Sur le devant, demanda-t-il?

– Parbleu, fit le portier! la maison n'est bâtie que sur la rue.

– Et quel est l'état de ce monsieur, repartit Thomas?

– C'est un rentier, monsieur. Un homme bien bon, et qui fait du bien aux malheureux.

– Comment s'appelle-t-il, reprit Thomas?

Le portier le regarda fixement, et dit :

– Est-ce que monsieur est mouchard?

Thomas s'en alla assez penaud, mais fort ravi. Il avançait.

– Bon, pensa-t-il. Je sais qu'elle s'appelle Ursule, qu'elle est fille d'un rentier, et qu'elle demeure là, au second, rue de l'Ouest.

Le lendemain le vieux monsieur et sa fille ne firent au Luxembourg qu'une courte apparition. Ils s'en allèrent qu'il faisait grand jour. Thomas les suivit comme il en avait pris l'habitude. En arrivant à la porte cochère, le vieux monsieur fit passer sa fille devant, puis s'arrêta avant de franchir le seuil, se retourna et regarda Thomas fixement.

Le jour d'après, personne ne parut au Luxembourg. Thomas attendit en vain toute la journée.

A la nuit tombée, il alla rue de l'Ouest, et vit de la lumière aux fenêtres du second. Il se promena sous ces fenêtres, jusqu'à ce que cette lumière fût éteinte.

Le jour suivant, personne au Luxembourg. Thomas attendit tout le jour, puis alla faire sa faction de nuit sous les croisées. Cela le conduisait jusqu'à dix heures du soir. Son dîner devenait ce qu'il pouvait. La fièvre nourrit le malade et l'amour l'amoureux.

Il se passa huit jours de la sorte. Le monsieur et sa fille ne paraissaient plus au Luxembourg. Thomas n'osait guetter la porte cochère pendant le jour. Il se contentait

d'aller la nuit contempler la lumière des vitres. Il y voyait par moments passer des ombres, et le cœur lui battait.

Le huitième jour, quand il arriva sous les fenêtres, il n'y avait pas de lumière. – Tiens! dit-il, la lampe n'est pas encore allumée. Il fait nuit pourtant. Est-ce qu'ils seraient sortis? Il attendit. Jusqu'à dix heures. Jusqu'à minuit. Jusqu'à une heure du matin. Aucune lumière ne s'alluma aux fenêtres du second et personne ne rentra dans la maison. Il s'en alla très sombre.

Le lendemain, – car il ne vivait que de lendemains en lendemains, il n'y avait, pour ainsi dire, plus d'aujourd'hui pour lui; – le lendemain il ne trouva personne au Luxembourg, il s'y attendait; il alla à la maison. Aucune lueur aux °fenêtres°; les persiennes étaient fermées; le second était tout noir.

Thomas frappa à la porte cochère, entra et dit au portier :

– Le monsieur du second?

– Déménagé, répondit le portier.

Thomas chancela et dit faiblement :

– Depuis quand donc?

– D'hier.

– Où demeure-t-il maintenant?

– Je n'en sais rien.

– Il n'a donc point laissé sa nouvelle adresse?

– Non.

Et le portier levant le nez reconnut Thomas.

– Tiens! c'est vous, dit-il! mais vous êtes décidément mouchard?

L'été passa, puis l'automne; l'hiver vint. Ni l'homme à cheveux blancs, ni la jeune fille n'avaient remis les pieds au Luxembourg. Thomas n'avait plus qu'une pensée, °revoir° ce doux et adorable visage. Il cherchait toujours, il cherchait partout; il ne trouvait rien. Ce n'était plus Thomas le rêveur enthousiaste, le jeune homme ardent et ferme, le cerveau qui échafaudait avenir sur avenir, l'esprit encombré de plans, de projets, d'idées et de volontés; c'était un chien perdu. Il tomba dans une tristesse noire. Maintenant le travail le rebutait, la promenade le fatiguait, la solitude l'ennuyait; la vaste nature, si remplie autrefois de formes, de clartés, de voix, de conseils, de perspectives, d'horizons, d'enseignements, était maintenant vide devant lui. Il lui semblait que tout avait disparu.

Il pensait toujours, car il ne pouvait faire autrement; mais il ne se plaisait plus dans ses pensées. A tout ce qu'elles lui proposaient tout bas sans cesse, il répondait dans l'ombre : A quoi bon?

Thomas n'avait pas cessé d'habiter la mesure 50-52. Il n'y faisait attention à personne.

A cette époque, à la vérité, il n'y avait plus dans cette mesure d'autres habitants que lui et ces Jondrette dont il avait une fois acquitté le loyer, sans avoir du reste jamais parlé ni au père, ni à la mère, ni aux filles. Les autres

locataires étaient déménagés ou morts, ou avaient été expulsés faute de paiement.

Un jour de cet hiver-là, il avait fait un peu soleil dans l'après-midi, mais c'était le 2 février, cet antique jour de la Chandeleur dont le soleil traître, précurseur d'un froid de six semaines, a inspiré à Mathieu Laensberg ces deux vers immortels :

Qu'il luise ou qu'il luiserne,  
L'ours rentre en sa caverne.

Thomas venait de sortir de la sienne. La nuit tombait. C'était l'heure d'aller dîner, car il avait bien fallu se remettre à dîner, hélas!

Il venait de franchir le seuil de sa porte que madame Bougon balayait en ce moment-là même tout en prononçant ce °mémorable° monologue :

– Qu'est-ce qui est bon marché à présent? tout est cher! Il n'y a que la peine du monde qui est bon marché; elle est pour rien, la peine du monde!

Thomas montait à pas lents le boulevard vers la barrière afin de gagner la rue Saint-Jacques. Il marchait pensif, la tête baissée. C'était l'heure la plus déserte dans le lieu le plus désert.

Tout à coup il se sentit coudoyé dans l'obscurité, il se retourna, et vit deux jeunes filles en haillons, l'une assez grande, l'autre plus petite, qui passaient rapidement, essoufflées, effarées, et comme ayant l'air de s'enfuir, et qui l'avaient heurté en passant. Thomas distinguait dans le crépuscule leurs têtes décoiffées, leurs cheveux épars, leurs affreux bonnets, leurs jupes en guenilles et leurs pieds nus. Tout en courant, elles se parlaient. La plus grande disait en baissant la voix :

– Les railles sont venus. Ils ont manqué me pincer à la ronde.

La petite répondait : – Je les ai vus. J'ai cavale, cavale, cavale!

Thomas comprit, à travers cet argot sinistre, que les gendarmes ou les sergents de ville avaient failli saisir ces deux enfants, et que ces enfants s'étaient échappés.

Elles s'enfoncèrent dans le boulevard derrière lui et disparurent dans les ténèbres.

Thomas s'était arrêté un moment. Il allait continuer son chemin, lorsqu'il aperçut une espèce de petit paquet blanc à terre à ses pieds. Il se baissa et le ramassa. C'était une sorte d'enveloppe qui paraissait contenir des papiers.

– Bon, dit-il, ces malheureuses auront laissé tomber cela!

Il revint sur ses pas, il appela, il ne les retrouva plus, il pensa quelles étaient déjà loin, mit le paquet dans sa poche, et s'en alla dîner.

Chemin faisant, il vit dans une allée de la rue Mouffetard une bière d'enfant couverte d'un drap noir, posée sur deux chaises et éclairée par une chandelle.

– Pauvres mères, pensa-t-il! Il y a une chose plus triste que de voir ses enfants mourir, c'est de les voir mal vivre.

Puis ces ombres qui variaient sa tristesse lui sortirent de la pensée, et il retomba dans ses préoccupations habituelles. Il se remit à penser à sa belle vision lumineuse éclip­sée.

– Comme ma vie est devenue sombre, se disait-il! Les jeunes filles m'apparaissent toujours. Seulement autrefois c'étaient les anges; maintenant ce sont les spectres.

Le soir, comme il se déshabillait pour se coucher, sa main rencontra dans la poche de son habit le paquet qu'il

avait ramassé sur le boulevard. Il l'avait oublié. Il songea qu'il serait utile de l'ouvrir, et qu'il trouverait dedans peut-être l'adresse de ces jeunes filles ou les renseignements nécessaires pour le leur restituer.

Il défit l'enveloppe.

Elle n'était pas cachetée et contenait quatre lettres, non cachetées également.

Les adresses y étaient mises.

La première lettre était adressée : à Madame, Madame la marquise d'Herbouville, place vis-à-vis la chambre des députés, n° ...

Thomas se dit qu'il trouverait probablement là les indications qu'il cherchait, et que d'ailleurs la lettre n'étant pas fermée, il était vraisemblable qu'elle pouvait être lue sans inconvénient.

Elle était ainsi conçue :

«Madame la marquise,

«La vertu de la clémence et pitié est celle qui unit plus étroitement la société. Promenez votre sentiment chrétien, et faites un regard de compassion sur cette infortuné espagnol victime de la loyauté et d'attachement à la cause sacrée de la légitimité, qu'il a payé de son sang, consacrée sa fortune, toute, pour défendre cette cause, et aujourd'hui se trouve dans la plus grande misère. Il ne doute point que votre honorable personne l'accordera un secours pour conserver une existence extrêmement pénible pour un militaire d'éducation et d'honneur plein de blessures. Compte d'avance sur l'humanité qui vous anime et sur l'intérêt que Madame la marquise porte à une nation aussi malheureuse. Leur prière ne sera pas en vaine, et leur reconnaissance conservera son charmant souvenir.

«De mes sentiments respectueux avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

«Madame,

«Don Alvarez, capitaine espagnol de cavalerie, royaliste réfugié en France que se trouve en voyage pour sa patrie et le manquent les ressources pour continuer son voyage.»

Aucune adresse n'était jointe à la signature. Thomas espéra la trouver dans la deuxième lettre dont la suscription portait : à Madame, madame la comtesse de Montvernet, rue Cassette, n° 9. Cette lettre était de la même écriture que la première. Voici ce que Thomas y lut :

«Madame la comtesse,

«C'est une malheureuse mère de famille de six enfants dont le dernier n'a que huit mois. Moi malade depuis ma dernière couche, abandonnée de mon mari depuis cinq mois n'ayant aucune ressource au monde dans la plus affreuse indigence.

«Dans l'espoir de Madame la comtesse, elle a l'honneur d'être, madame, avec un profond respect

«Femme Balizard.»

Thomas passa à la troisième lettre, qui était comme les précédentes une supplique : on y lisait :

«Monsieur Pabourgeois, marchand– bonnetier en gros, rue S<sup>t</sup> Denis au coin de la rue aux Fers.

«Je me permets de vous adresser cette lettre pour vous prier de m'accorder la faveur précieuse de vos sympathies et de vous intéresser à un homme de lettres qui vient d'envoyer un drame au théâtre français. Le sujet en est historique, et l'action se passe en Auvergne du temps de l'empire. Le style, je crois, en est naturel, laconique, et

peut avoir quelque mérite. Il y a des couplets à chanter en quatre endroits. Le comique, le sérieux, l'imprévu, s'y mêlent à la variété des caractères et à une teinte de romantisme répandue légèrement dans toute l'intrigue qui marche mystérieusement, et va, par des péripéties frappantes, se dénouer au milieu de plusieurs coups de scènes éclatants.

«Malgré ces qualités j'ai lieu de craindre que la jalousie, l'égoïsme des auteurs privilégiés, obtienne mon exclusion du théâtre, car je n'ignore pas les déboires dont on abreuve les nouveaux venus.

«Monsieur Pabourgeois, votre juste réputation de protecteur éclairé des gants de lettres m'enhardit à vous envoyer ma fille qui vous exposera notre situation indigente, manquant de pain et de feu dans cette saison d'hiver. Vous dire que je vous prie d'agréer l'hommage que je désire vous faire de mon drame et de tous ceux que je ferai, c'est vous prouver combien j'ambitionne l'honneur de m'abriter sous votre égide, et de parer mes écrits de votre nom. Si vous daigner m'honorer de la plus modeste offrande, je m'occuperai aussitôt à faire une piécette de vers pour vous payer mon tribut de reconnaissance. Cette piécette, que je tâcherai de rendre aussi parfaite que possible, vous sera envoyée avant d'être insérée au commencement du drame et débitée sur la scène.

«A Monsieur

«et Madame Pabourgeois

«mes hommages les plus respectueux.

«Genflot, homme de lettres et auteur dramatique.

«Excusez-moi d'employer ma fille et de ne pas me présenter moi-même, mais de tristes motifs de toilette ne me permettent pas, hélas! de sortir...»

Thomas ouvrit enfin la quatrième lettre. Il y avait sur l'adresse : au monsieur bienfaisant de l'église S<sup>t</sup> Jacques du Haut-Pas. Elle contenait ces vingt lignes :

«Homme bienfaisant,

«Si vous daignez accompagner ma fille, vous verrez une calamité misérable et je vous montrerai mes certificats.

«A l'aspect de ces écrits votre âme généreuse sera mue d'un sentiment de sensible bienveillance, car les vrais philanthropes éprouvent toujours de vives émotions.

«Convenez, homme compatissant, qu'il faut éprouver le plus cruel besoin, et qu'il est bien douloureux, pour obtenir quelque soulagement, de le faire attester par l'autorité comme si l'on n'était pas libre de souffrir et de mourir d'inanition en attendant que l'on soulage notre misère. Les destins sont bien fatals pour d'aucuns et trop prodigue ou trop protecteur pour d'autres.

«J'attends votre présence ou votre offrande, si vous daignez la faire, et je vous prie de vouloir bien agréer les sentiments respectueux avec lesquels je m'honore d'être,

«homme vraiment magnanime,

«votre très humble et très

«obéissant serviteur,

«P. Fabantou, artiste dramatique.»

Après avoir lu ces quatre lettres, Thomas ne se trouva pas beaucoup plus avancé qu'auparavant.

D'abord aucun des signataires ne donnait son adresse.

Ensuite, ces quatre lettres semblaient venir de quatre personnes différentes, don Alvarès, la femme Balizard, le poète Genflot et l'artiste dramatique Fabantou ; mais ces lettres offraient ceci d'étrange qu'elles étaient écrites toutes quatre de la même écriture.

Que conclure de là, sinon qu'elles venaient de la même personne?

En outre, et cela rendait la conjecture encore plus vraisemblable, les mêmes fautes d'orthographe s'y reproduisaient avec une tranquillité naïve et l'homme de lettres Genflot n'en était pas plus exempt que le capitaine espagnol.

Rien n'indiquait d'ailleurs que ces papiers appartenissent aux jeunes filles qu'il avait rencontrées sur le boulevard.

Thomas les remit dans l'enveloppe, jeta le tout dans un coin et se coucha.

Vers six heures du matin, il venait de se mettre au travail lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

– Entrez, dit Thomas.

Comme il ne possédait rien, il n'ôtait jamais la clef.

La porte s'ouvrit.

– Qu'est-ce que vous voulez, mame Bougon? reprit Thomas sans quitter des yeux les livres et les manuscrits qu'il avait sur sa table.

Une voix, qui n'était pas celle de mame Bougon, répondit :

– Pardon, monsieur...

C'était une voix sourde, cassée, étranglée, éraillée, une voix de vieux homme enroué d'eau-de-vie et de rogomme.

Thomas se tourna vivement, et vit une jeune fille.

Une toute jeune fille, effrayante et +, était debout dans la porte entrebâillée. C'était une créature hâve, chétive, décharnée. Rien qu'une chemise et une jupe sur une nudité lugubre et glacée, des trous laissaient voir de longues jambes maigres, des épaules pointues ; des clavicules terreuses, des mains rouges, la bouche entr'ouverte et dégradée, des dents de moins, l'œil hardi et bas, les formes d'une jeune fille avortée et le regard d'une vieille femme corrompue; cinquante ans mêlés à quinze ans. Quelque chose d'horrible et d'effrayant.

Ce qui était poignant surtout, c'est que cette fille n'était pas venue au monde pour être laide. Dans l'enfance elle avait dû même être jolie. La grâce de l'âge luttait encore faiblement contre la hideuse vieillesse anticipée de la débauche et de la misère. Un reste de beauté se mourait sur ce visage de seize ans, comme ce pâle soleil qui s'éteint sous d'affreuses nuées à l'aube d'une journée d'hiver.

Ce visage n'était pas absolument inconnu à Thomas. Il croyait se rappeler l'avoir vu quelque part.

– Que voulez-vous, mademoiselle, demanda-t-il?

La jeune fille répondit avec sa voix de galérien ivre :

– C'est une lettre pour vous, monsieur Thomas.

Elle appelait Thomas par son nom; il ne pouvait douter que ce ne fût à lui qu'elle eût affaire; mais qu'était-ce que cette fille? comment savait-elle son nom?

Sans attendre qu'il lui dît d'entrer, elle entra. Elle entra hardiment, regardant avec une sorte d'assurance qui serrait le cœur toute la chambre et le lit défait. Elle avait les pieds nus.

Elle tenait en effet une lettre à la main qu'elle présenta à Thomas.

Thomas en l'ouvrant remarqua que le pain à cacheter était encore mouillé. Cette lettre ne pouvait venir de bien loin. Il lut :

«Mon aimable voisin, jeune homme!

«J'ai appris vos bontés pour moi, que vous avez payé mon loyer il y a six mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes, et mon épouse malade. Si je ne suis point desçu dans ma pensée, je crois devoir espérer que votre cœur généreux s'humanisera à cet exposé et vous subjuguera le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait.

«Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux belles âmes,

« Jondrette.

«P. S. Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Thomas.»

Cette lettre, au milieu de l'aventure obscure qui occupait Thomas depuis la veille au soir, c'était une chandelle dans une cave. Tout fut brusquement éclairé.

Cette lettre était sœur des quatre autres. C'était la même écriture, la même orthographe, le même papier, la même odeur de tabac.

Il y avait cinq missives, cinq histoires, cinq noms, cinq signatures, et un seul signataire. Le capitaine espagnol don Alvarès, la femme Balizard, le poète dramatique Genflot, le vieil artiste Fabantou s'appelaient Jondrette, si toutefois Jondrette lui-même s'appelait Jondrette.

Depuis assez longtemps déjà que Thomas habitait la mesure, il n'avait eu que de bien rares occasions de voir, d'entrevoir même son misérable voisinage. Il avait l'esprit ailleurs, et où est l'esprit est le regard. Il avait dû

plus d'une fois croiser dans le corridor et dans l'escalier Jondrette, mais il avait pris si peu garde que la veille au soir il avait heurté sur le boulevard sans les reconnaître les filles Jondrette, car c'était évidemment elles qu'il avait rencontrées, et que c'était à grand'peine que celle-ci, qui venait d'entrer chez lui, avait éveillé, à travers le dégoût et l'horreur, un vague souvenir de l'avoir vue ailleurs.

Maintenant il comprenait tout. Il comprenait que son voisin Jondrette avait pour industrie dans sa détresse d'exploiter la charité des personnes bienfaites, qu'il se procurait des adresses, et qu'il écrivait sous des noms supposés à des gens qu'il jugeait riches et pitoyables des lettres que ses filles portaient, à leurs risques et périls, car ce père risquait ses filles, + + +, à en juger par leur fuite de la veille, par leur essoufflement, par leur terreur, et par les mots d'argot qu'il avait entendus, et que de tout cela il était résulté, dans la société humaine telle qu'elle est faite, deux misérables êtres qui n'étaient plus ni enfants, ni filles, ni femmes, espèces de monstres impurs et innocents produits par la misère.

Tristes créatures sans nom, sans sexe, auxquelles ni le bien, ni le mal ne sont plus possibles, et qui, en sortant de l'enfance, n'ont déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. Ames écloses hier, fanées aujourd'hui, pareilles à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent en attendant qu'une roue les écrase.

Cependant la jeune fille allait et venait dans la chambre avec une audace de spectre. Elle remuait les chaises, elle dérangeait les objets de toilette posés sur la

commode, elle touchait aux vêtements de Thomas, elle regardait ce qu'il y avait dans les coins.

– Tiens, dit-elle, vous avez un miroir!

Et elle fredonnait, comme si elle eût été seule, + + + refrains folâtres que sa voix caverneuse faisait lugubres. Sous cette hardiesse perçait je ne sais quoi de contraint, d'inquiet et d'humilié. L'effronterie est une honte.

Thomas songeait, et la laissait faire.

Elle s'approcha de la table.

– Ah! dit-elle, des livres!

°Une lueur° traversa son oeil vitreux. Elle reprit ; le ton exprimait ce bonheur de se vanter de quelque chose, auquel nulle créature humaine n'est insensible :

– Je sais lire, moi.

Elle prit vivement le livre ouvert sur la table, et lut assez couramment :

«... le général [*un blanc*] reçut l'ordre d'enlever avec [*un blanc*] bataillon du [*un blanc*] la ferme de Hougomont qui est au milieu de la plaine de Waterloo...»

Elle s'interrompit :

– Ah! Waterloo! Je connais ça. C'est une bataille. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes, allez! C'est contre les Anglais Waterloo.

Elle posa le livre, prit une plume, et s'écria :

– Et je sais écrire aussi!

Elle trempa la plume dans l'encre et se tournant vers Thomas :

– Voulez-vous voir? Tenez, je vais écrire un mot pour voir.

Et avant qu'il eût eu le temps de répondre, elle écrivit sur une feuille de papier blanc qui était au milieu de la table : Les railles sont là.

Puis, jetant la plume :

– Il n'y a pas de fautes d'orthographe. Vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma sœur et moi. Nous n'étions pas faites...

Ici elle s'arrêta, fixa sa prunelle éteinte sur Thomas, et éclata de rire en disant avec un accent qui contenait toutes les angoisses étouffées par tous les cynismes :

– Bah!

Thomas s'affermit.

– Mademoiselle, dit-il avec sa gravité froide, j'ai là un paquet qui est, je crois, à vous. Permettez-moi de vous le remettre.

Et il lui tendit l'enveloppe qui renfermait les quatre lettres.

Elle frappa dans ses deux mains, et s'écria :

– Nous avons cherché partout!

Puis elle saisit vivement le paquet, et défit l'enveloppe, tout en disant :

– Dieu de Dieu! avons-nous cherché, ma sœur et moi! Et c'est vous qui l'aviez trouvé! sur le boulevard, n'est-ce pas? ce doit être sur le boulevard? Voyez-vous, ça a tombé quand nous avons couru. En rentrant nous ne l'avons plus trouvé. Comme nous ne voulions pas être battues, que cela est inutile, que cela est entièrement inutile, que cela est absolument inutile, nous avons dit chez nous que nous avions porté les lettres chez les personnes et qu'on nous avait dit nix! Les voilà ces pauvres lettres! Et à quoi avez-vous vu qu'elles étaient à moi? Ah oui, à l'écriture! C'est vous que nous avons

cogné en passant hier au soir. On n'y voyait pas, quoi! J'ai dit à ma sœur : Est-ce que c'est un monsieur? Ma sœur m'a dit : Je crois que c'est un monsieur!

Cependant, elle avait déplié la supplique adressée «au monsieur bienfaisant de l'église S<sup>t</sup> Jacques du Haut-pas».

– Tiens! dit-elle, c'est celle pour ce vieux qui va à la messe. Au fait, c'est l'heure. Je vas lui porter. Il nous donnera peut-être de quoi déjeuner.

Puis elle se remit à + rire, et ajouta :

– Savez-vous ce que cela fera si nous déjeunons aujourd'hui? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner d'hier, tout ça *[aux éditions mais pas au ms : « en »]* une fois, ce matin. Tiens! parbleu! si vous n'êtes pas contents, crevez, chiens!

Ceci fit souvenir Thomas de ce que la malheureuse venait chercher chez lui.

Il fouilla dans son gilet, il y trouva cinq francs et seize sous. C'était en ce moment tout ce qu'il possédait au monde. – Voilà toujours mon dîner d'aujourd'hui, pensa-t-il, demain nous verrons. – Il prit les seize sous et donna les cinq francs à la jeune fille.

– Bon, dit-elle, il y a du soleil!

Et comme si ce soleil eût eu la propriété de faire fondre dans son cerveau des avalanches d'argot, elle poursuivit :

– Cinq francs! dans cette piolle! c'est chenâtre! Vous êtes un bon mion. Je vous fonce mon palpitant. Vous êtes un fanandel! Bravo les amis! deux jours de pivois! et de la viandemuche! et du fricotmar! on + chenuement!

Elle ramena sa chemise sur ses épaules, fit un profond salut à Thomas, puis un signe familier de la main, et sortit en disant :

– Bonjour, monsieur. C'est égal. Je vas trouver mon vieux.

Et Thomas l'entendit qui s'éloignait dans le corridor en chantant :

Nos amours ont duré toute une semaine!

Ah! que du bonheur les instants sont courts!

S'adorer trois jours, c'était bien la peine.

Le temps des amours devrait durer toujours.

Thomas jusqu'alors avait vécu dans la pauvreté, dans le dénûment, dans la détresse même, mais il s'aperçut qu'il n'avait point connu la vraie misère. La vraie misère, il venait de la voir. C'était cette larve qui venait de passer sous ses yeux. C'est qu'en effet qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de la jeune fille.

Thomas se reprocha presque les préoccupations de rêverie et de passion qui l'avaient empêché jusqu'à ce jour de jeter un coup d'œil sur ses malheureux voisins. –

Avoir payé leur loyer, c'était un mouvement machinal, tout le monde eût fait de même ; mais lui, Thomas, eût dû faire mieux. Quoi! un mur seulement le séparait de ces êtres abandonnés, il les coudoyait, il était en quelque sorte, lui, le dernier chaînon du genre humain qu'ils touchassent, il les entendait vivre ou plutôt râler à côté de lui, tous les jours à chaque instant, à travers la cloison, il les entendait marcher, aller, venir, parler, et il n'y faisait pas attention! et dans ces paroles peut-être y avait-il des gémissements, et il ne les écoutait même pas! sa pensée était ailleurs, à des songes, à des rayonnements

impossibles, à des amours en l'air, à des chimères, et cependant des créatures humaines, ses frères en Jésus-Christ, ses frères dans le peuple, agonisaient à côté de lui! agonisaient inutilement! Il faisait même partie de leur malheur, et il l'aggravait. Car s'ils avaient eu un autre voisin, un voisin moins chimérique et plus attentif, un homme ordinaire et charitable, évidemment leur indigence eût été vue, leurs signaux de détresse eussent été aperçus, et depuis longtemps déjà peut-être ils eussent été recueillis et sauvés! Sans doute ils paraissaient bien vicieux, bien corrompus, bien avilis, bien odieux même, mais ils sont rares ceux qui sont tombés sans être dégradés; d'ailleurs il y a un point où les malheureux et les infâmes se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, les misérables; de qui est-ce la faute? Et puis, est-ce que ce n'est pas quand la chute est plus profonde que la charité doit être plus grande?

Tout en se faisant cette morale, car il y avait des occasions où Thomas, comme tous les cœurs vraiment honnêtes, était son propre pédagogue à lui-même et se grondait plus qu'il ne le méritait, il considérait la cloison qui le séparait des Jondrette, comme s'il eût pu faire passer à travers cette cloison son regard plein de pitié et en aller réchauffer ces malheureux. La cloison était une mince lame de plâtre soutenue par des lattes et des solives, et qui, comme on vient de le lire, laissait parfaitement passer le bruit des paroles et des voix. Il fallait être Thomas pour ne pas s'en être encore aperçu. Aucun papier n'était collé sur cette cloison ni du côté des Jondrette, ni du côté de Thomas; on en voyait à °nu° la grossière construction. Sans presque en avoir conscience, Thomas examinait cette cloison; quelquefois la rêverie

examine, observe et scrute comme ferait la pensée. Tout à coup, il se leva, il venait de remarquer vers le haut de la cloison, près du plafond, un trou triangulaire formé par trois lattes qui laissaient un vide entr'elles. Le plâtras qui avait dû boucher ce vide était absent, et en montant sur la commode on pouvait voir par cette ouverture dans la chambre des Jondrette. La commisération a et doit avoir sa curiosité. – Voyons un peu ce que c'est que ces gens-là, pensa Thomas, et où ils en sont.

Il monta sur la commode, approcha sa prunelle de la crevasse et regarda.

Ce que Thomas voyait est presque inexprimable.

Thomas était pauvre et sa chambre était indigente; mais de même que sa pauvreté était noble, °son grenier° était propre. Le taudis où son regard plongeait en ce moment était abject, sale, fétide, immonde, infect, chassieux, sordide. Pour tous meubles, deux chaises de paille, dont une dépaillée, une vieille table, quelques vieux tessons, et dans les deux coins deux grabats inexprimables; pour toute clarté, une fenêtre-mansarde à quatre carreaux. Trois étaient cassés et laissaient entrer la bise; les toiles d'araignée drapaient la quatrième. Une chassie humide suintait sur les murs.

La chambre que Thomas occupait avait un pavage de carreaux de brique délabré; celle-ci n'était ni carrelée, ni planchéiée; on y marchait à cru sur le plâtre de la mesure devenu noir sous les pieds. Sur ce sol inégal, où la poussière était comme incrustée, se groupaient capricieusement des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux; du reste cette chambre était plus grande que la cellule de Thomas et avait une cheminée; aussi la louait-on quarante francs par an. Il y

avait de tout dans cette cheminée, un réchaud, une marmite, des ferrailles, des loques pendues à des clous, une cage d'oiseau, de la cendre, et même un peu de feu. Deux tisons y fumaient tristement.

Tout près de l'ouverture par où Thomas regardait, était accrochée au mur dans un cadre de bois noir une gravure coloriée au bas de laquelle était écrit en grosses lettres : LE SONGE. Cela représentait une femme endormie et un enfant endormi, l'enfant sur les genoux de la femme, un aigle dans un nuage avec une couronne dans le bec, et la femme écartant la couronne de la tête de l'enfant, sans se réveiller d'ailleurs; au fond Napoléon dans une gloire s'appuyait sur une colonne gros bleu à chapiteau jaune ornée de cette inscription :

MARINGO  
AUSTERLITS  
IENA  
WAGRAMME  
ELOT.

°Près° de la table, sur laquelle Thomas distinguait une plume, de l'encre et du papier, était assis un homme d'environ soixante ans, petit, maigre, °maladif°, hagard, l'air °cruel° et inquiet, un gremlin hideux.

Un physionomiste, s'il eût considéré ce visage, y eût trouvé l'oiseau de proie mêlé à l'homme d'affaires; l'oiseau de proie et l'homme d'affaires se + et s'enlaidissant l'un par l'autre, l'homme d'affaires faisant l'oiseau de proie ignoble, l'oiseau de proie faisant l'homme d'affaires horrible.

Cet homme avait une longue barbe grise. Il portait un pantalon et des bottes + + + + + +.

Cet homme écrivait, sans doute une lettre comme celles que Thomas avait lues.

Tout en écrivant il parlait haut, et Thomas entendait ses paroles :

– Dire qu'il n'y a pas d'égalité, + + + même quand on est mort! Voyez un peu le père Lachaise! Les grands, ceux qui sont riches, sont en haut, dans l'allée des acacias, qui est pavée. Ils peuvent y arriver en voiture. Les petits, les pauvres gens, les malheureux, quoi! on les met dans le bas, où il y a de la boue jusqu'aux genoux, dans les trous, dans l'humidité. On les met là pour qu'ils soient plus vite gâtés. On ne peut pas aller les voir sans enfoncer dans la terre.

Ici il s'arrêta, frappa du poing sur la table, et ajouta en grinçant des dents :

– Oh! je mangerais le monde!

Une effroyable grosse femme qui pouvait avoir quarante ans ou cent ans était accroupie près de la cheminée sur ses talons nus.

Dans un angle, dans la brume froide et obscure qui + le galetas, sur un des grabats, Thomas entrevoyait une espèce de longue petite fille blême assise presque nue et les pieds pendants, n'ayant l'air ni d'écouter, ni de voir, ni de vivre.

La sœur cadette sans doute de celle qui était venue chez lui une heure auparavant.

Du reste il ne se révélait dans ce °logis° la présence d'aucun travail; pas un métier, pas un rouet, pas un outil. Dans un coin quelques ferrailles d'un aspect °inquiétant°. C'était cette morne paresse + + + qui suit le désespoir et qui précède la mort.

Thomas considéra quelque temps cet intérieur funèbre plus effrayant que l'intérieur d'une tombe, car on y sentait remuer l'âme humaine et palpiter la vie. + + + + ce n'est pas tout à fait le sépulcre, c'en est l'antichambre; mais comme ces gens riches qui étalent leurs plus grandes magnificences à l'entrée de leur palais, il semble que la mort mette ses plus grandes misères dans ce vestibule. L'homme s'était tu, la femme ne parlait pas, l'enfant ne °semblait° pas respirer. On entendait crier la plume sur le papier.

Thomas, le cœur oppressé, allait redescendre de l'espèce d'observatoire qu'il s'était improvisé quand un bruit attira son attention et le fit rester à sa place.

La porte du galetas venait de s'ouvrir brusquement.

La fille aînée parut sur le seuil. °Elle avait aux pieds de gros souliers d'homme tachés de boue et elle portait une vieille° mante en lambeaux que Thomas ne lui avait pas vue une heure auparavant, mais qu'elle avait probablement déposée à sa porte afin d'inspirer plus de pitié, et qu'elle avait dû reprendre en sortant.

Elle entra, repoussa la porte derrière elle, s'arrêta pour reprendre haleine, car elle était tout essoufflée, puis cria avec une expression de triomphe et de joie :

– Il vient!

Le père leva les yeux, la femme tourna °la tête°, la petite fille ne bougea pas.

– Qui, demanda le père?

– Le vieux monsieur!

– Le philanthrope?

– Oui.

– De l'église S<sup>t</sup> Jacques?

– Oui.

– Et il vient?

– Il me suit.

– Tu es sûre?

– Je suis sûre.

– Là, vrai, il vient?

– Il vient en fiacre.

– En fiacre. C'est Rothschild!

Le père se leva.

– Comment es-tu sûre? s'il vient en voiture, comment se fait-il que tu arrives avant lui? lui as-tu bien donné l'adresse au moins? pourvu qu'il ne se trompe pas! tu l'as donc trouvé à l'église? a-t-il lu ma lettre? qu'est-ce qu'il t'a dit?

– Ta, ta, ta, dit la fille! comme vous galopez. Voici : je suis entrée dans l'église, il était à sa place d'habitude, je lui ai remis la lettre, il a lu et il m'a dit : Où demeurez-vous, mon enfant? J'ai dit : Monsieur, je vas vous mener. Il m'a dit : Non, donnez-moi votre adresse, ma fille a des emplettes à faire, je vais prendre une voiture, et j'arriverai en même temps que vous. Je lui ai donné l'adresse, quand je lui ait dit la maison, il a paru hésiter un instant, puis il a dit : C'est égal, j'irai. La messe finie, je l'ai vu sortir de l'église avec sa fille, je les ai vus monter en fiacre. Et je lui ai bien dit la dernière porte au fond du corridor à droite.

– Et qu'est-ce qui te dit qu'il viendra?

– Je viens de voir son fiacre qui arrivait rue du petit-Banquier. Il est sur mes talons.

L'homme se dressa. Il y avait une sorte d'illumination sur son visage. On eût dit un général qui commande les derniers préparatifs au moment où la bataille va commencer.

– Ma femme, cria-t-il! tu entends. Voilà le philanthrope. Eteins le feu.

La femme stupéfaite ne bougea pas.

L'homme, avec l'agilité d'un escamoteur, saisit un pot égueulé qui était sur la cheminée et jeta de l'eau sur les tisons.

Puis s'adressant à sa fille aînée :

– Toi, dépaille la chaise!

Sa fille ne comprenait pas.

Il empoigna la chaise et d'un coup de talon il en fit une chaise dépaillée. Sa jambe passa au travers.

Tout en retirant sa jambe, il dit à sa fille :

– Fait-il froid?

– Très froid. Il neige.

Le père se tourna vers la petite qui était sur le grabat près de la fenêtre et lui cria d'une voix tonnante :

– Vite! à bas du lit, fainéante! tu ne feras donc jamais rien! casse un carreau!

La petite se jeta à bas du lit en frissonnant.

– Casse un carreau! Reprit le père.

L'enfant demeura interdite.

– M'entends-tu, répéta le père? je te dis de casser un carreau!

La petite fille, avec une sorte d'obéissance terrifiée, se dressa sur la pointe du pied, et donna un coup de poing dans un carreau. La vitre se brisa et tomba avec bruit.

– Bien, dit le père.

La mère, qui n'avait pas encore dit une parole, se souleva et demanda d'une voix lente et sourde et dont les paroles semblaient comme figées :

– Qu'est-ce que tu veux faire?

– Tu vas voir. Mets-toi au lit, répondit l'homme.

La mère obéit et se jeta lourdement sur un des grabats.

Pendant on entendait un sanglot dans un coin.

– Qu'est-ce que c'est, cria le père toujours +?

La petite fille, sans sortir de l'ombre où elle s'était blottie, montra son poing ensanglanté. En brisant la vitre elle s'était blessée; elle s'en était allée près du grabat de sa mère, et elle pleurait silencieusement.

Ce fut le tour de la mère de se dresser et de crier.

– Tu vois bien, dit-elle à l'homme! les bêtises que tu fais! en cassant ton carreau, elle s'est coupée!

– Paix, répliqua le père! je supprime la liberté.

Puis déchirant la chemise de femme qu'il avait sur lui, il fit un lambeau de toile dont il enveloppa vivement le poignet sanglant de la petite fille.

Une bise glacée entra dans la chambre. La brume du dehors y pénétrait et s'y dilatait comme une ouate blanchâtre démêlée par des doigts invisibles. A travers le carreau cassé, on voyait tomber la neige.

Le père jeta un coup d'œil autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié. Il prit une vieille pelle et jeta de la cendre sur les tisons mouillés.

Puis se relevant et s'adossant à la cheminée :

Maintenant, dit-il, nous pouvons recevoir le philanthrope.

Il y eut dans le bouge un moment de silence. La fille aînée décrottait le bas de sa mante, la jeune sœur continuait de sangloter tout bas; la mère lui avait pris la tête dans ses deux mains et la couvrait de baisers en lui disant tout bas :

– Mon ange, ma chérie, ce ne sera rien, ne pleure pas, tu vas fâcher ton père.

– Non, cria le père! au contraire! sanglotte! sanglotte!  
cela fait bien.

Puis, revenant à l'aînée :

– Ah çà mais! il n'arrive pas! s'il allait ne pas venir!  
j'aurais éteint mon feu, défoncé ma chaise et cassé mon  
carreau pour rien!

– Et blessé la petite! murmura la mère.

– Savez-vous, reprit le père, qu'il fait un froid de  
chien dans ce galetas du diable? Si cet homme ne venait  
pas! Oh! voilà! il se fait attendre! il se dit : Eh bien! ils  
m'attendent! ils sont là pour cela! – Oh! que je les hais,  
et comme je les étranglerais avec jubilation, joie,  
enthousiasme et satisfaction, ces riches! tous ces riches!  
ces prétendus hommes charitables qui font les confits, ces  
tas de *[une ligne barrée]* dans leur temps! ils ne se seraient  
pas enrichis sans cela! Oh! l'on devrait prendre la société  
par les quatre coins de la nappe et tout jeter en l'air! tout  
se casserait, c'est possible, mais au moins personne  
n'aurait rien, ce serait cela de gagné! – Mais qu'est-ce  
qu'il fait donc, ton monsieur bienfaisant? viendra-t-il!  
l'animal a peut-être oublié l'adresse! Gageons que cette  
vieille bête...

En ce moment on frappa un léger coup à la porte.  
L'homme s'y précipita et l'ouvrit en s'écriant avec des  
salutations profondes et des sourires d'adoration :

– Entrez, monsieur! daignez entrer, mon respectable  
bienfaiteur, ainsi que votre charmante demoiselle.

Un homme d'un certain âge et une jeune fille  
parurent sur le seuil du galetas.

Thomas n'avait pas quitté sa place. Ce qu'il éprouva  
en ce moment échappe à la langue humaine.

C'était Elle.

Quiconque a aimé sait tous les sens rayonnants que  
contiennent les quatre lettres de ce mot : Elle. L'univers  
est une forme, un cadavre, Elle, en est l'âme. Il n'y a dans  
le monde qu'Elle.

C'était bien elle. C'est à peine s'il en croyait ses  
yeux. C'était ce doux être absent, ce bel astre qui lui avait  
lui pendant six mois, sous les arbres du Luxembourg,  
c'était cette prunelle, ce front, cette bouche, ce beau  
visage évanoui qui avait fait la nuit en s'en allant. La  
vision s'était éclipsée, elle reparaisait!

Elle reparaisait dans cette ombre, dans ce galetas,  
dans ce bouge difforme, dans cette horreur!

Thomas chancelait. Quoi! c'était elle! les palpitations  
de son cœur lui troublaient la vue. Il se sentait prêt à  
fondre en larmes. Quoi! il la revoyait enfin après l'avoir  
cherchée si longtemps! il lui semblait qu'il avait perdu  
son âme, et qu'il venait de la retrouver.

Elle était toujours la même, un peu pâle seulement;  
sa charmante figure s'encadrait dans un chapeau de  
velours noir. Elle était toujours accompagnée du même  
homme à cheveux blancs.

Elle s'était avancée dans la chambre et avait déposé  
un assez gros paquet sur la table.

*[Une ligne barrée]*

– Monsieur, vous trouverez dans ce paquet des  
hardes neuves, des bas et des couvertures de laine.

– Notre vénérable bienfaiteur nous comble, dit  
Jondrette en s'inclinant jusqu'à terre. – Puis, se penchant  
à l'oreille de sa fille aînée, pendant que les deux  
nouveaux venus examinaient cet intérieur lamentable, il  
ajouta bas et rapidement :

– Hein? qu'est-ce que je disais? des nippes! pas d'argent. Ils sont tous les mêmes! A propos, comment la lettre à cette vieille ganache était-elle signée?

– Fabantou, répondit la fille.

– L'artiste dramatique, bon!

Bien en prit à Jondrette, car en ce moment-là même « le philanthrope » se retournait vers lui, et lui disait de cet accent de quelqu'un qui cherche le nom :

– Je vois que vous êtes bien à plaindre, monsieur...

Fabantou, répondit vivement Jondrette.

– Monsieur Fabantou, oui, c'est cela. Je me rappelle.

– Artiste dramatique, monsieur, et qui a eu des succès. Elève de Talma. Hélas! maintenant c'est le tour du malheur. Voyez, mon bienfaiteur, pas de pain, pas de feu. Mon unique chaise dépaillée. Un carreau cassé par le temps qu'il fait. Ma femme malade...

– Pauvre femme, dit le bienfaiteur.

– Mon enfant blessé, ajouta Jondrette.

La belle jeune fille que Thomas nommait dans son cœur «son Ursule» s'approcha vivement de la petite.

– Pauvre enfant, dit-elle!

– Voyez, ma belle demoiselle, poursuivit Jondrette, son poignet ensanglanté. C'est un accident qui est arrivé, on sera peut-être obligé de lui couper le bras!

– Vraiment? dit le vieux monsieur alarmé.

La petite fille prenant cette parole au sérieux se remit à sanglotter de plus belle.

– Hélas, oui, mon bienfaiteur! répondit le père.

Cependant depuis quelques instants, Jondrette regardait, «le philanthrope» d'une manière étrange. Tout en parlant, il semblait l'examiner avec attention comme s'il cherchait à recueillir des souvenirs. Tout à coup,

profitant d'un moment où les nouveaux venus questionnaient avec intérêt la petite sur sa main blessée, il passa près de sa femme qui était dans son lit avec un air accablé et stupide, et lui dit vivement et très bas :

– Regarde bien cet homme-là!

Puis se retournant « le bienfaiteur », et continuant sa lamentation :

– Voyez, monsieur! je n'ai moi pour tout vêtement qu'une chemise de ma femme au cœur de l'hiver. Je ne puis sortir faute d'un habit, si j'avais le moindre habit, j'irais voir mademoiselle Mars qui me connaît et qui m'aime beaucoup. Nous avons joué ensemble en province. Célimène viendrait à mon secours, monsieur! Mais non, rien! Et pas un sou dans la maison! Ma femme malade, pas un sou! Ma fille dangereusement blessée, pas un sou! Voilà où les arts en sont réduits! Et savez-vous, mon généreux bienfaiteur? savez-vous, vous qui respirez la vertu et la bonté, et qui parfumez cette église où ma pauvre fille en venant faire sa prière vous aperçoit tous les jours? savez-vous ce qui va se passer demain? Demain, monsieur, c'est le 4 février, + + + du long délai que m'a donné mon propriétaire; si demain je ne l'ai pas payé, demain ma fille aînée, moi, ma femme avec sa fièvre, mon enfant avec sa blessure, nous serons tous quatre chassés d'ici, et jetés dehors, sans abri, sous la pluie, sous la neige! Voilà, monsieur. Je dois quatre termes. C'est-à-dire soixante francs.

Jondrette mentait. Quatre termes n'eussent fait que quarante francs, et il n'en pouvait devoir quatre, puisqu'il n'y avait pas six mois que Thomas en avait payé deux.

Le vieux monsieur tira cinq francs de sa poche et les posa sur la table.

Jondrette eut le temps de dire à l'oreille de sa fille :

– Gredin! que veut-il que je fasse avec ses cinq francs? Cela ne me paye pas ma chaise et mon carreau!

Cependant, le vieux monsieur avait quitté une grande redingotte brune qu'il portait par-dessus sa redingotte bleue et l'avait laissée sur le dos de la chaise.

– Monsieur Jondrette [*inadvertance*], dit-il, je n'ai plus que ces cinq francs sur moi, mais je reviendrai ce soir, n'est-ce pas ce soir que vous devez payer?...

– Oui, mon bienfaiteur, à huit heures, je dois être chez mon propriétaire.

– Je serai ici à six heures, et je vous apporterai les soixante francs.

– Mon bienfaiteur, cria Jondrette éperdu!

Et il ajouta tout bas :

– Regarde-le bien, ma femme!

Le vieux monsieur avait repris le bras de la belle jeune fille et se dirigeait vers la porte :

– A ce soir, mes amis, dit-il!

En ce moment le pardessus resté sur le dos de la chaise frappa les yeux de la Jondrette aînée.

– Monsieur, dit-elle, vous oubliez votre redingotte.

Jondrette + le temps de diriger vers sa fille un regard foudroyant accompagné d'un haussement d'épaules formidable.

Le vieux monsieur s'arrêta et dit avec un sourire :

– Je ne l'oublie pas! je la laisse!

– O mon protecteur, je fonds en larmes! Souffrez que je vous reconduise jusqu'à votre fiacre.

Et ils sortirent tous les trois, Jondrette précédant les deux étrangers.

Thomas n'avait rien perdu de toute cette scène, et pourtant on peut presque dire qu'il n'en avait rien vu. Ses yeux étaient restés fixés sur la belle jeune fille, son cœur l'avait pour ainsi dire enveloppée tout entière dès son premier pas dans le galetas. Il vivait en ce moment de cette vie de l'extase qui suspend nos perceptions matérielles et précipite toute l'âme sur un seul point. Il contemplait, non pas cette fille, mais cette lumière qui avait une pelisse de satin et un chapeau de velours. La planète Sirius fût entrée dans la chambre qu'il n'eût pas été plus ébloui.

Tandis que la jeune fille défaisait le paquet, déplaçait les hardes et les couvertures, questionnait la mère malade avec bonté et la petite blessée avec attendrissement, il épiait tous ses mouvements, il tâchait d'écouter ses paroles. Il connaissait ses yeux, son front, sa beauté, sa taille, sa démarche, il ne connaissait pas le son de sa voix. Il eût donné dix ans de sa vie pour l'entendre, pour pouvoir emporter dans son âme un peu de cette musique. Mais tout se perdait dans les °étalages° lamentables et les éclats de trompette du père Jondrette. Cela mêlait un vrai désespoir au ravissement de Thomas. Il ne pouvait s'imaginer que ce fût vraiment cette créature divine qu'il apercevait au milieu de ces êtres immondes dans ce taudis monstrueux. Il lui semblait voir un colibri parmi des crapauds.

Quand elle sortit, il n'eut qu'une pensée, la suivre, s'attacher à sa trace, ne la quitter que sachant où elle demeurerait, ne pas la reperdre au moins après l'avoir si miraculeusement retrouvée! Il se jeta au bas de la commode et prit son chapeau. Comme il mettait la main au pêne de la serrure, une réflexion l'arrêta. Le corridor

était long, l'escalier roide, le Jondrette bavard, le vieux monsieur n'était sans doute pas encore remonté en voiture, si, en se retournant dans le corridor, ou dans l'escalier, ou sur le seuil, il l'apercevait lui Thomas dans cette maison, évidemment il n'y reviendrait plus, et ce serait encore une fois fini. Que faire? attendre un peu? mais pendant cette attente, la voiture pouvait partir. Thomas était perplexe. Enfin il se risqua, et sortit de sa chambre.

Il n'y avait plus personne dans le corridor. Il °courut° à l'escalier. Il n'y avait personne dans l'escalier. Il descendit en hâte, et il arriva sur le boulevard à temps pour voir un fiacre tourner le coin de la rue Mouffetard et rentrer dans Paris.

Thomas se précipita dans cette direction. Parvenu à l'angle du boulevard, il revit le fiacre qui descendait rapidement la rue Mouffetard; il était déjà très loin, aucun moyen de le rejoindre, quoi? courir après? impossible; et d'ailleurs de la voiture on apercevrait certainement un individu courant à toutes jambes à la poursuite du fiacre, et le père le reconnaîtrait. En ce moment, hasard inouï et merveilleux, Thomas aperçut un cabriolet de régie qui passait à vide sur le boulevard. Il n'y avait qu'un parti à prendre, arrêter ce cabriolet, y monter, et suivre le fiacre. Cela était sûr, efficace et sans danger. Thomas allait crier au cocher d'arrêter, lorsqu'il se souvint qu'il n'avait que seize sous sur lui. Il lui en fallait au moins trente deux. Pour seize sous qui lui manquaient, il perdait sa clarté, l'étoile de sa vie! il retombait dans la nuit! il avait vu et il redevenait aveugle. Il songea amèrement et, il faut bien le dire, avec un regret profond, aux cinq francs qu'il avait donnés le matin même à cette misérable fille. S'il avait eu

ces cinq francs, il était sauvé, il renaissait, il sortait des brumes et des ténèbres, il renouait le fil noir de sa destinée à ce beau fil d'or qui venait de flotter devant ses yeux et de se casser encore une fois! Il rentra dans la mesure désespéré.

Au moment de monter l'escalier, il aperçut de l'autre côté du boulevard, à travers la neige qui tombait à tourbillons, le long du mur désert de la rue de la Barrière des Gobelins, Jondrette enveloppé du pardessus du «philanthrope», qui °parlait à° un de ces hommes de mine inquiétante qu'on est convenu d'appeler rôdeurs de barrières; gens à figures sinistres, à dialogues suspects, qui ont un air de mauvaise pensée, et qui dorment volontiers le jour, ce qui fait supposer qu'ils travaillent la nuit.

Thomas y fit à peine attention.

Thomas monta l'escalier à pas lents + + +; au moment où il allait rentrer dans sa chambre, il aperçut derrière lui dans le corridor la Jondrette aînée qui le suivait. Cette fille lui fut odieuse à voir, c'était elle qui avait ses cinq francs, il était trop tard pour les lui redemander, le cabriolet n'était plus là, le fiacre était bien loin. Quant à la questionner sur la demeure du vieux monsieur et de sa fille, cela était inutile, °il était évident qu'elle° ne la savait pas, puisque la lettre signée Fabantou était adressée au monsieur bienfaisant de l'église S<sup>t</sup> Jacques du Haut-pas.

Thomas entra dans son logis et poussa sa porte derrière lui.

Elle ne se ferma pas; il se retourna et vit une main qui retenait la porte entr'ouverte.

– Qu'est-ce que c'est, demanda-t-il? qui est là?

C'était la fille Jondrette.

– C'est vous, reprit Thomas presque durement? toujours vous donc! Que me voulez-vous?

Elle semblait pensive et ne répondait pas. Elle n'avait plus son assurance du matin. Elle n'était pas entrée et se tenait dans l'ombre du corridor, où Thomas l'apercevait par la porte entrebâillée.

– Ah ça, répondrez-vous? fit Thomas. Qu'est-ce que vous me voulez? Je vous ai donné ce matin!

Elle leva sur lui son oeil morne où une espèce de clarté semblait s'allumer vaguement, et lui dit :

– Monsieur Thomas, vous avez l'air triste. Qu'est-ce que vous avez?

– Moi! dit Thomas.

– Oui, vous.

– Je n'ai rien.

– Si!

– Laissez-moi tranquille!

Thomas poussa la porte, elle continua de la retenir.

– Tenez, dit-elle, vous avez tort. Vous avez été bon ce matin quoique vous ne soyiez pas riche. Soyez-le encore à présent. Vous m'avez donné de quoi manger, dites-moi maintenant ce que vous avez. Vous avez du chagrin, cela se voit. Je ne voudrais pas que vous eussiez du chagrin. Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela? Puis-je servir à quelque chose? Employez-moi. Je ne vous demande pas vos secrets, vous n'aurez pas besoin de me dire, mais enfin je peux être utile. Je peux bien vous aider, puisque j'aide mon père. Quand il faut porter des lettres, aller dans les maisons, demander de porte en porte, trouver une adresse, suivre des personnes, moi je

sers à ça. Eh bien vous pouvez bien me dire ce que vous avez, j'irai parler aux personnes.

Une idée traversa l'esprit de Thomas. Quelle branche dédaigne-t-on quand on se sent tomber?

Il s'approcha vivement de la Jondrette.

– Ecoute, lui dit-il...

Elle l'interrompit avec un éclair de joie dans les yeux.

– Oh oui, tutoyez-moi! j'aime mieux cela.

– Eh bien, reprit-il, tu as amené ici ce vieux monsieur avec sa fille...

– Oui.

– Sais-tu leur adresse?

– Non.

– Trouve-la-moi.

L'œil de la Jondrette, de morne, était devenu joyeux, de joyeux il devint sombre.

– C'est là ce que vous voulez? demanda-t-elle.

– Oui.

– Est-ce que vous les connaissez?

– Non.

– C'est-à-dire, reprit-elle vivement, vous ne la connaissez pas, mais vous voulez la connaître.

Ce les qui était devenu la avait je ne sais quoi de significatif et d'amer.

– Enfin, peux-tu? dit Thomas.

– Vous avoir l'adresse de la belle demoiselle?

Il y avait encore dans ces mots «la belle demoiselle» une nuance douloureuse qui échappa à Thomas. Il reprit :

– Enfin n'importe! l'adresse du père et de la fille. Leur adresse, quoi!

Elle le regarda fixement.

- Qu'est-ce que vous me donnerez?
- Tout ce que tu voudras!
- Tout ce que je voudrai?
- Oui.
- Vous saurez l'adresse.

Elle baissa la tête, puis d'un mouvement brusque elle tira la porte qui se referma.

Thomas se retrouva seul.

Il se laissa tomber sur une chaise, la tête et les deux coudes sur son lit, abîmé dans des pensées qu'il ne pouvait saisir et comme en proie à un vertige. Tout ce qui s'était passé depuis le matin, l'apparition de l'ange, sa disparition, ce que cette créature venait de lui dire, une lueur d'espérance flottant dans un désespoir immense, voilà ce qui emplissait confusément son cerveau.

Tout à coup il fut violemment arraché à sa rêverie.

Il entendit la voix haute et dure de Jondrette prononcer ces paroles °pleines° du plus étrange intérêt pour lui :

– Je te dis que j'en suis sûr et que je l'ai reconnu!

De qui parlait Jondrette? il avait reconnu qui? le père de «son Ursule»? quoi? est-ce que Jondrette le connaissait? Thomas allait-il enfin avoir de cette façon brusque et inattendue tous les renseignements sans lesquels sa vie était obscure pour lui-même? allait-il savoir enfin qui il aimait? qui était cette jeune fille? qui était son père? La nuit si épaisse qui les couvrait était-elle au moment de s'éclaircir? le voile allait-il se déchirer? Ah ciel!

Il bondit, plutôt qu'il ne monta, sur la commode, et reprit sa place près de la petite lucarne de la cloison.

Il revoyait l'intérieur du bouge Jondrette.

Le Jondrette venait évidemment de rentrer. Il avait encore l'essoufflement du dehors. Ses filles étaient près de la cheminée, l'aînée pansant la main de la cadette. Sa femme était assise sur le grabat voisin avec un visage stupéfait. Jondrette marchait dans le galetas de long en large à grands pas. Il avait les yeux extraordinaires.

La femme, qui semblait timide et frappée d'une sorte de stupeur devant son mari, se hasarda à lui dire :

– Quoi, vraiment? tu es sûr?

– Sûr! Il y a six ans! mais je le reconnais! Ah! je le reconnais! je l'ai reconnu tout de suite! Quoi! cela ne t'a pas frappée?

– Non.

– Mais je t'ai dit pourtant : fais attention! mais c'est la taille, c'est le visage, à peine plus vieux, c'est le son de voix. Il est mieux mis, voilà tout! Ah! vieux mystérieux du diable, je te tiens, va!

Tout à coup il se tourna vers sa femme, croisa les bras, et s'écria :

– Et veux-tu que je te dise une chose? La demoiselle...

– Eh bien quoi, repartit la femme? la demoiselle?

Thomas n'en pouvait douter, c'était bien d'elle qu'on parlait. Il écoutait avec une anxiété ardente. Toute sa vie était dans ses oreilles.

Mais le Jondrette s'était penché, et avait parlé bas à sa femme. Puis il se releva et termina tout haut :

– C'est elle!

– Ça? dit la femme.

– Ça! dit le mari.

Aucune expression ne saurait rendre ce qu'il y avait dans ce ça. C'étaient l'étonnement, la rage, la haine, la

colère, mêlées et combinées dans une intonation monstrueuse. Il avait suffi de quelques mots, du nom sans doute, que son mari lui avait dit à l'oreille pour que cette grosse femme assoupie se réveillât. Elle leva sa large face rouge et blonde et regarda le plafond avec une expression difforme. En ce moment elle parut à Thomas plus effrayante encore que son mari. C'était une truie avec le regard d'une tigresse.

– Quoi, reprit-elle, cette horrible belle demoiselle qui regardait mes filles d'un air de pitié, ce serait cette gueuse! Oh! je voudrais lui crever le ventre à coups de sabot!

Elle sauta à bas du lit, et resta un moment debout, décoiffée, les narines gonflées, la bouche entr'ouverte, les poings crispés et rejetés en arrière. Puis elle se laissa retomber sur le grabat. Le mari allait et venait sans faire attention à sa femme.

Après quelques instants de ce silence, il s'arrêta comme le moment d'auparavant, les bras croisés, seulement il agitait la tête et il frappait le sol du bout du pied droit.

– Et veux-tu que je te dise encore une chose?

– Quoi, demanda-t-elle?

Il répondit d'une voix basse :

– C'est que ma fortune est faite.

La Jondrette leva la tête et le regarda de ce regard qui veut dire : Est-ce que celui qui me parle deviendrait fou?

Lui continua :

– Tonnerre! voilà pas mal longtemps déjà que je suis paroissien de la paroisse-meurs-de-faim-si-tu-as-du-feu-meurs-de-froid-si-tu-as-du-pain! j'en ai assez eu de la misère! ma charge et la charge des autres! je ne plaisante

plus, je ne trouve plus ça comique, assez de calembourgs, bon Dieu! plus de bêtises, père éternel! Je veux manger à ma faim, je veux boire à ma soif! je veux avoir mon tour, moi, tiens! avant de crever! je veux être un peu millionnaire!

Il fit le tour du bouge et ajouta :

– Comme les autres.

– Qu'est-ce que tu veux dire, demanda la femme?

Il secoua la tête, cligna de l'œil et haussa la voix comme un physicien de carrefour qui va faire une démonstration :

– Ce que je veux dire? voici :

– Chut, grommela la Jondrette! pas si haut! si ce sont des affaires qu'il ne faut pas qu'on entende.

– Bah! qui ça? le voisin? je l'ai vu sortir tout à l'heure. D'ailleurs est-ce qu'il entend, ce grand bêta? Et puis je te dis que je l'ai vu sortir.

Cependant Jondrette baissa la voix, pas assez pourtant pour que ses paroles échappassent à Thomas. Une circonstance favorable, et qui lui avait permis de ne rien perdre de cette conversation, c'est que la neige tombée assourdissait le bruit des voitures sur le boulevard.

Voici ce que Thomas entendit :

– Ecoute bien. L'homme aux millions est pris. C'est tout comme. C'est déjà fait. Tout est arrangé. J'ai vu des gens. Il viendra ce soir à six heures. Apporter ses soixante francs. Vieux voleur! C'est l'heure où le voisin est allé dîner. Il n'y a personne dans la maison. Les petites feront le guet. Tu nous aideras. Il s'exécutera.

– Et s'il ne s'exécute pas, demanda la femme?

– Nous l'exécuterons.

Jondrette accompagna ces mots d'un geste hideux, et éclata de rire.

C'était la première fois que Thomas le voyait rire.

Jondrette ouvrit un placard près de la cheminée et en tira une vieille casquette.

– Maintenant, fit-il, je sors. J'ai encore des gens à voir. Des bons. Tu verras comme ça va marcher. Je serai le moins longtemps possible. Garde la maison.

Il alla à la fenêtre. La neige tombait toujours et rayait le gris du ciel.

– Quel chien de temps, dit-il!

Puis croisant la redingotte :

– La pelure est trop large. – C'est égal, ajouta-t-il, il a tout de même diablement bien fait de me la laisser, le vieux muffle!

Et enfonçant la casquette sur ses yeux, il sortit.

Thomas, tout songeur qu'il était, était, nous l'avons dit, une nature ferme et énergique. Les habitudes de recueillement solitaire, en développant en lui la sympathie et la compassion, avaient diminué peut-être la faculté de s'irriter, mais laissé intacte la faculté de s'indigner; il avait la bienveillance d'un brahme et la sévérité d'un juge; il avait pitié d'un crapaud mais il écrasait une vipère. Or c'était dans un trou de vipères que son regard venait de plonger; c'était un nid de monstres qu'il avait sous les yeux.

Aucune des énigmes qu'il espérait voir dissiper ne s'était éclaircie; au contraire, toutes s'étaient épaissies peut-être; il ne savait rien de plus sur la belle enfant du Luxembourg et sur l'homme qu'il appelait son père, sinon que Jondrette les connaissait. A travers les paroles ténébreuses qui avaient été dites, il n'entrevoyait

distinctement qu'une chose, c'est qu'un guet-apens se préparait, un guet-apens obscur, mais terrible; c'est qu'ils couraient tous les deux un grand danger, elle probablement, son père à coup sûr; c'est qu'il fallait les sauver; c'est qu'il fallait déjouer les combinaisons hideuses des Jondrette et rompre la toile de ces araignées.

Il descendit de la commode.

– Il faut mettre le pied sur ces misérables, dit-il.

Mais comment faire? avertir les personnes menacées? où les trouver? Il ne savait pas leur adresse. Elles avaient reparu un instant à ses yeux, puis elles s'étaient replongées dans les immenses profondeurs de Paris. Attendre le père le soir à six heures, au moment où il arriverait et le prévenir du piège? Mais Jondrette et ses gens le verraient guetter, le lieu était désert, ils seraient plus forts que lui, ils trouveraient moyen ou de le saisir ou de l'éloigner. Une heure sonnait au clocher de Saint-Médard, le guet-apens devait s'accomplir à six heures. Thomas avait cinq heures devant lui.

Il prit son chapeau, et sortit en marchant sur la pointe des pieds pour que personne ne pût l'entendre. Heureusement la Jondrette continuait à remuer ses ferrailles.

Il se dirigea vers le faubourg S<sup>t</sup> Marceau et demanda à la première boutique qu'il rencontra où il y avait un commissaire de police.

On lui indiqua la rue de Pontoise et le numéro 14.

Thomas s'y rendit.

Et passant devant un boulanger, il acheta un pain de deux sous et le mangea, prévoyant qu'il ne dînerait pas.

Chemin faisant, il rendit justice à la providence. Il songea que s'il n'avait pas donné ses cinq francs le matin

à la fille Jondrette, il aurait suivi le fiacre de M. Leblanc, et par conséquent tout ignoré, que rien n'aurait fait obstacle au guet-apens des Jondrette, et que M. Leblanc était perdu, et sans doute sa fille avec lui.

Arrivé au numéro 14 de la rue de Pontoise, il monta au premier et demanda le commissaire de police.

– Monsieur le commissaire n'y est pas, dit un garçon de bureau quelconque qui se tenait dans l'antichambre; mais il y a un inspecteur qui le remplace. Voulez-vous lui parler? est-ce pressé?

– Oui, dit Thomas.

Le garçon l'introduisit dans le cabinet du commissaire. Un homme de haute taille s'y tenait debout, appuyé à un poêle, relevant de ses deux mains les basques d'une longue redingotte. C'était une figure carrée, une bouche mince et ferme, d'épais favoris grisonnants très farouches, un regard à retourner vos poches. On eût pu dire de ce regard, non qu'il pénétrait, mais qu'il fouillait.

Cet homme n'avait pas l'air beaucoup moins féroce ni beaucoup moins redoutable que Jondrette. Le dogue quelquefois n'est pas moins inquiétant à rencontrer que le loup.

– Que voulez-vous, dit-il à Thomas, sans ajouter monsieur?

– Monsieur le commissaire de police?

– Il est absent. Je le remplace.

– C'est pour une affaire très secrète.

– Alors parlez.

– Et très pressée.

– Alors, parlez vite.

Cet homme, calme et brusque, était tout à la fois effrayant et rassurant. Il inspirait la crainte et la

confiance. Thomas lui conta l'aventure. – Qu'un homme qu'il ne connaissait que de vue devait être attirée le soir même à six heures dans un guet-apens; – qu'habitait la chambre voisine du repaire il avait entendu tout le complot à travers la cloison; – que le scélérat qui avait imaginé le piège était un nommé Jondrette; – qu'il aurait des complices, probablement des rôdeurs de barrières; – qu'il n'existait aucun moyen de prévenir la victime, attendu qu'il ne savait même pas son nom; – et qu'enfin tout cela devait s'accomplir à six heures du soir au point le plus désert du boulevard de l'Hôpital, dans la maison du numéro 50-52.

A ce numéro, l'inspecteur leva la tête, et dit froidement :

– C'est donc dans la chambre du fond du corridor?

– Précisément, fit Thomas, et il ajouta : – Est-ce que vous connaissez cette maison?

L'inspecteur resta un moment silencieux, puis répondit en chauffant le talon de sa botte à la bouche du poêle :

– Apparemment.

Puis il continua dans ses dents, parlant moins à Thomas qu'à sa cravatte :

– Je connais la baraque. Impossible de se cacher dans l'intérieur sans que les artistes s'en aperçoivent, alors ils en seraient quittes pour décommander le vaudeville. Pas de ça, pas de ça. Je veux les entendre chanter et les faire danser.

Tout à coup il se tourna vers Thomas et lui demanda en le regardant fixement :

– Avez-vous peur?

– De quoi? dit Thomas.

– De ces hommes?

– Pas plus que de vous! répliqua Thomas qui commençait à remarquer que ce mouchard ne lui avait pas encore dit monsieur.

L'inspecteur regarda Thomas plus fixement encore et reprit avec une sorte de solennité sentencieuse :

– Vous parlez là comme un homme brave et comme un homme honnête. Le courage ne craint pas le crime et l'honnêteté ne craint pas l'autorité.

– C'est bon, dit Thomas, mais que voulez-vous faire? Si vous m'en croyez, vous viendrez en force.

L'inspecteur jeta sur Thomas le coup d'œil de Voltaire à un poète de province qui lui eût soufflé une rime; il plongea d'un seul mouvement ses deux poings qui étaient énormes dans les deux immenses poches de son carrick et en tira deux petits pistolets d'acier, de ces pistolets qu'on appelle coups-de-poing. Il les présenta à Thomas en disant vivement et d'un ton bref :

– Prenez ceci. Rentrez chez vous. Cachez-vous dans votre chambre. Qu'on vous croie sorti. Ils sont chargés. Chacun de deux balles. Il y a un trou au mur, vous vous me l'avez dit. Vous observerez. Les gens viendront. Laissez-les aller un peu. Quand vous jugerez que la chose sera à point, et qu'il sera temps de l'arrêter, vous tirerez un coup de pistolet. Le reste me regarde. Un coup de pistolet en l'air, au plafond, n'importe où.

Thomas prit les pistolets et les mit dans la poche de côté de son habit.

– Cela fait une bosse comme cela, cela se voit, dit l'inspecteur. Mettez-les plutôt dans vos goussets.

Thomas cacha les pistolets dans ses goussets.

– Maintenant, reprit l'inspecteur, il n'y a plus une minute à perdre pour personne. Quelle heure est-il? Deux heures et demie. C'est pour sept heures?

– Six heures, dit Thomas.

– J'ai le temps, reprit l'inspecteur, mais je n'ai que le temps.

Et comme Thomas mettait la main au loquet de la porte pour sortir, il ajouta :

– A propos, si vous aviez besoin de moi d'ici-là, venez ou envoyez ici. Vous feriez demander l'inspecteur Javert.

Quelques instants après Courfeyrac qui passait par aventure rue Mouffetard en compagnie d'un étudiant nommé Grangé aperçut Thomas qui remontait la rue vers la barrière et avait un air particulier.

– Tiens! dit Grangé. Thomas!

– Je l'ai vu, dit Courfeyrac. Ne le dérangeons pas.

– Pourquoi?

– Il est occupé.

– A quoi?

– Tu ne vois donc pas la mine qu'il a?

– Quelle mine?

– Il a l'air de quelqu'un qui suit quelqu'un.

– C'est vrai, dit Grangé.

– Vois donc les yeux qu'il fait! reprit Courfeyrac.

– Mais qui diable suit-il?

– Quelque mimi-goton-bonnet-fleuri! il est amoureux.

– Mais, observa Grangé, c'est que je ne vois pas de mimi, ni de goton, ni de bonnet fleuri dans la rue. Il n'y a pas une femme.

Courfeyrac regarda, et s'écria :

– Il suit un homme!

Un homme en effet, coiffé d'une casquette, et dont on distinguait la barbe grise quoiqu'on ne le vît que de dos, marchait à une vingtaine de pas en avant de Thomas. Cet homme était vêtu d'une redingotte toute neuve et d'un épouvantable pantalon en loques tout noirci par la boue.

Grangé éclata de rire.

– Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

– Ça, reprit Courfeyrac? c'est un poète. Les poètes portent assez volontiers des pantalons de marchands de peaux de lapin et des redingotes de pairs de France.

– Voyons où va Thomas, fit Grangé, voyons où va cet homme, suivons-les, hein?

– Je te déclare, dit Courfeyrac, que tu es prodigieusement bête. Suivre un homme qui suit un homme!

Ils rebroussèrent chemin.

Thomas en effet avait vu passer Jondrette rue Mouffetard, et le suivait.

Jondrette allait devant lui sans se douter qu'il y eût déjà un regard qui le tenait.

Il quitta la rue Mouffetard, et Thomas le vit entrer dans une des plus affreuses bicoques de la rue Gracieuse, il y resta un quart d'heure environ, puis revint rue Mouffetard. Il entra chez un quincaillier qu'il y avait à cette époque au coin de la rue Pierre Lombard, et, quelques minutes après, Thomas le vit sortir, tenant à la main un grand ciseau à froid emmanché de bois blanc qu'il cacha sous sa redingotte. A la hauteur de la rue du Petit-Gentilly il tourna à gauche et gagna rapidement la rue du Petit Banquier. Le jour tombait, la neige qui avait

cessé un moment, avait recommencé, Thomas s'embusqua au coin même de la rue qui était déserte comme toujours, et il n'y suivit pas Jondrette. Bien lui en prit, car, parvenu près du mur bas où Thomas avait entendu parler l'homme chevelu et l'homme barbu, Jondrette se retourna, s'assura que personne ne le suivait, et ne le voyait, puis enjamba le mur, et disparut.

Le terrain vague que ce mur bordait communiquait avec l'arrière-cour d'un ancien loueur de voitures malfamé qui avait fait faillite et qui avait encore quelques vieux berlingots sous des hangars.

Thomas pensa qu'il était sage de profiter de l'absence de Jondrette pour rentrer, d'ailleurs la nuit venait ; mame Burgon, en partant pour aller laver la vaisselle en ville, avait coutume de fermer la porte de la maison qui était toujours close à la brune, Thomas avait donné sa clef à l'inspecteur de police, il était donc important qu'il se hâtât.

Il regagna à grands pas le numéro 50-52. Il était presque nuit quand il arriva. Mais la porte était encore ouverte. Thomas monta l'escalier sur la pointe du pied et se glissa le long du mur du corridor jusqu'à sa chambre. Ce corridor, on s'en souvient, était bordé des deux côtés de galetas en ce moment tous à louer et inhabités. Mame Burgon en laissait habituellement les portes ouvertes. En passant devant une de ces portes, Thomas crut apercevoir dans la cellule inhabitée quatre têtes d'hommes immobiles que blanchissait vaguement un reste de jour crépusculaire tombant par une lucarne. Thomas passa dans l'ombre sans être aperçu et parvint à rentrer dans sa chambre sans bruit. Un moment après, il entendit mame

Burgon qui s'en allait et la porte de la maison qui se fermait.

Thomas s'assit sur son lit. Il pouvait être cinq heures et demie. Une demi-heure seulement le séparait de ce qui allait arriver. Il entendait battre ses artères comme on entend le battement d'une montre dans l'obscurité. Il songeait à cette double marche qui se faisait en ce moment dans les ténèbres, le crime s'avançant d'un côté, la justice venant de l'autre. Il n'avait pas peur, mais il ne pouvait penser sans un certain tressaillement aux choses qui allaient se passer. Comme à tous ceux que vient assaillir soudainement une aventure surprenante, cette journée entière lui faisait l'effet d'un rêve, et pour ne point se croire en proie à un cauchemar, il avait besoin de sentir dans ses goussets le froid des deux pistolets d'acier.

Il ne neigeait plus, la lune se levait et sa lueur mêlée au reflet blanc de la neige tombée donnait à la chambre un aspect crépusculaire.

Il y avait de la lumière chez les Jondrette. Thomas voyait le trou de la cloison briller d'une clarté rouge qui lui paraissait sanglante.

Il ôta ses bottes en silence et les poussa sous son lit.

Quelques minutes s'écoulèrent. Thomas entendit la porte d'en bas tourner sur ses gonds, un pas lourd et rapide monta l'escalier et °parcourut° le corridor, le loquet du bouge se souleva avec bruit; c'était Jondrette qui rentrait.

Tout de suite plusieurs voix s'élevèrent. Toute la famille était dans le galetas. Seulement elle se taisait en l'absence du maître comme les louveteaux en l'absence du loup.

– Bonsoir, papa! glapirent les filles.

– Eh bien? dit la mère.

– Tout va bien, répondit Jondrette.

Puis Thomas l'entendit poser quelque chose de lourd sur la table, probablement le ciseau qu'il avait acheté.

– Ah ça, reprit Jondrette, a-t-on mangé ici?

– Oui, dit la mère, j'ai eu six grosses pommes de terre et du sel. J'ai profité du feu pour les faire cuire.

– Bon, repartit Jondrette. Demain je vous mène dîner avec moi. Il y aura un canard et des accessoires. Vous dînez comme des Charles Dix. Tout va bien, ma femme!

Puis il ajouta en baissant la voix :

– La souricière est ouverte. Les chats sont là.

Il baissa encore la voix et dit à sa femme :

– Mets ça dans le feu.

Thomas entendit un choc de ferrailles, et Jondrette reprit :

– Quelle heure est-il?

– Six heures bientôt, répondit la mère. Les trois quarts viennent de sonner à Saint-Médard.

– Diable, fit Jondrette! cela chauffe. Il faut que les petites aillent faire le guet. Venez, vous autres, écoutez ici.

Il y eut un chuchotement.

La voix de Jondrette s'éleva encore :

– La Burgon est-elle partie?

– Oui, dit la mère.

– Es-tu sûre qu'il n'y a personne chez le voisin?

– Il n'est pas rentré de la journée, tu sais bien que c'est l'heure de son dîner.

– Tu es sûre?

– Sûre.

– C’est égal, reprit Jondrette. Il n’y a pas de mal à aller voir chez lui s’il y est. Ma fille, prends la chandelle et vas-y.

Thomas se laissa tomber sur ses mains et ses genoux et rampa doucement sous son lit.

A peine y était-il blotti qu’il aperçut une lumière à travers les fentes de sa porte.

– Ppa! cria une voix, il est sorti.

Il reconnut la voix de la fille aînée.

– Es-tu entrée, demanda le père?

– Non, dit la fille, mais puisque sa clef est à sa porte, il est sorti.

Le père cria :

– Entre tout de même.

La porte s’ouvrit, et Thomas vit entrer la grande Jondrette, une chandelle à la main. Elle était comme le matin, seulement plus effrayante encore à cette clarté.

Elle marcha droit au lit, Thomas ne respirait plus, mais il y avait un miroir cloué au mur près du lit, c’était là qu’elle allait. Elle se haussa sur la pointe des pieds et s’y regarda. On entendait un bruit de ferrailles remuées dans la pièce voisine.

Elle lissa ses cheveux avec la paume de sa main et fit des sourires au miroir tout en chantonnant :

Mais que du bonheur les instants sont courts!

– Eh bien, cria le père! qu’est-ce que tu fais donc?

– Je regarde sous le lit et sous les meubles, dit-elle en continuant d’arranger ses cheveux dans le miroir.

– Es-tu bête, dit le père! Viens tout de suite! et ne perdons pas le temps.

Elle jeta un dernier coup d’œil au miroir et sortit en refermant la porte sur elle.

Un moment après, Thomas entendit le bruit des pieds nus des deux jeunes filles dans le corridor et la voix de Jondrette qui leur criait :

– Faites bien attention! l’une du côté de la barrière, l’autre au coin de la rue du Petit-Banquier. Ne perdez pas de vue la porte de la maison, et pour peu que vous voyiez quelque chose, tout de suite ici! quatre à quatre! Vous avez la clef pour rentrer.

La fille aînée grommela : – Faire faction nu-pieds dans la neige!

– Demain vous aurez des souliers, dit le père.

Elles descendirent l’escalier, et quelques secondes après le bruit de la porte qui se refermait annonça qu’elles étaient dehors.

Il n’y avait plus dans la maison que Thomas et les Jondrette, et probablement aussi les êtres mystérieux entrevus par Thomas dans le crépuscule derrière la porte du galeas inhabité.

Thomas jugea que le moment était venu de reprendre sa place à son observatoire. En un clin d’œil et avec la souplesse de son âge il fut près du trou de la cloison.

Il regarda.

L’intérieur du taudis Jondrette offrait un aspect singulier, et Thomas s’expliqua la lumière rouge qu’il y avait remarquée. Une chandelle était allumée, mais ce n’était pas elle qui éclairait réellement le logis. Le bouge tout entier était comme illuminé par la réverbération d’un assez grand réchaud de tôle placé dans la cheminée et rempli de charbon allumé. Le charbon était ardent et le réchaud était rouge, une flamme bleue y dansait et aidait à distinguer la forme d’un grand ciseau de menuisier, qui rougissait plongé dans la braise. Tout cela, pour

quelqu'un qui n'eût rien su de ce qui s'apprêtait, eût fait flotter l'esprit entre une idée très sinistre et une idée très simple. Le bouge ainsi éclairé avait plutôt l'air d'une forge que de la bouche de l'enfer, mais Jondrette, à cette lueur, avait plutôt l'air d'un démon que d'un forgeron.

La lune, entrant par la lucarne mansardée, jetait sa blancheur dans le galetas rouge et flamboyant, et pour le poétique esprit de Thomas, rêveur même au moment de l'action, c'était comme une pensée du ciel mêlée aux horribles rêves de la terre.

La mesure 50-52 était, si l'on se rappelle ce que nous avons dit, admirablement choisie pour servir de théâtre à un guet à pens et d'enveloppe à un crime. C'était la chambre la plus reculée de la maison la plus isolée du boulevard le plus désert de Paris. Si le guet à pens n'existait pas, on l'y eût inventé.

Toute une maison et une foule de chambres inhabitées séparaient ce repaire du boulevard, et la seule fenêtre qu'il eût donnait sur de vastes terrains vagues enclos de murailles et de palissades.

Si Thomas eût été de ces hommes qui rient dans toutes les occasions de la vie, il eût éclaté de rire quand son regard tomba sur la Jondrette. Elle avait un chapeau noir assez semblable aux chapeaux des hérauts d'armes du sacre de Charles X, un immense châle tartan sur son jupon de tricot, et les souliers d'homme que sa fille avait dédaignés le matin. C'était cette toilette qui avait arraché à Jondrette l'exclamation : Bon! tu t'es habillée! Il faudra que tu puisses inspirer de la confiance!

Tout à coup Jondrette haussa la voix :

– A propos! j'y songe. Par le temps qu'il fait, il va venir en fiacre. Allume la lanterne, prend-là, et descends.

Tu te tiendras derrière la porte. Au moment où tu entendras la voiture arriver, tu ouvriras tout de suite, il montera, tu l'éclaireras dans l'escalier et dans le corridor, et pendant qu'il entrera ici, tu redescendras bien vite, tu payeras le cocher, et tu renverras le fiacre.

– Et de l'argent? demanda la femme.

Jondrette fouilla dans son pantalon, et lui remit cinq francs.

– Qu'est-ce que c'est que ce tigre, s'écria-t-elle?

Jondrette répondit avec calme :

– C'est le monarque que le voisin a donné ce matin.

Et il ajouta :

– Sais-tu? il faudrait ici deux chaises.

– Pourquoi?

– Pour s'asseoir.

Thomas sentit un frisson lui courir dans les reins en entendant la Jondrette faire cette réponse paisible et épouvantable :

– Pardieu! je vais t'aller chercher celles du voisin.

Et d'un mouvement rapide elle ouvrit la porte et sortit dans le corridor.

Thomas n'avait pas matériellement le temps de descendre de la commode, d'aller jusqu'à son lit et de s'y cacher.

– Prends la chandelle, cria Jondrette.

– Non, cela m'embarrasserait. Il fait clair de lune.

Thomas entendit la lourde main de la Jondrette chercher en tâtonnant sa clef dans l'obscurité. La porte s'ouvrit. Il resta cloué à sa place par le saisissement et la stupeur.

La Jondrette entra.

La lucarne mansardée laissait passer un rayon de lune entre deux grands pans d'ombre. Un de ces pans d'ombre couvrait entièrement le mur auquel était adossé Thomas, de sorte qu'il y disparaissait.

La mère Jondrette leva les yeux, ne vit point Thomas, prit les deux chaises, et s'en alla, en laissant la porte retomber bruyamment derrière elle.

Elle rentra dans le bouge :

– Voici les deux chaises.

– Et voilà la lanterne, dit le mari. Descends bien vite.

Elle obéit en hâte, et Jondrette resta seul.

Il disposa les deux chaises près de la table, puis alla au coin où était le tas de cordes et se baissa comme pour y examiner quelque chose. Thomas reconnut alors que ce tas de cordes était une échelle de corde très bien faite avec des échelons de bois et deux crampons en fer pour l'accrocher.

En ce moment six heures sonnèrent à S<sup>t</sup>-Médard.

Jondrette hocha la tête à chaque coup. Puis il tira le tiroir de sa table, y prit un long couteau de cuisine qui y était caché et en essaya le tranchant sur son ongle. Il le remit dans le tiroir qu'il repoussa.

Cela fait, il éteignit sa pipe et moucha la chandelle avec ses doigts.

La pipe fumait encore que la porte s'ouvrit.

La mère Jondrette l'avait ouverte et restait dans le corridor faisant une horrible grimace aimable qu'un des trous de la lanterne sourde éclairait d'en bas.

– Entrez, monsieur, dit-elle.

– Entrez, mon bienfaiteur, répéta Jondrette se levant précipitamment.

M. Leblanc parut.

Il avait un air de sérénité qui le faisait singulièrement vénérable.

Il posa sur la table quatre louis.

– Monsieur Fabantou, dit-il, voici pour votre loyer et vos premiers besoins. Nous verrons ensuite.

Jondrette s'approcha rapidement de sa femme :

– Renvoie le fiacre!

Elle s'esquiva pendant que son mari prodiguait les saluts et faisait asseoir M. Leblanc. Moins d'une minute après elle reparut et lui dit bas à l'oreille :

– C'est fait.

Cependant M. Leblanc s'était assis.

– Comment va la pauvre petite blessée, demanda-t-il.

– Mal, très mal, mon digne monsieur, répondit Jondrette. Sa grande sœur l'a menée à la Bourbe se faire panser. Vous allez les voir. Elles vont rentrer tout à l'heure. *[ces deux répliques sont déplacées au chapitre suivant dès la rédaction initiale de celui-ci]*

Jondrette avait pris possession de l'autre chaise et lui faisait face.

Maintenant, pour se faire une idée de la scène qui va suivre, que le lecteur se figure dans son esprit la nuit profonde, les solitudes de la Salpêtrière couvertes de neige, la clarté de veilleuse des réverbères rendant çà et là visibles ces boulevards tragiques et les longues rangées des arbres noirs, pas un passant peut-être à un quart de lieue à la ronde, la mesure 50-52 à son plus haut point de silence, d'horreur et de nuit, dans cette mesure, le galetas Jondrette éclairé d'une chandelle, et dans ce bouge deux hommes assis à une table, M. Leblanc tranquille, Jondrette souriant et effroyable, la mère louve, dans un coin, et derrière la cloison, dans l'obscurité, Thomas

haletant, debout, ne perdant pas une parole, ne perdant pas un mouvement, l'œil au guet, le pistolet au poing.

A peine assis, M. Leblanc tourna les yeux vers les grabats qui étaient vides.

– Comment va la pauvre blessée, demanda-t-il?

– Mal, répondit Jondrette. Très mal, mon digne monsieur. Sa grande sœur l'a menée à la Bourbe se faire panser. Vous allez les voir, elles vont rentrer tout à l'heure.

– Madame Fabantou me paraît mieux portante? reprit M. Leblanc en jetant les yeux sur le bizarre accoutrement de la Jondrette, qui, debout entre lui et la porte, comme si elle gardait déjà l'issue, le considérait dans une attitude formidable.

– Elle est mourante, dit Jondrette! Mais que voulez-vous, monsieur? elle a tant de courage, cette femme-là! Ce n'est pas une femme, c'est un bœuf.

La Jondrette, flattée de l'éloge, se récria avec une minauderie de monstre flatté :

– Tu es toujours trop bon pour moi, monsieur Jondrette!

– Jondrette! dit M. Leblanc, vous vous appelez Jondrette?

– Fabantou dit Jondrette! reprit vivement le mari. Sobriquet d'artiste!

Et, jetant à sa femme un haussement d'épaules que M. Leblanc ne vit pas, il poursuivit :

– Ah! c'est que nous avons toujours fait bon ménage, cette pauvre chérie et moi! Qu'est-ce qu'il nous resterait si nous n'avions pas cela! Nous sommes si malheureux, mon respectable monsieur! On a des bras, pas de travail! Le + n'est pas possible. Je ne sais pas comment le

gouvernement arrange cela, mais ma parole d'honneur, monsieur, je ne suis pas jacobin, monsieur, je ne lui veux pas de mal, mais si j'étais les ministres, ma parole la plus sacrée, cela irait autrement. Tenez, exemple, j'ai voulu faire apprendre le métier du cartonage à mes filles. Vous me direz : Quoi! un métier? Oui! un métier! un simple métier! un gagne-pain! Quelle chute, mon bienfaiteur! Quelle dégradation quand on a été ce que nous étions! Hélas! il ne nous reste rien de notre temps de prospérité! Rien qu'une seule chose, un tableau auquel je tiens, mais dont je me déferais pourtant, car il faut vivre! item, il faut vivre!

Pendant que Jondrette parlait, Thomas leva les yeux et aperçut au fond de la chambre quelqu'un qu'il n'avait pas encore vu. Un homme venait d'entrer, si doucement qu'on n'avait pas entendu tourner les gonds de la porte. Cet homme avait un gilet de tricot violet, un large pantalon de velours de coton, pas de chemise, le cou nu, les bras nus et tatoués, et le visage barbouillé de noir. Il s'était assis en silence et les bras croisés sur le lit le plus voisin, et comme il se tenait derrière la Jondrette, on ne le distinguait que confusément.

Cette espèce d'instinct magnétique qui avertit le regard fit que M. Leblanc tourna les yeux presque en même temps que Thomas. Il ne put se défendre d'un mouvement et interrompit Jondrette :

– Qu'est-ce que c'est que cet homme?

– Ne faites pas attention, dit Jondrette. C'est un voisin.

Le voisin était d'un aspect singulier. Cependant beaucoup d'ouvriers d'usines peuvent avoir le visage noirci. Toute la personne de M. Leblanc respirait

d'ailleurs une confiance sereine et intrépide. Il reprit avec un politesse paisible :

– Pardon, que me disiez-vous donc, monsieur Fabantou?

– Je vous disais, monsieur et cher protecteur, fit Jondrette, en s'accoudant sur la table et en regardant M. Leblanc avec des yeux fixes et tendres assez semblables aux yeux d'un serpent boa, je vous disais que j'avais un tableau à vendre.

Un léger bruit se fit à la porte. Un second homme aux bras nus venait d'entrer et de s'asseoir sur le lit, à côté de la Jondrette. Il était comme le premier barbouillé de noir.

M. Leblanc tourna la tête.

– Ne prenez pas garde, dit Jondrette. Des voisins! Je disais donc qu'il me restait un tableau, un tableau précieux... – Tenez, monsieur, voyez.

Il se leva, décrocha le cadre noir qui était près de la cheminée et le présenta à M. Leblanc. C'était cette gravure colorée intitulée LE SONGE et ornée de l'inscription :

MARINGO, AUSTERLITS, IENA, WAGRAMME,  
ELOT

– Qu'est-ce que cela? demanda M. Leblanc.

– Une gravure de maître, un tableau d'un grand prix, mon bienfaiteur! J'y tiens comme je tiens à mes deux filles, il me rappelle des souvenirs! mais, je l'ai dit et je ne m'en dédis pas, je suis si malheureux que je m'en déferais...

Tout en examinant le tableau, le regard de M. Leblanc revint vers le fond de la chambre. Il y avait maintenant trois hommes, deux sur le lit, un adossé au

chambranle de la porte, tous trois bras nus, immobiles, le visage barbouillé d'un masque de suie.

Jondrette remarqua que l'œil de M. Leblanc s'attachait à ces hommes.

– C'est des amis. Ça voisine, dit-il. Ne vous en occupez pas. C'est barbouillé parce que ça travaille dans le charbon. Ne vous en occupez pas, mon bienfaiteur, mais achetez-moi mon tableau. Ayez pitié de ma misère. Je ne vous le vendrai pas cher. Combien l'estimez-vous?

– Mais, dit M. Leblanc en considérant Jondrette entre les deux yeux et comme un homme qui se met sur ses gardes. Cela vaut bien quinze sous.

Jondrette répondit avec une inexprimable douceur :

– Avez-vous votre portefeuille là? je me contenterais de mille écus.

M. Leblanc se leva debout, s'adossa à la muraille et promena rapidement son regard autour de lui. Il avait Jondrette à sa gauche du côté de la fenêtre et la Jondrette et les trois hommes à sa droite du côté de la porte. Les trois hommes ne bougeaient pas et n'avaient pas même l'air de le voir; Jondrette continuait d'un accent plaintif, avec la prunelle si vague et l'intonation si lamentable que M. Leblanc pouvait croire que c'était tout simplement un homme devenu fou de misère qu'il avait devant les yeux.

– Si vous ne m'achetez pas mon tableau, cher bienfaiteur, disait Jondrette, je suis sans ressource, je n'ai plus qu'à me jeter à même la rivière. Quand je pense que j'ai voulu faire apprendre le cartonnage demi-fin, le cartonnage des boîtes d'étrennes. Eh bien! il faut une table avec une planche au fond pour que les verres ne puissent pas tomber, il faut un fourneau fait exprès, un pot à trois compartiments pour les différents degrés de

force que doit avoir la colle forte selon qu'on l'emploie pour le carton, le bois, le papier ou les étoffes, un tranchet pour couper le carton, un moule pour l'ajuster, un marteau pour clouer les aciers, des pinceaux, le diable, est-ce que je sais, moi? et tout cela pour gagner quatre sous par jour! et la boîte passe treize fois dans les mains de l'ouvrière! et mouiller le papier! et ne rien tacher! et tenir la colle chaude! le diable, je vous dis!

Tout en parlant, Jondrette ne regardait pas M. Leblanc qui l'observait. L'œil de M. Leblanc était fixé sur Jondrette et l'œil de Jondrette sur la porte. Le regard de Thomas allait de l'un à l'autre. M. Leblanc paraissait se demander : Est-ce un idiot? Jondrette répéta deux ou trois fois avec sa voix traînante : Je n'ai plus qu'à me jeter à la rivière! j'ai descendu l'autre jour trois marches pour cela du côté du pont d'Austerlitz!

Tout à coup sa prunelle éteinte s'illumina d'un flamboiement hideux, ce petit homme se dressa et devint effrayant, il fit un pas vers M. Leblanc et lui cria d'une voix tonnante :

– Il ne s'agit pas de tout cela! me reconnaissez-vous?

La porte du fond venait de s'ouvrir toute grande et brusquement, et laissait voir deux hommes en blouse que Thomas reconnut sur le champ, c'étaient le barbu et le chevelu de la rue du petit-Banquier. Le chevelu qui était une espèce de colosse tenait à la main un merlin à assommer les bœufs.

Il paraît que c'était là ce que Jondrette attendait. Un dialogue rapide s'engagea entre lui et ces hommes.

– Tout est-il prêt? dit Jondrette.

– Oui, répondit l'homme.

– Il y a un fiacre en bas?

– Oui.

– La maringotte est attelée?

– Attelée.

– De deux bons chevaux?

– Excellents.

– Bien, dit Jondrette.

M. Leblanc était devenu très pâle, il considérait tout dans le bouge autour de lui et sa tête, durant cette inspection, tour à tour dirigée vers toutes les têtes qui l'entouraient, se mouvait sur son cou avec une lenteur attentive et étonnée, mais il n'y avait sur son visage rien qui ressemblât à la crainte. Il s'était fait de la table un retranchement improvisé, et il posait son poing robuste sur le dossier de sa chaise dans une attitude de solidité puissante.

Thomas pensa qu'avant quelques secondes le moment d'intervenir serait venu, et il éleva sa main droite vers le plafond, prêt à lâcher son coup de pistolet.

Cependant, son colloque avec l'homme au merlin terminé, Jondrette se tourna de nouveau vers M. Leblanc et répéta sa question en l'accompagnant de ce rire froid et terrible qu'il avait :

– Vous ne me reconnaissez donc pas?

M. Leblanc le regarda en face et répondit :

– Non.

Alors Jondrette s'avança jusqu'à la table. Il se pencha par-dessus la chandelle, croisant les bras, et approchant sa face fauve et féroce du visage calme de M. Leblanc, et avançant le plus qu'il pouvait sans que M. Leblanc reculât, et dans cette posture de tigre qui va mordre, il cria :

– Je ne m'appelle pas Fabantou, je ne m'appelle pas Jondrette, je me nomme Thénardier! je suis l'aubergiste de Montfermeil! entendez-vous bien, Thénardier! maintenant me reconnaissez-vous?

Une légère rougeur passa sur le front de M. Leblanc, et il répondit sans que sa voix tremblât, ni s'élevât, avec sa placidité ordinaire :

– Pas davantage.

Thomas n'entendit pas cette réponse. Jondrette, en dévoilant qui il était, n'avait pas ému M. Leblanc, mais il avait bouleversé Thomas. Ce nom de Thénardier, que M. Leblanc ne semblait pas connaître, Thomas le connaissait, lui. Ce nom, il le portait sur son cœur, écrit dans le testament de son père! il le portait au fond de sa pensée, au fond de sa mémoire, dans cette recommandation sacrée : «un nommé Thénardier m'a sauvé la vie. Si mon fils le rencontre il lui fera tout le bien qu'il pourra.» Ce nom était une des piétés de son âme; il le mêlait au nom de son père dans ses prières. Quoi! c'était là ce Thénardier, c'était là cet aubergiste de Montfermeil qu'il avait vainement cherché! Il le trouvait enfin, et comment! ce sauveur de son père était un bandit! cet homme, auquel lui Thomas devait se dévouer, était un monstre! ce protégé de son père était en train de commettre un crime dont Thomas ne voyait pas encore bien distinctement la forme, mais qui ressemblait à un assassinat. Quelle fatalité! Son père lui ordonnait du fond de son tombeau de faire tout le bien possible à Thénardier, et il était là au moment de le faire saisir par la justice au milieu d'un crime! La vie de son père sauvée au milieu de la mitraille sur le champ de bataille de Waterloo, il allait la payer de l'échafaud! Son père lui criait : Secours Thénardier! et il

répondait à cette voix adorée et sainte en perdant Thénardier! Mais quoi! assister à ce guet-a-pens et ne pas l'empêcher! condamner la victime et épargner l'assassin! Hélas! le testament de son père était impérieux! pour son malheur, tout dépendait de lui. Il tenait dans sa main tous ces êtres qui s'agitaient là sous ses yeux. S'il tirait le coup de pistolet, Thénardier était perdu; s'il ne le tirait pas, M. Leblanc était sacrifié et Thénardier échappait. Précipiter l'un, ou laisser tomber l'autre! On se rappelle ce que le colonel Pontmercy était pour Thomas, une religion. Que faire? que choisir? manquer aux souvenirs les plus impérieux, au devoir le plus saint, au texte le plus vénéré! manquer au testament de son père ou laisser s'accomplir un crime!

Cependant Thénardier, nous ne le nommerons plus autrement désormais, se promenait de long en large devant la table dans une sorte d'égarément et de triomphe furieux. De même que rien n'est plus somptueux que la prodigalité d'un avare, rien n'est plus violent que la fureur d'un homme froid.

– Ah! criait-il, je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope! monsieur le millionnaire râpé! monsieur le donneur de poupées! vieux jocrisse! ah! vous ne me reconnaissez pas! non, ce n'est pas vous qui êtes venu à Montfermeil, à mon auberge, il y a dix ans, la nuit de Noël 1821! ce n'est pas vous qui avez enlevé de chez moi la petite Cosette! ce n'est pas vous qui aviez une redingotte jaune! non! et un paquet plein de nippes à la main comme ce matin chez moi! c'est votre manie de porter dans les maisons des paquets pleins de bas de laine! vieux charitable, va! Est-ce que vous êtes bonnetier, monsieur le millionnaire? Ah! vous ne me

reconnaissez pas? Eh bien! je vous reconnais, moi! je vous ai reconnu tout de suite dès que vous avez entré ici! A-t-il donné dans le panneau! Je lui ai dit que mon propriétaire voulait être payé demain 4 février, et il n'a même pas vu que c'est le 8, et non le 4, qui est un terme! Vieux Janot! Et ces quatre méchants jaunets qu'il m'apporte! Canaille! Il n'a même pas eu le cœur d'aller jusqu'à cent francs! Et comme il donnait dans mes platitudes! Ça m'amusait! Je me disais : Ganache! Va, je te tiens! Je te lèche les pattes ce matin! Je te mangerai le cœur ce soir!

Thénardier s'arrêta essoufflé. Sa petite poitrine faible haletait comme un soufflet de forge. Son oeil était plein de cet affreux et inexprimable bonheur d'un nain qui met le talon sur la tête d'un homme géant. M. Leblanc ne l'interrompit pas, mais lui dit lorsqu'il s'interrompit :

– Je ne sais ce que vous voulez dire. Vous vous méprenez. Vous me prenez pour un autre.

– Ah! râla Thénardier! Vous ne vous souvenez pas! vous ne voyez pas qui je suis!

– Pardon, monsieur, répondit M. Leblanc avec une politesse qui avait en un pareil moment quelque chose de formidable, je vois que vous êtes un bandit.

Qui ne l'a remarqué, les monstres sont chatouilleux. A ce mot de bandit, la femme Thénardier se jeta à bas du lit, Thénardier bondit : – Ne bouge pas, toi! cria-t-il à sa femme, et se tournant vers M. Leblanc :

– Bandit! oui, je sais que vous nous appelez comme cela, messieurs les gens riches! Ah oui, c'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je n'ai pas le sou, je suis un bandit! Ah! vous vous chauffez les pieds, vous autres, vous avez des redingottes ouatées, vous vivez au premier dans des

hôtels, vous mangez des truffes, vous vous gavez, et quand vous voulez savoir s'il fait froid vous regardez dans le journal ce que marque le thermomètre de l'ingénieur Chevalier ; nous! c'est nous qui sommes les thermomètres! nous n'avons pas besoin d'aller voir sur le quai au coin de la tour de l'Horloge combien il y a de degrés de froid, nous sentons le sang se figer dans nos veines et la glace nous arriver au cœur, et nous disons : il n'y a pas de Dieu! Et vous venez dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, nous appeler bandits! Mais nous vous dévorerons! Monsieur le millionnaire, sachez ceci : je ne suis pas un homme louche, moi! je ne suis pas un homme dont on ne sait point le nom et qui vient enlever des enfants dans les maisons! Je suis un ancien soldat français, je devrais être décoré! J'étais à Waterloo, moi! et j'ai sauvé la vie à un général français appelé le comte de Pontmercy! Il n'a même jamais rien fait pour moi, celui-là. Il ne valait pas mieux que les autres! Je ne lui en ai pas moins sauvé la vie au danger de la mienne, et j'en ai les certificats plein mes poches! Et maintenant que j'ai eu la bonté de vous dire tout ça, finissons, il me faut de l'argent, il me faut beaucoup d'argent, il me faut énormément d'argent, ou je vous exterminerai, tonnerre du bon Dieu!

Thomas avait repris quelque empire sur ses angoisses, et écoutait. La dernière possibilité de doute venait de s'évanouir. C'était bien le Thénardier de Waterloo. Thomas frissonna à ce reproche d'ingratitude adressé à son père et qu'il était sur le point de justifier si fatalement. Du reste il y avait dans toutes ces paroles de Thénardier, et dans l'accent, et dans le geste, et dans l'expression qui faisait jaillir des flammes de tous les

mots, il y avait dans cette explosion d'une mauvaise nature montrant tout, dans ce mélange de fanfaronnade et d'abjection, d'orgueil et de petitesse, de rage et de sottise, dans ce chaos de griefs réels et de sentiments faux, dans cette impudeur d'un méchant homme savourant la volupté de la violence, dans cette nudité effrontée d'une âme laide, dans cette conflagration de toutes les souffrances combinées avec toutes les haines, quelque chose qui était hideux comme le mal et poignant comme le vrai.

Quand il eut repris haleine, Thénardier attacha sur M. Leblanc ses prunelles sanglantes, et lui dit d'une voix basse et brève :

– Qu'as-tu à dire avant qu'on te mette en brindesingues?

Depuis quelques instants, M. Leblanc semblait suivre et guetter tous les mouvements de Thénardier qui, aveuglé et ébloui par sa propre rage, allait et venait dans la chambre avec la confiance d'être sept contre un, en supposant que la Thénardier ne comptât que pour un homme.

En allant et venant il tournait parfois le dos à M. Leblanc. M. Leblanc saisit un de ces moments, repoussa du pied la chaise, du poing la table, et d'un bond, avec une agilité prodigieuse, avant que Thénardier eût eu le temps de se retourner, il fut à la fenêtre. L'ouvrir, escalader l'appui, l'enjamber, ce fut un éclair. Il était à moitié dehors quand six poings robustes le saisirent et le ramenèrent violemment dans le bouge. C'étaient les hommes aux bras nus qui s'étaient élancés sur lui. En même temps la Thénardier l'avait empoigné aux cheveux. L'homme au merlin levait la massue au-dessus de sa tête.

Thomas ne put résister à ce spectacle. – Tant pis, pensa-t-il, mon père, pardonne-moi! et son doigt chercha la détente du pistolet. Le coup allait partir lorsque la voix de Thénardier cria :

– Ne lui faites pas de mal!

Cette tentative désespérée de la victime, loin d'exaspérer Thénardier, l'avait calmé. Il y avait deux hommes en lui, l'homme féroce et l'homme adroit. Jusqu'à cet instant, dans le débordement du triomphe, l'homme féroce avait dominé, quand la victime se débattit et parut vouloir lutter, l'homme adroit reparut et prit le dessus.

– Ne lui faites pas de mal, répéta-t-il! et sans s'en douter, pour premier succès, il arrêta le pistolet prêt à partir et paralysa Thomas pour lequel l'urgence disparut, et qui, devant cette phase nouvelle, ne vit point d'inconvénient à attendre encore. Qui sait si quelque incident nouveau ne surgirait pas qui le délivrerait de l'affreuse alternative de laisser périr le père d'Ursule ou de perdre le sauveur du colonel?

Les cinq bandits avaient renversé M. Leblanc sur le lit le plus proche de la croisée et l'y tenaient en respect. L'un d'eux lui avait mis le genou sur la poitrine. La Thénardier ne lui avait pas lâché les cheveux.

– Toi, dit Thénardier, ne t'en mêle pas. Tu vas déchirer ton châle.

La Thénardier obéit, comme la tigresse obéit au tigre, avec un grondement.

– Vous autres, reprit Thénardier, attachez-le au pied du lit.

Il leur jeta un paquet de cordes.

Le grabat était une façon de lit d'hôpital porté sur quatre montants grossiers. M. Leblanc se laissa faire. Les brigands le lièrent solidement au montant du lit le plus éloigné de la fenêtre et le plus proche de la cheminée.

Quand le dernier nœud fut fait, Thénardier prit une chaise et vint s'asseoir presque en face de M. Leblanc. Thénardier ne se ressemblait plus, en quelques instants sa physionomie avait passé de la violence effrénée à la douceur tranquille et fine. Thomas avait peine à reconnaître dans ce sourire poli d'homme d'affaires la bouche presque bestiale qui écumait le moment d'auparavant, il considérait avec stupeur cette métamorphose fantastique et impossible, et il éprouvait ce qu'éprouverait un homme qui verrait un tigre se changer en un avoué.

– Monsieur, fit Thénardier...

Et écartant du geste les six hommes masqués ou barbouillés de suie qui avaient encore la main sur M. Leblanc :

– Eloignez-vous un peu, et laissez-moi causer avec monsieur.

Tous se retirèrent vers la porte. Il reprit :

– Monsieur, vous avez eu tort d'essayer de sauter par la fenêtre. Vous auriez pu vous casser la jambe. Maintenant, si vous le permettez, nous allons causer tranquillement. Il faut d'abord que je vous communique une remarque que j'ai faite, c'est que vous n'avez pas encore poussé le moindre cri.

Thénardier avait raison, ce détail étrange était réel, quoiqu'il eût échappé à Thomas dans son trouble. La première chose que fait un homme tombé dans un guet à pens, c'est d'appeler au secours. M. Leblanc ne l'avait

point fait. Il avait à peine prononcé quelques paroles sans hausser la voix, et même dans sa lutte près de la fenêtre il avait gardé le plus profond et le plus singulier silence. Thénardier poursuivit :

– Mon Dieu! vous auriez un peu crié au voleur, à l'assassin, que je ne l'aurais pas trouvé mauvais. Il est tout simple qu'on fasse un peu de vacarme quand on se trouve avec des personnes qui ne vous inspirent pas de confiance. Vous l'auriez fait qu'on ne vous aurait pas dérangé. On ne vous aurait même pas bâillonné. Et je vais vous dire pourquoi. C'est que cette chambre-ci est très sourde. Elle n'a que cela pour elle, mais elle a cela. C'est une cave. On y tirerait le canon que cela ferait pour les passants du boulevard le bruit d'une porte cochère qui se ferme. Mais enfin vous n'avez pas crié, c'est mieux, je vous en fais mon compliment, et je vais vous dire ce que j'en conclus : c'est que, lorsque l'on crie, qu'est-ce qui vient? la police. Et après la police? la justice. Eh bien! vous n'avez pas crié, c'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la justice et la police. C'est que vous avez un intérêt quelconque à cacher quelque chose. Mon Dieu, nous avons le même intérêt. Donc nous pouvons nous entendre.

En parlant ainsi, il semblait que Thénardier, la prunelle attachée sur M. Leblanc, cherchât à enfoncer les pointes aiguës qui sortaient de ses yeux jusque dans la conscience de son prisonnier. Du reste son langage, empreint d'une sorte d'insolence modérée et sournoise, était réservé et presque choisi, et dans ce misérable qui n'était tout à l'heure qu'un bandit, on sentait maintenant «l'homme qui a étudié pour être prêtre».

L'observation si fondée de Thénardier obscurcissait encore pour Thomas les épaisseurs mystérieuses sous lesquelles se dérobaient cette figure grave et étrange à laquelle Courfeyrac avait jeté le sobriquet de monsieur Leblanc. Mais lié de cordes, entouré de bourreaux, à demi plongé, pour ainsi dire, dans une fosse qui s'enfonçait sous lui d'un degré à chaque instant, devant la fureur comme devant la douceur de Thénardier, M. Leblanc demeurait impassible, et Thomas ne pouvait s'empêcher d'admirer en un pareil moment ce visage intrépide et mélancolique.

Thénardier se leva sans affectation, alla à la cheminée, enleva le paravent qu'il appuya au grabat voisin, et démasqua ainsi le réchaud plein de braise ardente dans laquelle le prisonnier pouvait distinguer le ciseau entièrement rougi et piqué çà et là de petites étoiles écarlates.

Puis il vint se rasseoir près de M. Leblanc.

– Je continue, dit-il. Nous pouvons nous entendre. Arrangeons ceci à l'amiable. Tenez, j'ai eu tort de m'emporter tout à l'heure, je ne sais où j'avais l'esprit, j'ai été beaucoup trop loin, j'ai dit des extravagances. Par exemple, parce que vous êtes millionnaire, je vous ai dit que j'exigeais de l'argent, beaucoup d'argent, immensément d'argent. Mon Dieu, vous avez beau être riche, vous avez vos charges, je le sais. Je ne veux pas vous ruiner, je ne suis pas un happe-chair après tout. Tenez, j'y mets du mien et je fais un sacrifice de mon côté. Il me faut simplement deux cent mille francs.

M. Leblanc ne souffla pas un mot. Thénardier poursuivit :

– Vous voyez que j'ai mis de l'eau dans mon vin. Je ne connais pas l'état de votre fortune, mais un homme riche et bienfaisant comme vous peut bien donner deux cent mille francs à un père de famille qui n'est pas heureux. Une fois cette bagatelle sortie de votre poche, je vous réponds que tout est dit et que vous n'avez pas à craindre une pichenette. Vous me direz : Mais je n'ai pas deux cent mille francs sur moi? Oh! je ne suis pas injuste. Je n'exige pas cela. Je ne vous demande qu'une chose. Ayez la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter.

Ici Thénardier s'interrompit, puis il ajouta en appuyant sur les mots et en jetant un sourire du côté du réchaud :

– Je vous prévient que je n'admettrais pas que vous ne sachiez pas écrire.

Un grand inquisiteur eût pu envier ce sourire.

Thénardier poussa la table tout près de M. Leblanc, il prit l'encrier, une plume et une feuille de papier dans le tiroir qu'il laissa entr'ouvert et où luisait la longue lame du couteau.

Il posa la feuille de papier devant M. Leblanc.

– Ecrivez, dit-il.

– Comment voulez-vous que j'écrive? Répondit le prisonnier. Je suis attaché.

– C'est vrai, pardon! fit Thénardier, vous avez bien raison.

Et se tournant vers ses hideux acolytes :

– Déliez le bras droit de monsieur.

L'homme au merlin, exécuta l'ordre de Thénardier. Quand la main droite du prisonnier fut libre, Thénardier trempa la plume dans l'encre et la lui présenta.

– Remarquez bien, monsieur, que vous êtes en notre pouvoir, à notre discrétion ; qu’aucune puissance humaine ne peut vous tirer d’ici, et que nous serions vraiment désolés d’être contraints d’en venir à des extrémités désagréables. J’ajoute que vous resterez attaché jusqu’à ce que la personne chargée de porter la lettre que vous allez écrire soit revenue. Maintenant veuillez écrire.

– Quoi? demanda le prisonnier.

– Je dicte.

M. Leblanc prit la plume.

Thénardier commença à dicter :

– «Ma fille...

Le prisonnier tressaillit et leva les yeux sur Thénardier.

– Mettez «ma chère fille», dit Thénardier. Il continua :

– «Viens sur le champ...»

Il s’interrompit :

– Vous la tutoyez, n’est-ce pas?

Le prisonnier ne répondit pas. Thénardier poursuivit :

– «Viens sur le champ. J’ai absolument besoin de toi.

La personne qui te remettra ce billet est chargée de t’amener près de moi. Je t’attends. «

M. Leblanc avait tout écrit.

– Signez, dit Thénardier. Comment vous appelez-vous?

Le prisonnier posa la plume et demanda :

– Pour qui est cette lettre?

– Pour Cosette, répondit Thénardier. Mais comment vous appelez-vous?

– Urbain Fabre, dit le prisonnier.

Thénardier, avec le mouvement d’un chat, plongea sa main dans sa poche et en tira le mouchoir saisi sur M. Leblanc. Il en chercha la marque et l’approcha de la chandelle.

– U.F. C’est cela. Urbain Fabre. Eh bien, signez U.F.

Le prisonnier signa. Thénardier poursuivit :

– Comme il faut les deux mains pour plier la lettre, donnez, je vais la plier.

Cela fait, il dit au prisonnier :

– Mettez l’adresse. Je sais que vous demeurez du côté de S<sup>t</sup> Jacques du Haut-pas, puisque c’est là que vous allez à la messe tous les jours, mais je ne sais pas dans quelle rue, ni à quel numéro. Je vois que vous comprenez votre situation. Comme vous n’avez pas menti pour votre nom, vous ne mentirez pas pour votre adresse. Mettez-la vous-même.

Le prisonnier resta un moment pensif, puis il prit la plume et écrivit :

– Monsieur Urbain Fabre, rue S<sup>t</sup> Dominique d’enfer, n<sup>o</sup> 7.

Thénardier saisit la lettre avec une sorte de convulsion fébrile.

– Ma femme! cria-t-il.

La Thénardier accourut.

– Voici la lettre. Tu sais ce que tu as à faire. Un fiacre est en bas. Pars tout de suite.

Et s’adressant à l’homme-au-merlin dont les longs cheveux dépassaient le masque, ce qui l’avait fait reconnaître par Thomas :

– Toi, accompagne la bourgeoise. Tu monteras derrière le fiacre et tu ôteras ton cache-nez. Tu sais où tu as laissé la maringotte?

– Oui, dit l’homme.

Et déposant son merlin dans un coin, il suivit la Thénardier.

Comme ils s’en allaient, Thénardier passa sa tête par la porte entrebâillée et cria dans le corridor :

– Surtout ne perds pas la lettre!

La voix rauque de la Thénardier répondit :

– Sois tranquille. Je l’ai mise dans mon estomac.

Une minute ne s’était pas écoulée qu’on entendit le roulement d’une voiture qui s’éloignait.

– Bon! dit Thénardier. Ils vont bon train. De ce galop-là la bourgeoise sera ici dans trois quarts d’heure.

Il approcha une chaise de la cheminée et s’assit en croisant les bras et en présentant ses bottes boueuses au réchaud.

– J’ai froid aux pieds, dit-il.

Il ne restait plus dans le bouge avec Thénardier et le prisonnier que quatre des bandits. Ces hommes, à travers l’espèce de glu noire qui leur couvrait la face et en faisait, au choix de la peur, des charbonniers, des nègres ou des démons, avaient des airs monstrueux et stupides, et l’on sentait qu’ils faisaient le crime comme une besogne, tranquillement, sans colère et sans pitié, avec une sorte d’ennui. Ils étaient dans un coin et se taisaient. Thénardier se chauffait les pieds. Le prisonnier était retombé dans son silence. Un calme sombre avait succédé au vacarme farouche qui remplissait le bouge quelques instants auparavant.

Thomas attendait, non sans frémissement. L’énigme était plus impénétrable que jamais. Qu’était-ce que cette Cosette? Ce ne pouvait être son Ursule. Le prisonnier n’avait pas paru ému à ce nom et avait répondu le plus

naturellement du monde : je ne sais ce que vous voulez dire. D’un autre côté, les deux lettres U.F étaient expliquées, c’était Urbain Fabre, et Ursule ne s’appelait plus Ursule. C’est là ce que Thomas voyait le plus clairement.

Près d’une demi-heure s’écoula ainsi. Thénardier paraissait absorbé par une rêverie profonde, le prisonnier ne bougeait pas. Cependant Thomas croyait entendre un petit bruit sourd de son côté.

Tout à coup Thénardier apostropha le prisonnier :

– Monsieur, tenez, autant que je vous dise tout de suite. Ma femme va revenir, ne vous impatientez pas. Voilà ce que je crois. Je pense que Cosette est véritablement votre fille et je trouve tout simple que vous la gardiez. Seulement, voilà. Avec votre lettre, ma femme ira la trouver. J’ai dit à ma femme de s’habiller, comme vous avez vu, de façon que Cosette la suive sans difficulté. Elles monteront toutes deux dans le fiacre avec mon camarade derrière. Il y a quelque part une maringotte attelée de deux très bons chevaux. On y conduira Cosette. Elle descendra du fiacre, mon camarade montera avec elle dans la maringotte, et ma femme reviendra ici nous dire : c’est fait, quant à Cosette, on ne lui fera pas de mal, la maringotte la conduira dans un endroit où elle sera tranquille, et quand vous m’aurez donné les petits deux cent mille francs, on vous la rendra. Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l’Alouette, voilà.

Le prisonnier n’articula pas une parole. Après une pause Thénardier poursuivit :

– C’est simple, comme vous voyez, Il n’y aura pas de mal si vous ne voulez pas qu’il y ait du mal. Je vous

conte la chose, je vous préviens. Pour que vous ne soyez pas étonné.

Il s'arrêta, le prisonnier ne rompit pas le silence, et Thénardier reprit :

– Dès que mon épouse sera revenue et qu'elle m'aura dit : la petite est en route, nous vous lâcherons et vous serez libre d'aller coucher tranquillement chez vous. Vous voyez que nous n'avions pas de mauvaises intentions.

Des images épouvantables passèrent devant la pensée de Thomas. Quoi! cette jeune fille qu'on enlevait, on n'allait pas la ramener? un de ces monstres allait l'emporter dans l'ombre? où?... Et si c'était Elle! Thomas sentait les battements de son cœur s'arrêter. Que faire? Tirer le coup de pistolet? mettre aux mains de la justice tous ces misérables? Il faut le dire, + + + + +. Mais l'homme au merlin n'en serait pas moins hors de toute atteinte avec Cosette, et Thomas songeait à ces mots de Thénardier dont il entrevoyait l'effroyable signification : Si vous me faites arrêter, mon camarade donnera le coup de pouce à l'Alouette.

Maintenant ce n'était pas seulement par le testament du colonel, c'était par le salut même, par le péril de celle qu'il aimait, qu'il se sentait retenu.

Cette effroyable situation, qui durait déjà depuis plus d'une heure, changeait d'aspect à chaque instant. Thomas eut la force de passer successivement en revue toutes les plus poignantes conjectures, cherchant une solution et ne la trouvant pas. Le tumulte de ses pensées contrastait avec le silence funèbre du repaire.

Au milieu de ce silence on entendit le bruit de la porte de l'escalier qui s'ouvrait, puis se fermait.

Le prisonnier fit un mouvement dans ses liens.

– Voici ma femme, dit Thénardier.

Il achevait à peine qu'en effet la Thénardier se précipita dans la chambre, rouge, essoufflée, haletante, les yeux flambants, et cria à son mari en frappant de ses grosses mains sur ses deux cuisses à la fois :

– Fausse adresse!

L'homme qui l'avait accompagnée, maintenant sans masque, parut derrière elle.

– Fausse adresse? répéta Thénardier.

Elle reprit :

– Personne! rue S<sup>t</sup> Dominique, numéro sept, pas de monsieur Urbain Fabre! On ne sait pas ce que c'est!

Elle s'arrêta suffoquée, puis continua :

– Monsieur Thénardier! ce vieux t'a fait poser! tu es trop bon, vois-tu! moi, je te vous lui aurais coupé la margoulette en quatre pour commencer! et s'il avait fait le méchant, je l'aurais fait cuire tout vivant! il aurait bien fallu qu'il parle, et qu'il dise où est la fille, et qu'il dise où est le magot! Voilà comment j'aurais mené cela, moi! On a bien raison de dire que les hommes sont plus bêtes que les femmes! Personne! Numéro sept! Pas de monsieur Fabre! rue S<sup>t</sup> Dominique, et ventre à terre, et pourboire au cocher, et tout! J'ai parlé au portier et à la portière, ils ne connaissent pas ça!

Thénardier s'assit sur la table et resta quelques instants sans prononcer une parole, balançant sa jambe droite qui pendait et considérant le réchaud d'un air de rêverie sauvage.

Enfin il dit au prisonnier avec une inflexion lente et singulièrement féroce :

– Une fausse adresse? qu'est-ce que vous avez donc espéré?

– Gagner du temps! cria le prisonnier d'une voix tonnante.

Et en même temps il secoua ses liens, ils étaient coupés. Le prisonnier n'était plus attaché au lit que par une jambe.

Avant que les six hommes eussent eu le temps de se reconnaître et de s'élancer, lui s'était penché sous la cheminée, avait étendu la main vers le réchaud, puis s'était redressé, et maintenant Thénardier, la Thénardier et les bandits, refoulés par le saisissement au fond du bouge, le considéraient avec stupeur élevant au-dessus de sa tête le ciseau rouge d'où tombait une lueur sinistre, presque libre et dans une attitude formidable.

L'enquête judiciaire, à laquelle le guet-apens de la mesure 50-52 donna lieu par la suite, a constaté qu'un gros sou, coupé et travaillé d'une façon particulière, fut trouvé sur le plancher même du galetas, dans une perquisition de la police. Ce gros sou était un de ces chefs d'œuvre que la triste et patiente industrie du bagne engendre dans les ténèbres et pour les ténèbres, chefs d'œuvre qui ne sont autre chose que des instruments d'évasion. Le malheureux qui veut recouvrer la liberté, trouve moyen, quelquefois sans outils, de scier un sou en deux lames minces, de creuser ces deux lames sans toucher aux empreintes monétaires, et de pratiquer un pas de vis sur la tranche du sou de manière à les rapprocher ; en apparence c'est un sou, en réalité, c'est une boîte. Dans cette boîte on cache un ressort de montre, et ce ressort de montre bien manié coupe des barreaux de fer. On croit que ce malheureux forçat n'a qu'un sou; point, il

possède la liberté. C'est un gros sou de ce genre qui, dans des perquisitions de police ultérieures, fut trouvé ouvert et en deux morceaux sous le grabat près de la fenêtre. On découvrit également une petite scie faite d'un ressort de montre qui pouvait se cacher dans le gros sou. Il est probable qu'au moment où les bandits fouillèrent le prisonnier, il avait sur lui ce gros sou qu'il réussit à cacher dans sa main, et qu'ensuite il le dévissa et se servit de la scie pour couper les cordes qui l'attachaient, ce qui expliquerait le bruit léger et les mouvements imperceptibles que Thomas avait remarqués.

N'ayant pu se baisser de peur de se trahir, il n'avait point coupé les liens de sa jambe gauche.

Les bandits étaient revenus de leur première surprise.

– Soyez tranquille, dit l'homme au merlin à Thénardier. Il tient encore par une jambe, et il ne s'en ira pas. J'en répons. C'est moi qui lui ai attaché cette patte-là.

Cependant le prisonnier éleva la voix :

– Vous êtes des misérables, mais ma vie ne vaut pas la peine d'être tant défendue. Quant à vous imaginer que vous me feriez parler, que vous me feriez écrire ce que je ne veux pas écrire, que vous me feriez dire ce que je ne veux pas dire...

Il releva la manche de son bras gauche et ajouta :

– Tenez.

En même temps il tendit son bras et posa sur la chair nue le ciseau rouge qu'il tenait dans sa main droite.

On entendit le frémissement de la chair brûlée, l'odeur propre aux chambres de torture se répandit dans le bouge, Thomas chancela éperdu d'horreur, les brigands eux-mêmes eurent un frisson, le visage de l'étrange

vieillard se contracta à peine, et tandis que le fer rouge s'enfonçait dans la plaie fumante, impassible et presque auguste, il attachait sur Thénardier son beau regard sans haine et sans peur où la souffrance s'évanouissait dans une majesté ineffable et sereine.

– Misérables, dit-il, n'ayez pas plus peur de moi que je n'ai peur de vous.

Et arrachant le ciseau de la plaie, il le lança par la fenêtre qui était restée ouverte. L'horrible outil embrasé disparut dans la nuit en tournoyant et alla tomber au loin et s'éteindre dans la neige.

Le prisonnier reprit :

– Faites de moi ce que vous voudrez.

Il était désarmé.

– Empoignez-le! dit Thénardier.

Deux des brigands lui posèrent la main sur l'épaule et le grand aux cheveux longs qui avait ressaisi son merlin se tint en face de lui, prêt à lui faire sauter le crâne au moindre mouvement.

En même temps Thomas entendit au-dessous de lui, au bas de la cloison, mais tellement près qu'il ne pouvait voir, ce colloque échangé à voix basse :

– Il n'y a plus qu'une chose à faire.

– L'escarper?

– C'est cela.

C'étaient le mari et la femme qui s'épanchaient.

Thénardier marcha à pas lents vers la table, ouvrit le tiroir et y prit le couteau.

Thomas tourmentait le pommeau du pistolet. Situation inouïe! Il y avait deux voix dans sa conscience, l'une lui disait de respecter le testament de son père, l'autre lui criait de sauver le prisonnier. Ces deux voix

continuaient leur lutte qui le mettait à l'agonie. Il avait espéré jusqu'à ce moment trouver un moyen de concilier ces deux devoirs, mais rien de possible n'avait surgi. Cependant le péril pressait, la dernière limite de l'attente était dépassée ; à quelques pas du prisonnier, Thénardier songeait, le couteau à la main.

Thomas égaré promenait ses yeux autour de lui, dernière ressource machinale du désespoir.

Tout à coup il tressaillit.

A ses pieds, sur sa table, la lune éclairait et semblait lui montrer une feuille de papier. Sur cette feuille il lut cette ligne écrite en grosses lettres le matin même par l'aînée des filles Thénardier.

– LES RAILLES SONT LA.

Une idée, une clarté traversa l'esprit de Thomas; c'était le moyen qu'il cherchait, la solution de cet affreux problème qui le torturait depuis près d'une heure, épargner l'assassin et sauver la victime. Il s'agenouilla sur la commode, étendit le bras, saisit la feuille de papier, détacha doucement un morceau de plâtre de la cloison, l'enveloppa dans le papier et jeta le tout par le trou au milieu du bouge.

Il était temps. Thénardier avait vaincu ses dernières craintes ou ses derniers scrupules et se dirigeait vers le prisonnier.

– Quelque chose qui tombe, cria la Thénardier!

– Qu'est-ce, dit le mari?

La femme s'était élancée et avait ramassé le plâtras enveloppé du papier. Elle le remit à son mari.

– Par où cela est-il venu, demanda Thénardier?

– Pardié! fit la femme, par où veux-tu que cela soit entré? C'est venu par la fenêtre.

– Je l’ai vu passer, dit l’homme au merlin.

Thénardier déplia rapidement le papier et l’approcha de la chandelle.

– C’est de l’écriture de Palmyre. Diable!

Il fit signe à l’homme au merlin, qui s’approcha vivement, et il lui montra la ligne écrite sur la feuille de papier, puis il ajouta d’une voix sourde :

– Vite! l’échelle! laissons le lard dans la souricière et fichons le camp!

– Sans couper le cou à l’homme? dit la Thénardier.

– Nous n’avons pas le temps.

L’homme chevelu jeta son merlin, éleva ses deux bras en l’air et ouvrit et ferma trois fois rapidement ses mains sans dire un mot. Ce fut comme le signal du branle-bas dans un navire. Les brigands qui tenaient le prisonnier le quittèrent ; en un clin d’œil l’échelle de corde fut déroulée hors de la fenêtre et fixée solidement au rebord par les deux crampons de fer.

Le prisonnier ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui. Il semblait prier ou rêver.

Sitôt l’échelle fixée, Thénardier cria :

– Viens! femme!

Il s’élança vers la croisée.

Mais comme il allait enjamber, la large main de l’homme au merlin le saisit rudement au collet.

– Non pas, s’il vous plaît, vieux farceur! après nous!

– Après nous, répétèrent les bandits!

– Vous êtes des enfants, cria Thénardier, nous perdons le temps. Les railles sont sur nos talons.

– Eh bien, dit un des bandits, tirons au sort à qui passera le premier.

– Personne! cria une voix tonnante.

Tous se retournèrent. C’était Javert.

Javert, à la nuit tombante, avait aposté des hommes et s’était embusqué lui-même derrière les arbres de la rue de la Barrière-des-Gobelins qui fait face à la mesure 50-52 de l’autre côté du boulevard. Il avait commencé par mettre la main sur les deux jeunes filles chargées de surveiller les abords du bouge + + + +. Les allées et venues du fiacre l’avaient fort agité. Enfin il s’était impatienté, et sûr qu’il y avait un nid là, ayant reconnu plusieurs des bandits qui étaient entrés, il avait fini par se décider à monter sans attendre le coup de pistolet.

Il était arrivé à temps.

Il fit un pas dans la chambre, les bras croisés, la canne sous le bras, l’épée dans le fourreau.

– Halte-là, dit-il. Vous ne passerez pas par la fenêtre, vous passerez par la porte. C’est moins malsain. Vous êtes six, nous sommes douze. Ne nous colletons pas comme des auvergnats. Soyons gentils.

L’homme au merlin prit un pistolet qu’il tenait caché sous sa blouse et le mit dans la main de Thénardier en lui disant à l’oreille :

– C’est Javert. Je n’ose pas tirer sur cet homme-là. Oses-tu, toi?

– °Parbleu!° répondit Thénardier.

– Eh bien, tire.

Thénardier prit le pistolet, et ajusta Javert.

Javert, qui était à trois pas, le regarda fixement et se contenta de dire :

– Ne tire pas, va! ton coup va rater.

Thénardier pressa la détente. Le coup rata.

– Quand je te le disais! fit Javert.

L'homme au merlin jeta son merlin aux pieds de Javert.

– Tu es l'empereur des diables! je me rends.

– Et vous? demanda Javert aux autres bandits.

– Nous aussi, répondirent + + +.

– Je ne demande qu'une chose, reprit l'homme au merlin, c'est qu'on ne me refuse pas du tabac pendant que je serai au secret.

– Accordé, dit Javert. Et se retournant et appelant :

– Entrez maintenant!

Une escouade de sergents de ville l'épée au poing et d'agents armés de gourdins se rua dans le bouge. On saisit les bandits et les Thénardier.

– Javert cria :

– Les poucettes à tous!

Il aperçut le prisonnier qui ne prononçait pas une parole et baissait la tête.

– Déliez monsieur, dit-il! et que personne ne sorte.

Puis il s'assit près de la table, tira près de lui la chandelle et l'écritoire, tira un papier timbré de sa poche et commença son procès-verbal.

Quand il eut écrit les premières lignes qui ne sont que des formules toujours les mêmes, il leva les yeux :

– Faites approcher ce monsieur que ces misérables avaient attaché.

Il avait disparu.

La porte était gardée, mais la croisée ne l'était pas. Sitôt qu'il s'était vu délié, et pendant que Javert verbalisait, il avait profité du trouble, du tumulte, de l'encombrement, de l'obscurité et d'un moment où l'attention n'était pas fixée sur lui pour s'élancer par la fenêtre.

Un agent courut à la lucarne, et regarda. On ne voyait personne dehors.

L'échelle de corde tremblait encore.

– Diable! fit Javert entre ses dents, ce devait être le meilleur!

Le lendemain du jour où ces événements s'étaient accomplis dans la maison du boulevard de l'Hôpital, un enfant qui semblait venir du côté du pont d'Austerlitz montait par la contr'allée de droite dans la direction de la barrière de Fontainebleau. Il était nuit close. Cet enfant était pâle, maigre, vêtu de loques, avec un pantalon de toile au cœur de l'hiver, et chantait à tue-tête.

Au coin de la rue du petit-Banquier, une vieille courbée fouillait dans un tas d'ordures à la lueur du réverbère, l'enfant la heurta en passant, puis recula en s'écriant :

– Tiens! moi qui avait pris ça pour un énorme, un énorme chien!

Il prononça le mot énorme pour la seconde fois avec un renflement de voix goguenard que des majuscules exprimeraient assez bien : un énorme, un ENORME chien!

La vieille se releva furieuse.

– Carcan de moutard! grommela-t-elle. Si je n'avais pas été penchée, je sais bien où je t'aurais flanqué mon pied!

L'enfant était déjà à distance.

– Kesss! kesss! fit-il. Après ça, je ne me suis peut-être pas trompé.

Il poursuivit son chemin et se remit à chanter :

Napoléon Landais  
Gentilhomme irlandais,  
S'en allait à la chasse...

Au bout de ces trois vers, il s'interrompit. Il était arrivé devant le numéro 50-52, et il avait commencé à battre la porte à coups de pied, coups de pied retentissants et héroïques, qui décelaient plutôt les souliers d'homme qu'il portait que les pieds d'enfant qu'il avait.

Cependant cette même vieille qu'il avait rencontrée au coin de la rue du petit-Banquier accourait derrière lui poussant des clameurs et prodiguant dans l'ombre des gestes démesurés.

– Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Dieu Seigneur! on enfonce la porte! on défonce la maison!

Tout à coup elle s'arrêta. Elle avait reconnu le gamin.

– Quoi! c'est ce satan!

– Tiens! c'est la vieille, dit l'enfant. Bonjour, la Bougon. Je viens voir mes ancêtres.

La vieille répondit avec une grimace composite admirable improvisation de la haine tirant parti de la laideur, qui fut malheureusement perdue dans l'obscurité :

– Il n'y a personne, louveteau.

– Bah, reprit l'enfant! où donc est mon père?

– A la Force.

– Tiens! et ma mère?

– A S<sup>t</sup> Lazare.

– Eh bien! et mes sœurs?

– Aux Madelonnettes.

L'enfant se gratta le derrière de l'oreille, regarda la vieille, et dit :

– Ah!

Puis il pirouetta sur ses talons, et un moment après la vieille restée sur le pas de la porte l'entendit qui chantait de sa voix claire et jeune en s'enfonçant sous les ormes noirs frissonnant au vent d'hiver :

Napoléon Landais,  
Gentilhomme irlandais,  
S'en allait à la chasse,  
Monté sur des échasses.  
Quand on passait dessous,  
On lui payait deux sous.